Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Sinclair Lewis

NOTRE SIEUR WRENN

Traduction par Maurice Rémon
La Nouvelle Société d'Édition

1931

Table des matières

I

Mr WRENN SE SENT SEUL

Le contrôleur des billets du cinéma Nickelorion est un personnage important, qui se tient dans la Quatorzième Rue, à New York, vêtu d'un superbe dolman bleu-clair aux nombreux boutons de cuivre. Il salue tous les habitués et son signe de tête est le plus cordial de toute la ville. Mr Wrenn avait coutume de descendre jusqu'à la Quatorzième Rue, en passant devant quantité d'autres salles de spectacle, juste pour jouir de ce salut cordial, parce qu'il n'avait pour passer ses soirées qu'une chambre meublée solitaire, et dans le jour une occupation fastidieuse qui lui faisait toujours mal à la tête.

Il figure dans la correspondance de la ***Société des Souvenirs et Nouveautés artistiques*** comme « Notre sieur Wrenn, qui vous écrira directement et vous fournira tous les renseignements que vous pouvez souhaiter ». À trente-quatre ans, Mr Wrenn était comptable à la Société des Souvenirs et, à son pupitre, derrière la salle de la réserve, se penchait sans cesse sur des factures et des colonnes de chiffres. C'était un modeste petit célibataire, vêtu de complets bleus achetés tout faits et n'attirant pas l'attention, et il laissait, sans grand succès, pousser sa moustache.

Ce jour-là – les historiens en ont fixé la date au 9 avril 1910 – il y avait eu un embrouillamini dans des commandes de détaillants du Visconsin, et Mr Wrenn avait été « appelé en bas » par le directeur, Mr Mortimer R. Guilfogle. Il avait

besoin du salut amical du contrôleur du Nickelorion. Il trouva la Quatorzième Rue, après la fermeture des bureaux, balayée par un vent poussiéreux qui soulevait les jupes d'innombrables Juives grasses, dont les blouses ouvertes en V montraient des gorges dodues, d'un brun chaud. Au pied de la station du métro aérien, il se figura secrètement être à Paris, parce que de beaux garçons italiens circulaient avec des éventaires chargés de violettes ; un camelot proposait des lapins mécaniques rouges qui criaient au bout de ficelles argentées, et dans un kiosque à journaux s'entassaient les magazines à couvertures orange, vertes ou dorées.

— ***Gee !*** se murmura Mr Wrenn, que de couleurs ! J'espère voir des choses étrangères comme ça dans les films.

Il se dirigea alertement vers le Nickelorion, cherchant une pièce de nickel dans son gousset et guettant de l'œil au contrôle le cordial employé. Mais celui-ci songeait à l'emplette d'un pantalon Johnny : l'achèterait-il au magasin de la Quatorzième Rue, ou chez Siegel et Cooper, ou là-bas, près de son domicile, chez Aronson ? Tout en ruminant ainsi, il tournait machinalement sa roue et reçut le morceau de carton de Mr Wrenn avec indifférence dans le tube en glace de son appareil, sans même voir le salut et le sourire du comptable.

Mr Wrenn franchit la porte du Nickelorion en frémissant : il avait envie de retourner laver la tête à cet animal. Mais sa timidité l'en empêcha. Il ***avait*** apprécié ses « Belle soirée, Monsieur » – qu'il plût ou qu'il fît beau – mais il ne supporterait pas d'être traité par dessous la jambe. Est-ce qu'il ne gagnait pas dix-neuf dollars par semaine contre le contrôleur dix ou douze ? Il secoua la tête avec l'air de défi

d'une souris prise au piège, se caressa la moustache et regarda maussadement les films qui l'aidèrent à se rasséréner.

Après un drame domestique vint une scène passionnante du Vitagraphe occidental, ***Le Bouc du Rancho***, qui représentait, avec beaucoup d'humour et de mouvement, la révolte d'un Chinois cuisinier dans une ferme. Mr Wrenn voyait réellement non pas des cow-boys et des buissons de sauge, mais lui-même, bravant la mauvaise humeur de son directeur et se révoltant contre la grossièreté du contrôleur. Il était prêt, maintenant, pour le plaisir presque accablant des tableaux de voyages. Il sursauta légèrement quand un film Gaumont présenta Java.

Il s'y connaissait en films de voyages, car toute sa vie il en avait projeté un grand. Mais, bien qu'il eût fait Staten-Island et organisé une excursion à Bound Brook, ni l'un ni l'autre n'était son grand déplacement, qui restait encore à faire. En Mr Wrenn, enchaîné en apparence à New York, comme une oie au caractère casanier, résidaient des velléités d'aventures héroïques. Il le savait. Lui aussi, comme celui qui avait pris les vues du film Gaumont, il irait flâner parmi les indigènes bronzés de Java, dans les places « aux maisons couvertes en tuiles, avec des temples et… et… Eh bien, mais… dans des endroits. » Il emportait une odeur d'épices orientales dans ses narines ouvertes, quand il sortit du Nickelorion, sans un coup d'œil au contrôleur, et fila vers son « foyer », vers son troisième étage sur la façade, dans la Soixantième Rue Ouest.

Il voulait fouiller dans sa collection de brochures sur les lignes de paquebots pour y trouver une description de Java. Mais, naturellement, quand on a une propriétaire affligée

d'une sciatique et autres douleurs, on s'arrête dans la salle à manger du sous-sol pour s'informer de sa santé.

Mme Zapp était une grosse femme. Quand elle s'asseyait, son buste, du menton aux genoux, présentait une ligne droite, et elle était généralement assise. Quand elle bougeait, elle geignait et toute sa carcasse craquait. Elle allait, geignant et craquant, de son lit à la table du petit déjeuner et mangeait cinq crêpes, deux croquettes de viande hachée, un œuf, du rumsteck, et buvait lentement et avec fureur trois tasses de café. Puis, toujours geignant et craquant, elle allait de sa table à son fauteuil à bascule et y restait à se demander pourquoi la Providence lui infligeait des digestions pénibles. Mr Wrenn s'en étonnait aussi par sympathie, mais Mme Zapp était trop consciencieusement endolorie pour être beaucoup réconfortée par la sympathie d'un Yankee, ami des nègres et incapable d'apprécier les tourments raffinés d'une Zapp de Zapp's Bog, alliée aux « Premières Familles de Virginie ».

Mr Wrenn ne faisait rien de plus présomptueux que de rester assis sans bouger dans cette pièce sans air et encombrée de meubles, qui sentait la vieille nourriture, et une fierté, plus vieille encore, pour une ascendance qui n'avait jamais existé. Il ne remuait pas sur sa chaise parce qu'elle était cassée, et cela depuis maintenant quatre ans.

Pour la cent vingt neuvième fois dans cette période Mme Zapp dit, dans un dialecte où elle écorchait abondamment celui des nègres du Sud et dont on ne saurait donner qu'une vague idée :

— J'ai l'intention de faire raccommoder cette chaise, Mr Wrenn.

Il parut charmé et leva les yeux sur l'agrandissement d'une photographie de Lee Theresa, la fille aînée de Mme Zapp (qui était contremaîtresse dans une fabrique) et sur celui de Godiva. On appelait d'ordinaire celle-ci « Goaty » et bien des fois par jour sa mère usait de ce diminutif. C'était une enfant soumise et accablée de travail que Goaty ; elle avait des ganglions, que Mme Zapp avait songé à faire enlever, et au sujet desquels elle continuerait à avoir les meilleures intentions, jusqu'à ce qu'il fût trop tard et qu'elle découvrît que la Providence ne voulait pas permettre à Goaty d'aller à l'école.

— Oui, Mr Wrenn, j'ai dit à Goaty de voir un ouvrier pour réparer cette chaise, mais elle ne fait jamais rien, que j'lui dis.

Dans la cuisine s'entendait le bruit de Goaty, l'indomptable, qui, à huit ans, et toujours pleurnichant, lavait, sans les rendre propres, une incroyable pile de plats et d'assiettes. Après un flot de propos hésitants sur la tristesse de la sciatique et des soirs de vent, Mr Wrenn se déroba à la présence auguste de Mme Zapp et monta au paradis, autrement dit à son troisième.

C'était une chambre misérablement convenable, avec un dessus de lit rapiécé, pas deux meubles de la même famille ; aux murs quelques gravures coloriées de magazines. Mais sur la vieille cheminée en marbre habitaient ses amis, les livres de voyages. En fait d'amis la chambre en avait rarement vu d'autres. Il était assez difficile pour Mr Wrenn de faire des connaissances et Mme Zapp n'entendait pas que son locataire reçoive. Aussi avait-il renoncé à inviter même Charley Carpenter, le sous-comptable de la Société du Souvenir, à venir le voir. Il lui restait donc ses livres qu'il cares-

sait maintenant du bout de ses petits doigts avides. Il choisit une circulaire de la P. et O. et bien vite partit pour le pays des fées.

* * *

Ce samedi matin-là le ciel d'avril avait un éclat bienveillant. La Tour métropolitaine, ivoire brillant couronné d'or, chantait en se dressant tout heureuse de cette matinée. Les murailles des édifices de Madison Square jubilaient, les honnêtes façades en briques rouges rayonnaient, et les marbres neufs étaient pleins d'esprit. Les moineaux, au milieu de la Cinquième Avenue, parlaient tous à la fois, de façon scandaleuse mais spirituelle, et les cuivres polis des limousines souriaient de toutes leurs dents. C'est du moins ce que se figurait Mr Wrenn en remontant vivement l'Avenue, et faisant flotter les pans de son petit pardessus bleu croisé. Il s'éloignait considérablement de la route de son bureau, prêt à défier le temps et l'éternité, oui, et jusqu'à son directeur. Il s'était réveillé avec l'Audace pour compagne de lit et pendant tout son petit déjeuner à la crémerie, le soleil avait voltigé sur le carrelage malpropre.

Il s'avança fièrement vers le bâtiment en briques de la Société des Souvenirs dans la Vingt-huitième Rue près de la Sixième Avenue. Dans son bureau il rit en dedans à son encrier et aux feuilles intactes de son buvard sur sa table bien rangée. Bien qu'assis sous la lumière fatigante et artificielle d'une lampe aux vapeurs de mercure, il se rua à sa besogne, et il était trop affairé par son idée de vivre gaiement pour être beaucoup troublé par le bruyant « Bonjou^{r} » de l'acheteuse en chef. Jusqu'à dix heures et demie il ne cessa d'empiler avec force des papiers sur son bureau. Et que quelqu'un essaye d'arrêter son élan, son habileté à se jouer

de sa besogne, oui, qu'ils essayent, c'était tout ce qu'il demandait.

Alors il fut lancé hors de sa chaise et à quatre pieds dans le couloir par un réflexe pour répondre au *Brrrrr* hargneux du tuyau acoustique : Mr Mortimer R. Guilfogle, le directeur, désirait le voir. Il courut dans le corridor et se glissa dignement dans le long cabinet tout ensoleillé du directeur, orné de tapis et de souvenirs. Sept Nouveautés brillaient rien que sur son bureau, dont un grand encrier en verre rococo, de style Shakespeare, contenant des grains de plomb, et un petit en fer, style Pittsburg, rempli d'encre. Mr Wrenn cligna des yeux devant tant de splendeurs, comme un hibou réveillé en plein midi. Le directeur laissa tomber sa main sur son bureau, lança un regard fulminant, caressa son gilet qui ressemblait à une prairie en fleurs, et gronda, les joues tremblantes :

— Écoutez, Wrenn, qu'est-ce qui vous arrive ? La commande de nouveautés du bazar de Bronx pour le Premier Mai a été livrée deux fois, m'écrivent-ils.

— Ils ont commandé deux fois, Monsieur, par téléphone, dit Mr Wrenn, avec un sourire d'une politesse angoissée.

— Ils ont commandé, Monsieur, que diable ! Deux fois la même commande ?

— Oui, Monsieur ; leur acheteur était probab…

— Ils disent qu'ils ont vérifié. En tout cas, ils ne paieront pas deux fois, je les connais. Nous aurons à filer doux, et cela à cause de vous… Je voudrais savoir pourquoi vous ne faites pas plus attention ?

Dire que Mr Wrenn secoua deux fois la tête et la leva une fois en l'air ne traduirait pas la moitié de sa fureur. Enfin ! Il était arrivé, le moment de la révolte, celui où il allait se montrer hardi. Il avait fait attention, le vieux Goglefogle ne faisait que montrer les dents, mais pourquoi se laisserait-il crier après ? La voix palpitante et le cœur battant à lui faire mal, il déclara :

— Je suis ***certain,*** Monsieur, au sujet de cet ordre. J'ai vérifié moi aussi. C'est que leur acheteur avait bu.

Ça y était. Et, à présent, allait-il être remercié ? Le directeur reprenait la parole.

— Probablement. Vous avez vérifié, hein ? Hum ! Envoyez-moi les deux registres de commandes. Bon. Mais, tout de même, je vous prie d'être plus attentif à l'avenir, Wrenn. Vous êtes un peu négligent. Maintenant, retirez-vous. Croyez-vous que je vais faire payer deux fois la même commande à un client à cause de votre désordre ?

Mr Wrenn se retrouva dans le corridor sombre. Sa révolte ne semblait pas avoir fait grande impression sur le directeur.

Elle ne lui en avait fait aucune, en effet, et appelant une sténographe, il lui dicta :

« Bazar de Bronx

« Messieurs, notre sieur Wrenn a encore (soulignez cet « encore », mademoiselle Blaustein) vérifié votre commande pour les Nouveautés du Premier Mai. Comme nous vous l'avons déjà écrit, elle a été certainement doublée par téléphone. On peut avoir toute confiance en notre sieur Wrenn

et nous avons l'enregistrement de ces deux ordres. Nous aurons donc à faire encaisser pour les deux… »

Après tout, songeait M[r] Wrenn, le rusé directeur, cache peut-être simplement son jeu. Peut-être avait-il compris sa provocation. Cela le rendit heureux jusqu'après son déjeuner. Mais, à trois heures, quand, la tête alourdie par le travail, il eut oublié si Avril existait encore quelque part, il commença à redouter ce que le directeur pourrait lui faire. S'il perdait sa place… ***La place !*** Il travailla tard sans nécessité, espérant que le directeur en serait informé. Tandis qu'il rentrait chez lui en chancelant, ivre de fatigue, sa terreur de perdre Sa Place égalait presque son désir de donner sa démission.

* * *

Il avait travaillé si tard que, quand il s'éveilla, le dimanche matin, des chiffres lui tourbillonnaient encore dans la tête. Quand il sortit pour aller à la crémerie déjeuner de café et de blé gonflé, les joints entre les blocs de ciment des trottoirs, éblouissants sous l'éclat du soleil, lui rappelaient de façon irritante les lignes de ses listes de commandes, tandis que les blocs plus étroits de la bordure représentaient des têtes de colonnes non remplies. Et même les moulures parallèles du plafond de la crémerie, imitant l'acier, semblaient lui dire en se moquant qu'il n'était qu'un homme prosaïque, au chemin réglé d'avance.

Le déjeuner fini il alla droit au bureau de poste du quartier chercher le courrier du dimanche, qui fut un désappointement. Il attendait un merveilleux guide, richement illustré, au pays du Soleil de Minuit, suggérant des voyages possibles et improbables, tandis qu'il ne reçut qu'une lettre de sa plus vieille relation – le cousin Jean de Parthenon, New York, le

camarade qui venait jouer avec lui dans la cour, à l'époque où il habitait Parthenon. Sans ouvrir la lettre, Mr Wrenn la mit dans sa poche intérieure, jeta son cure-dents et partit pour son excursion du dimanche.

Il s'en alla à pied par la Vingt-troisième Rue jusqu'aux bateaux à vapeur de la Rivière du Nord. Les tramways coûtent cher et, naturellement, on fait des économies en vue des grands voyages futurs. Au-dessus de lui les nuages d'avril étaient de libres vagabonds dont la gaieté lui faisait hausser les épaules d'enthousiasme et sauter sur un trottoir avec une gambade aussi folâtre que celles d'un agneau dans le Parc Central. Dans les nuages, du moins, il n'y avait pas trace de listes de ventes. Et avec eux l'âme de Mr Wrenn filait, pendant que ses souliers ***Cum-Fee-Best,*** à 3 dollars 80, ressemelés, trottaient devant des magasins. Une seule fois il consentit à être vraiment dans la Vingt-troisième Rue. Au coin de la Neuvième Avenue, sous le crasseux métro aérien, il contempla, à deux blocs de là, le bâtiment gothique en briques du Séminaire général de théologie et trouva, dans une porte-cochère en ogive, des traces de beauté étrangère.

Mais son véritable objet était de se prélasser luxueusement dans un train du Sud-Ouest, et de naviguer à la voile à travers l'écume et les vagues périlleuses de la Rivière du Nord. Il traversa le fumoir : il ne fumait pas, cette habitude aurait pris de son argent pour les voyages. Une fois assis sur le pont supérieur il sut qu'il partait enfin pour l'étranger sur un paquebot. À vrai dire, il n'y avait pas grand mouvement, mais Mr Wrenn était disposé à renoncer facilement au réalisme dans ses imaginations voyageuses. En tout cas il y avait incontestablement des bouées de sauvetage sur les armatures blanches au-dessus de sa tête, et partout le monde, il en était témoin, se tournait vers les croisades, se

lançait sur de grands navires, comme s'il était encore aux matins brillants de l'histoire, quand la joie de l'aventure possédait les Argonautes.

Il n'était pas ému par les grands vapeurs devant lesquels il passait. Il avait assez l'expérience de tout ce qui touche aux voyages – sauf celle des voyages – pour avoir acquis l'intérêt paisible que donne la connaissance. Il reconnut le ***Campagnia*** à trois bassins de là et expliqua ses qualités à un épicier de Harlem, parlant avec sérieux de vergues et d'épars, de tonnage et de nœuds.

Pas ému, non, mais où ne pourrait-il aller s'il partait pour l'Arcadie sur le ***Campagnia !*** Gee ! Qu'étaient même les tours des buildings Métropolitain et Singer et le bâton de crème du ***Times***, comparés à quelque vieux reliquaire de cathédrale patiné par les siècles ?

Tout cela, il le sentait, il se le persuadait, sans le formuler pourtant en paroles. Il n'avait jamais entendu parler de l'Arcadie, encore que, depuis bien des années, il fût citoyen de ce pays.

Sûrement, se déclarait-il, il était maintenant sur le paquebot ; il remontait la Mersey vaseuse (voir pour la source de ses visions les ***Notes de voyage dans le S.-O.***) ; il était en route pour le Square Saint-George, à un récital d'orgue (voir le Baedeker anglais), puis un express pour Londres et… Gee !

Le bac entrait sur sa cale. Mr Wrenn courut à l'avant pour tressaillir au choc du nez camus du bateau contre les hauts pieux qui cédaient un peu et à la vue de la masse des vagues brunes qui s'amoncelaient devant lui quand il

s'arrêta à sa place. Il fut emporté par la foule sur le débarcadère.

Il ne fit attention à personne dans le ravissement qu'il éprouva à entendre les grands accords du péan de la station. Le vaste toit retentissait quand les coursiers de fer faisaient de leurs sabots gigantesques sonner leur mépris pour les petits êtres casaniers.

Ceci n'est qu'une pâle esquisse de la façon dont les poètes pourraient décrire l'exaltation de M[r] Wrenn. Tout ce qu'il dit, ce fut : « Gee ! »

Il rôda devant les listes de destinations accrochées aux grilles des voies. Chicago – les plaines, les montagnes rocheuses, les couchers de soleil sur les camps de mineurs ! Washington et les magiques terres du Sud… vers lesquelles les chevaux de fer galoperaient, leurs noires crinières de fumée balayées par le vent, abattant, au fracas de leurs puissants sabots, leurs soixante milles à l'heure. Très bien. Le moment venu, lui aussi, monterait sur les coursiers de fer et chargerait sur Chicago et les contrées méridionales… Aussitôt qu'il serait prêt.

Alors il se dirigea vers Cortlandt Street, vers la cité de Long Island, finalement vers l'Arsenal. Sur sa route étaient les bassins des vapeurs vagabonds où il pourrait s'embarquer comme steward dans le « Un jou[r] » plein de promesses. Il n'avait jamais eu la hardiesse de demander à un patron de voilier s'il n'y avait pas moyen de partir avec lui, mais il était entré une fois dans le bureau d'une société pour l'enrôlement gratuit des marins, dans West-Street, et là, un vieux lui avait grommelé d'un air désapprobateu[r] : – Êtes-vous marin ? Non ? Je ne peux rien pour vous, mon ami. Cela vous arrange-t-il ? » Il n'allait pas risquer un autre affront

du même genre, et pourtant, quand se lèverait le matin doré de « Un jour », il partirait à coup sûr en croisière vers des lagunes bordées de palmiers.

En circulant dans la cité de Long Island, il engageait la conversation avec des matelots qu'il rencontrait. Un second maître de bateau norvégien aurait été surpris d'apprendre qu'il était en réalité un coureur d'océans et de l'entendre, en fait, débiter d'interminables histoires sur la ***Spanish Main*** (la mer des Caraïbes) à l'homme qui marchait humblement à côté de lui.

Mr Wrenn enviait les ***jackies*** (élèves) du vaisseau-école et s'embarquait négligemment comme hôte du Président sur la vedette de l'amiral, quand il fut effrayé par une vendeuse de magasin en train de se promener… et il arriva chez lui avant la nuit, ce qu'approuva vivement Mme Zapp.

Le crépuscule faisait des incantations dans son troisième étage. Ses jolies jambes maigres agréablement fatiguées après sa promenade, Mr Wrenn, assis dans le fauteuil à bascule en osier, près de la fenêtre, caressant sa moustache clairsemée, passait en revue sa course de la journée. Une fois le gaz allumé, il fut soulevé de désirs en regardant les gravures d'une revue de géographie, puis se dit en bâillant : « Allons, William, je crois qu'il est temps de se fourrer dans le plumard. »

Il se déshabilla et plia son costume, en l'aplatissant bien, sur le dos du fauteuil. Assis sur le bord de son lit, gentil dans sa chemise de nuit en calicot, comme un petit oiseau rare au plumage terne, il se frottait la tête, à moitié endormi. Hum-um-um. Ah, qu'il était fatigué ! Il alla ouvrir sa fenêtre. Puis son cœur docile bondit, emporté dans un tourbillon, et il oublia les troisièmes étages sur la façade et l'envie de dormir.

Par la fenêtre arrivait le chœur des sirènes contre le brouillard sur la rivière du Nord. « Boom-m-m ! » Ce devait être un paquebot gigantesque se frayant un chemin à travers la brume. (C'était un bac). Un paquebot ! Il beuglerait exactement ainsi s'il était au delà des rives. Ah, s'il était seulement lui, Wrenn, sorti de l'estuaire ! « Tut ! Tut ! » Un remorqueur. « Whawn-n-n ! » Un autre paquebot. Ce chœur tumultueux lui rappelait toutes les aventures de la journée.

Il se rejeta sur son lit et regarda distraitement ses vêtements. De la poche intérieure de son veston sortait la lettre du cousin John qu'il n'avait pas ouverte.

Il en lut un paragraphe et, sautant à bas du lit, se mit à danser une tarentelle, se pavanant dans sa chemise de coton comme un Yaqui ivre. La lettre lui annonçait que la misérable ferme de Parthenon, que le père de Mr Wrenn lui avait léguée, venait d'être vendue. Sa situation sur le bord d'une rivière lui avait donné de la valeur pour l'Association Chautaugua de Parthenon. Il y avait maintenant neuf cent quarante dollars à son crédit à la Banque Nationale de Parthenon.

Il était donc riche. Il avait assez pour parcourir la terre en tous sens pendant de nombreux mois aventureux – en étant économe – jusqu'à ce qu'il eût appris le métier de voyageur et l'art mystérieux de vivre sans situation ni salaire.

Il écrasa son oreiller en y enfonçant la tête et sanglota d'émotion, éprouvant une terrible crampe d'estomac et secoué d'un frisson. Puis il se mit à rire et eut envie – mais n'en fit rien – de se précipiter chez son voisin de palier totalement inconnu de lui, pour lui annoncer cette nouvelle qui changeait la face du monde. Il écouta sur le palier si les

Zapp étaient encore debout, mais n'entendit rien, revint dans sa chambre et y galopa de long en large, couvant des yeux un planisphère.

— Gee ! Ça y est, je pourrai voyager tout le temps. J'imagine que je n'aurai pas grand'peur des naufrages et… accidents de ce genre… Gee ! Si je ne me couche pas, je serai en retard au bureau demain matin.

M[r] Wrenn ne dormit pas avant trois heures. Le lundi matin il se sentit un peu honteux d'avoir fait une chose aussi excentrique. Mais il arriva à ses affaires à l'heure. Il avait les soucis de la fortune, préoccupé de décider quand il partirait pour parcourir le monde, mais il savait aussi très bien que les chefs sont désagréables quand on est en retard. Sa hardiesse se borna à établir toute la matinée une balance entre sa nouvelle fortune, augmentée de ses économies, et les tarifs des vapeurs, usant à cela une demi-feuille de papier.

L'heure de midi appartenait non à sa fonction, mais à lui-même, pour explorer les périlleuses régions du romanesque situées dans le voisinage immédiat de la Vingt-huitième Rue, Sixième Avenue. Mais il avait à sortir pour déjeuner avec Charley Carpenter, le sous-comptable, afin de pouvoir annoncer la nouvelle. Quant à Charley, il avait fréquemment besoin d'un confident, connaissant personnellement les façons tyranniques du directeur Guilfogle.

M[r] Wrenn et Charley choisirent – ou du moins celui-ci choisit – une table au restaurant Drübel et son camarade insinua timidement : – J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Mais Charley l'interrompit : – Dites donc, avez-vous entendu le vieux Goglefogle m'attraper ce matin ? Je ne supporterai pas ça. Dites, l'avez-vous entendu, ce vieux…

— Qu'est-ce qu'il y avait de cassé, Charley ?

— De cassé, rien du tout, que ce vieux pot de Goglefogle. J'avais fait une petite erreur dans mes comptes. Parbleu, si ce vieux Gogie avait à suivre soixante-quinze comptes et à surveiller les moindres mouvements d'une imbécile de fille qui n'est même pas capable de manœuvrer la machine à calculer, ma parole, il en perdrait la boule. Il ne ferait jamais rien que des bévues. Bon ! Je suppose que ce vieux grippe-sou s'est envoyé ce matin quelque chose comme premier déjeuner ; il lui fallait un peu d'exercice pour le faire descendre : ç'a été moi l'exercice, le bouc. Il me fait venir et me flanque un abatage et moi, je ne vous dis que ça, Wrenn, ce que je me contrefiche de son esbroufe.

Là Charley arrêta sa tirade rapide, débitée avec des hochements de tête impétueux, comme s'il était atteint d'une maladie de nerfs, pour porter à sa bouche sa cigarette odorante. Au milieu de ce geste lent, le souvenir des injures reçues l'accabla de nouveau. Il abattit sa main droite sur la table, répandant de la cendre, rejeta la tête en arrière avec la patience irritée d'un martyr nerveux, puis agita ses deux mains de façon spasmodique, tout en grondant, sa jolie figure vulgaire plus colorée que d'habitude.

— Pour sûr, vous pouvez parier votre dernier dollar que je lui ai fait voir, rien qu'à ma manière de le regarder, que je n'allais pas me laisser embêter par d'autres singeries… tu parles ! Je le mettrai au pas, oui, moi. Vous n'aurez qu'à me voir faire. – Hé, Drübel, y a-t-il des meringues au citron ? Envoyez-moi une portion, s'pas ?

— Oui, Wrenn, ce gros vieux saligaud aux yeux de travers, je lui en flanquerai dans les côtes, un de ces jours, et si dur que… guettez seulement la fumée que je ferai. N'était ma sacrée brouillon de femme… je devrais la lâcher, et c'est ce que je vais faire un de ces jours, et alors…

— Bah ! M[r] Wrenn resta court un instant. Je sais ce que c'est, Charley, mais vous en sortirez, sérieusement vous y arriverez. Dites, j'ai une nouvelle. Un morceau de terre que mon paternel m'avait laissé s'est vendu près de mille dollars. À propos, ce déjeuner-là est pour moi. Vous me laisserez payer, Charley.

Il ne se fit pas prier pour le promettre et s'écria avec expansion :

— Épatant, Wrenn ! épatant ! Je vous félicite. Je ne connais personne à qui j'aurais plus volontiers souhaité pareille aubaine. Vous êtes un petit agneau bêlant bien doux, mais vous avez de l'étoffe, mon vieux Wrennski. Oh, à propos, dites-moi, vous ne pourriez pas m'avancer cinquante cents jusqu'à samedi ? Merci, je vous les rendrai sûrement. Par Dieu, vous êtes le seul au bureau à comprendre quelle sale bête est ce vieux chameau de Goglefogle, ce sacré…

— Oh, Gee, Charley, je voudrais bien que vous ne tapiez pas si dur sur Guilfogle. Il s'est toujours montré assez chic avec moi.

— Chic, Gogie ? Heu, chic comme mes vieilles savates. Et vous le savez bien, Wrenn. Maintenant que vous avez assez d'argent pour ne pas vous en faire au sujet d'une place, vous allez vous apercevoir de ce qu'il est et vous aurez envie de l'éreinter comme moi. Dites donc ! – La secousse d'une idée grandiose lui fit brandir joyeusement le poing. – Dites,

pourquoi ne le secouez-vous pas ? Ils vous exploitent, à la Société des Souvenirs, et rudement plus que vous ne croyez, c'est moi qui vous l'affirme. Comment, vous faites à peu près la moitié de la besogne du magasinier en plus de la vôtre. Je vais vous indiquer ce que vous allez faire. Vous irez trouver le vieux Goglefogle et vous lui direz que vous voulez une augmentation, être mis à vingt-cinq, et tout de suite… non, par Dieu, à trente. Vous valez bien cela, ou à peu près, mais, naturellement, le vieux grigou ne vous les donnera jamais. Il vous menacera de vous flanquer à la porte si vous ajoutez un mot de plus là-dessus. Vous pourrez lui dire d'y aller carrément, et alors qu'est-ce qu'il deviendra ? Je crois voir sa tête d'ici.

— Oui, mais, Charley, si Guilfogle trouve qu'il ne peut pas me payer si gros, – il dépend des administrateurs, vous savez, il ne peut pas faire tout ce qu'il voudrait – eh bien, il sera obligé de me remercier, pour lui avoir parlé comme ça, qu'il le veuille ou non. Et cela nous… cela les laisserait sans un employé au courant de la vente, en pleine saison.

— Bien sûr, Wrenn, c'est justement ce que nous voulons. Partez et il leur manquera à peu près deux employés. Ça les embêtera diablement. Ça embêterait Mr Mortimer, X. Y. Goglefogle surtout, Dieu merci. Il ne saurait pas où donner de la tête, essayerait de mettre quelqu'un au courant au plus fort de la saison. Voilà votre chance, allez-y, mon petit, ne la ratez pas.

— Oh ! Gee, Charley, je ne peux pas faire ça. Vous ne voudriez pas que j'essaye de faire du tort à la maison au bout de… voyons, ça doit faire sept ans.

— Eh bien, c'est qu'il vous plaît de vous éreinter pour pas grand'chose. Vous voudriez probablement rester à dix-neuf par semaine pour le restant de vos jours ?

— Allons, Charley, ne vous fâchez pas, je vous en prie. J'aimerais bien m'en aller, pour voyager et faire un tas de choses comme ça. Gee ! Ça m'irait de circuler. Mais je ne peux lâcher les aff…

— Mais vous ne voyez donc pas, pauvre idiot, que vous ne les quitterez pas : ou bien ils vous paieront ce que vous valez, ou ils vous perdront.

— Oh ! ça, je n'en sais rien, Charley.

Charley se disposait à suppléer à ce qu'il y avait d'incertain dans sa logique en dardant des rayons persuasifs, et Mr Wrenn eut peur d'être hypnotisé. – Non, non ! dit-il d'une voix haletante, en se levant.

— Alors, très bien, grommela Charley, si ça vous plaît d'être la bête de somme de Gogie… Oh, vous avez raison, Wrennski. Il faut rester, j'imagine, si vous sentez que c'est votre devoir… Allons, à bientôt. Il faut que je me dépêche, j'ai à acheter une paire de chaussettes avant de rentrer à la boîte.

Mr Wrenn sortit derrière lui de chez Drübel, très mélancolique : Charley lui-même reconnaissait qu'il avait le devoir de rester, et quelle chance y avait-il de persuader au terrible Mr Mortimer R. Guilfogle, qu'il désirait être considéré comme un homme prêt à donner sa démission ? Y avait-il alors aucune perspective de voyages ? Il resterait peut-être esclave des mois, et il avait espéré justement ce matin-là… Un épouvantable quart d'heure avec Mr Guilfogle et il pourrait être libre. Il fit la grimace en reconnaissant que ce serait

comme ne voir l'Europe qu'après avoir traversé l'Atlantique à la nage en plein hiver.

Enfin il avait encore neuf minutes, à sa montre à deux dollars, neuf minutes de vagabondage. Il regarda à travers la rue un restaurant grec avec une enseigne en véritables lettres grecques disant quelque chose comme « Aux ruines d'Athènes ». Un débit de ***chop-suey*** chinois, avec un dragon sculpté rouge et jaune et, à une fenêtre en haut, un Chinois accroupi, qui pouvait bien être armé d'un ***kriss*** « ou de ce qu'est un couteau chinois », comme il le remarquait pour la centième fois depuis qu'il suivait ce chemin ; une rôtisserie où, devant un grand feu de charbons étincelants, des canards prenaient une belle teinte brune en rôtissant avec bonheur. À l'étalage d'un fourreur, il vit des peaux de renards de Sibérie (la Sibérie ! Les cabanes de braves forçats ; la mer du Nord d'un gris d'acier, des gardes en blouses, juste comme il en avait vu à une Académie de musique) et un ours polaire (signifiant pour lui les lumières du Nord, les longues marches et le ***igloo*** à la nuit). Et les fleuristes ! Il y avait des orchidées, qui, bien qu'il ne les connût que vaguement, lui parlaient tout bas de jungles où, dans le silence brûlant il voyait sommeiller le python et… que disait donc ce poème, cette histoire « Mandalay » ? Était-ce au sujet de jungles ? En tout cas, voici :

Ces odeurs alliacées,
Et les rayons de soleil, et les palmes, et les cloches.

Il dut se dépêcher, pour arriver à temps au bureau. Il ne s'arrêta que pour caresser la tête du cheval d'un fleuriste qui le regardait du bord du trottoir avec un air pensif. – Pauvre

vieux, à quoi songes-tu ? Tu voudrais être un cheval de course et voyager ? Allons-y ensemble… tu ne peux pas, hein ? Pauvre diable !

À trois heures et demie, au moment où il semble aux employés que la besogne du jour ne se terminera jamais, fût-ce par miracle, Mr Wrenn se sentit ébranlé au sujet de son devoir envers la maison. Il le fut encore plus après un appel et un entretien téléphonique avec le directeur qui employa quelques minutes de liberté dont il se trouvait disposer, à hurler à ses oreilles : – « Je voudrais savoir pourquoi… » Il ne désirait savoir le « pourquoi ? » de rien en particulier, il voulait simplement obtenir de ses employés un « rendement scientifique », expression que Mr Guilfogle avait tirée d'une revue commerciale, exposant des théories sur le rendement, pour les employeurs qui, eux, n'en donnent pas.

À cinq heures vingt, le directeur le fit venir, lui adressa des compliments sur… rien de précis, et lui insinua de rester au delà de l'heure habituelle avec Charley Carpenter et le magasinier pour inventorier une série de pendules de bureau qu'ils soldaient.

Quand Mr Wrenn retourna à sa place, il s'arrêta à une fenêtre du couloir et fut saisi de convoitise en voyant cette belle fin d'après-midi. Les corniches des hauts édifices étincelaient et le soleil couchant brillait violemment dans les fenêtres des étages supérieurs. Il avait envie d'être dehors, dans les rues où la foule faisait ses achats dans les boutiques. Le vieux Goglefogle n'avait aucun égard pour lui, pourquoi en aurait-il, lui, Wrenn, pour la maison ?

II

IL SE PROMÈNE AVEC MADEMOISELLE THÉRÈSE

En quittant la Société des Souvenirs, après avoir travaillé tard à un inventaire, et en se dirigeant vers la Quatorzième Rue, Mr Wrenn se sentait abandonné et ne savait que faire. Le pire était qu'il ne pouvait aller au cinéma Nickelorion… non, pas maintenant que le contrôleur lui avait fait le coup du mépris. Et puis, là, devant lui se dressait, pour le tenter, l'annonce éblouissante : ***Ce soir*, *grand film* : *Vol dans un train***, qui lui fit battre le cœur comme s'il avait grimpé trop vite un escalier… et il s'élança vers le guichet en tendant bravement sa pièce de nickel. Il se sentit frémir jusqu'aux cheveux quand la caissière lui passa son coupon : pourquoi avait-elle l'air de l'observer si attentivement ? En jetant son ticket dans l'appareil à poinçonner il essaya de ne pas regarder l'homme aux boutons de cuivre. Pendant un dix-neuvième de seconde il détourna la tête, puis elle revint d'elle-même et il dévisagea l'employé en face, esquissa un salut et reçut, avec un signe de tête cordial, un distrait : « Bonne soirée, Monsieu^r^ ». Il entonna, en dedans, un chant monotone d'allégresse. Quand, en gagnant sa place, il trébucha sur les pieds d'un grand Allemand, il s'excusa comme un homme qui eût été habitué à rire volontiers avec de nombreux amis.

Le film sur le ***Vol dans un train***, était… enfin, il ne cessait de se répéter « Gee ! » le cœur palpitant. Comme les

hommes masqués rampaient, rampaient derrière les buissons ! Mr Wrenn frissonna de peur quand l'un d'eux, de l'écran, le regarda de travers. Comme le train s'élançait gaillardement vers les brigands au roulement angoissant de sa machine bruyante ! Puis ce fut l'attaque des bandits surgissant des buissons, la bataille avec les agents cachés dans le salon de l'express : Mr Wrenn se dressait vaillamment et tirait froidement avec le Mr Pinkerton en bandes molletières, à la mince figure de faucon ; avec lui il sauta à cheval et suivit les voleurs à travers la forêt. Il assista deux fois à tout le programme pour revoir le vol dans un train.

Quand il sortit, il trouva le contrôleur en train de changer sa longue redingote bleu-clair d'uniforme pour un très ordinaire veston sans boutons de cuivre. Tout étonné de voir comment une Altesse pouvait se transformer en un homme du commun, Mr Wrenn s'arrêta et, une fois arrêté, parla :

— Heu… c'était vraiment un… vraiment un film… ce ***Vol dans le train***… n'est-ce pas ?

— Oui, je crois… allons, où le diable et sa femme ont-ils fichu le camp avec mon chapeau ? Ces types-là me le chipent toujours. Le film, Monsieu^r ? Ma foi, je ne l'ai pas vu, pas plus que… Dis donc, toi, l'Œil Rouge, espèce d'huissier à pattes de crabe, est-ce que tu m'as filouté mon chapeau ? N'est-ce pas qu'il en a une touche, Monsieu^r ? Ah, ils en ont une tête d'imbécile ces deux huissiers ! C'est malin de me cacher mon chapeau dans le bureau ! Le film ? Je ne réussis pas à en voir un. C'est drôle, s'pas ? Moi qui aboie pour les annoncer comme si j'étais la grand'mère du type qui les a inventés, et je ne sais pas si le ***Vol dans le train***… Et maintenant qui est-ce qui m'a refait mes souliers de ville ?… Ma foi, je ne sais pas si le train a été volé ou non.

Il tapa dans le dos de Mr Wrenn et le cœur de l'employé lui sauta dans la poitrine pour ce camarade. Il se surprit à déclarer :

— Dites donc… heu… je vous ai salué, l'autre soir et vous… sérieusement, vous avez fait celui qui ne me voyait pas.

— Eh ben, eh ben, voilà ce que c'est que d'être le père de cinq gosses et d'une fille et d'un chat. Sûr que je n'ai pas dû vous voir. J'étais probablement occupé de soucis domestiques… je me demandais, sans doute, qui c'est qui m'a mangé ma tarte au citron, si c'était Pète ou Johnny, et s'il fallait les fesser tous les deux ou simplement mordre ma femme.

Mr Wrenn savait que le contrôleur n'avait jamais, jamais réellement songé à mordre sa femme. Il le savait ! Son signe de tête, sa grimace, et son : « C'est sans doute ça », furent d'une hypocrisie polie. Il proposa :

— Oh oui, je suis sûr que vous n'avez jamais eu l'intention de me faire l'œil de verre. Dites donc, j'ai soif : venez donc chez Moje et je vous offrirai un verre.

Il était effaré de ce gaspillage, de ce gouffre dans lequel il s'enfonçait, et l'homme aux boutons de cuivre se demandait, soupçonneux, ce que ce personnage pouvait bien lui vouloir. Ils n'en traversèrent pas moins la rue jusqu'au « saloon » voisin, qui faisait le coin d'une rue et, bien entendu, resplendissait avec sa grande glace, ses piles de verres et une longue barre de cuivre luisant sur laquelle, par bravade, Mr Wrenn posa ses souliers de confection.

— Ce sera ? dit le patron du bar.

— Un whisky, Jimmy, dit l'homme aux boutons de cuivre.

— Heu… eu… eu, fit Mr Wrenn, en un ***diminuendo*** épouvanté, à présent que – tout à son aise qu'il fût devenu – il risquait de faire scandale comme une poule mouillée incapable de choisir convenablement sa boisson. – J'ai un peu mal à l'estomac, je crois que je prendrai simplement une limonade.

— Vous êtes le beau-frère d'un sage, fit remarquer son copain. Moi, je n'aurais jamais la raison d'arrêter la circulation comme un flic, quand il s'agit de biberonner. Ma bourgeoise, elle, me dit : « Mory, qu'elle dit, si t'étais au ciel et qu'il y ait un seau de bière d'un côté et une harpe d'or de l'autre, et qu'on te dise de faire ton choix, qu'elle dit, lequel que tu prendrais ? » Et qu'est-ce que vous croyez que je lui réponds ?

— La bière, dit le patron. Elle vous connaît dans les coins.

— Je ne suis pas un type comme vous, répliqua le contrôleur. Moi, je lui dis : « Moi ? Je choisirais la harpe et je la mettrais au clou pour dix pots de bière allemande et quelques bouteilles de rhum. »

— Hi, hi, hi, ricana Mr Wrenn.

— Ha, ha, ha, grommela le patron.

— Eh bien, fit le contrôleur en bâillant, ma vieille va bientôt me flanquer mon costume des dimanches dans l'escalier si je ne suis pas là pour qu'elle m'attrape. Je crois que je ferai bien de me la briser. Merci beaucoup pour le verre, M'sieu… heu. À bientôt, Jimmy.

Mr Wrenn reprit le chemin de son domicile dans un état de franche exaltation, qui ressemblait exactement, il le remarqua, à ce qu'on éprouve, en pilotant un avion, et il monta allègrement l'escalier de la demeure distinguée, mais peu émoustillante, des Zapp. Il était beaucoup plus près du paradis que la Seizième Rue Ouest ne semble l'être aux gens du dehors. Car il était un explorateur des régions arctiques, un homme de confiance dans sa société, un compagnon de Bohèmes spirituels… il était un lieutenant de l'armée qui, avec son ami, Pinkerton à la face de faucon, avait tenu tête aux bandits dans l'attaque du train. Il ouvrit et referma la porte gaiement. Il était…

Il n'était plus qu'un humble Mr Wrenn qui s'excusait. Sa propriétaire, debout sur la première marche de l'escalier, grognait sur un ton vigoureux de mère Hubbard :

— Monsieur Wrenn, si vous vous mettez à rentrer si tard, je vous prierai de ne pas faire tout le bruit dont vous êtes capable. Je ne vois pas pourquoi j'aurais à rester éveillée toute la nuit. Je suppose que c'est la volonté du Seigneur que chaque fois que je vais voir Mme Muzzy, pour boire juste une goutte de café, j'aie des insomnies, mais je ne vois pas pourquoi quelqu'un, qui se prétend un gentleman, devrait claquer la porte et me faire mal aux nerfs.

Il se glissa sur l'escalier derrière la lourde et sombre masse de Mme Zapp.

* * *

— J'avais quelque chose à vous dire, Madame Zapp, quelque chose qui m'est arrivé. C'est pour cela que je suis sorti hier soir et que je suis rentré si tard. Mr Wrenn était assis timidement au sous-sol.

— Oui, dit-elle sèchement, j'ai remarqué que vous rentriez tard, Mr Wrenn.

— Voyez-vous, Madame Zapp, je… heu… mon père m'a laissé une propriété qui s'est vendue à peu près mille dollars.

— J'en suis ravie, Mr Wrenn, dit-elle d'un ton funèbre. Vous aimeriez peut-être maintenant prendre cette autre chambre à côté de la vôtre sur le palier ? Les deux réunies feraient un joli appartement.

— Oh, je n'ai pas encore beaucoup réfléchi à cette question. Il se sentait coupable, et témoigna une cordialité empressée à Lee Thérèse Zapp, la contremaîtresse de fabrique, qui venait de descendre.

Mlle Thérèse était une grande jeune fille, à la belle poitrine, aux abondants cheveux noirs, et à la jolie figure dédaigneuse et mécontente. Elle attendit qu'il eût fini de la saluer et alors renifla et grogna en s'adressant à sa mère : – M'man, ils nous ont encore gardées tard hier soir. Je commence à en avoir assez de cette bande de Juifs et de Yankees qui ont l'air de me prendre pour une négresse. Ouf ! Ils me dégoûtent.

— T'rèse, Mr Wrenn vient d'hériter de deux mille dollars et il va prendre la grande chambre sur son palier.

Et Mme Zapp, rayonnante, regardait son timide locataire avec une tendresse maternelle.

Mais le vaillant ami de Pinkerton lui résista… pour la première fois. « Perdre l'argent de ses voyages ? » s'exclamait-il en dedans, et il prononça : – Mais je croyais que cette chambre était occupée : j'ai entendu un…

— Ce bonhomme-là ? Oh ! il ne restera pas longtemps, et il m'a promis… par conséquent vous pouvez l'avoir…

— Je suis désolé, Madame Zapp, mais je crains de ne pouvoir la prendre. Il se pourrait que je voyage pendant quelque temps.

— Naturellement, si vous vous absentez, vous conserverez votre chambre ?

— Je serai obligé, je crois, d'y renoncer, mais… Oh, il se peut que je ne parte pas d'ici quelque temps et, bien entendu, je serai heureux de revenir… j'aurai le désir de rentrer ici quand je serai de retour à New York. Je ne resterai pas absent plus de… oh, pas plus d'un an en tout cas, et…

— Et moi qui croyais que vous seriez un locataire de durée ! – Et Mme Zapp se mit tranquillement à s'entraîner pour une crise de nerfs. – Et j'ai fait arranger la chambre pour vous, coller un papier neuf ; vous ne cessiez de dire que vous vouliez que j'améliore votre ameublement, et j'ai fait tous mes plans.

Il y avait quatre ans que Mr Wrenn était le timide hôte payant des Zapp, il y en avait deux qu'avait été posé ce fameux papier neuf. Il balbutia donc : – Oh, je suis affreusement désolé !… je voudrais, oh !… je ne…

— Je vous serais reconnaissante, Mr Wrenn, si vous pouviez, sans vous gêner, me faire savoir quand vous allez vous sauver et me laisser avec mes chambres vides, et le propriétaire qui me réclamera son loyer, et moi qui renvoie des gens qui paieraient plus que vous, parce que je voulais vous garder votre chambre. Et il vient sans cesse des gens pour vous et je dois ouvrir la porte et répondre, et puis…

L’humble ver domestique lui-même faisait entendre de petits bruits qui présageaient la révolte. Lee Thérèse intervint juste à temps. – « Oh, ferme ça, m’man, veux-tu ? » Elle avait contemplé le ver parce qu’il était soudain devenu intéressant et adorable et, accessoirement, un héritier. – Je ne vois pas pourquoi Mr Wrenn ne nous donnerait pas tout le préavis auquel nous avons droit. Il a dit qu’il ne partirait peut-être pas d’ici longtemps.

— Oh, grommela Mme Zapp, ainsi ma chair et mon sang se tournent contre moi !

Et elle se leva. Son allure majestueuse était quelque peu gâtée par les craquements de son corset, mais son instinct, quand il s’agissait d’être désagréable, était toujours parfait. Elle ne dit rien en les quittant et elle remonta lourdement en poussant une série de soupirs.

Mr Wrenn avait l’air d’un homme accablé par une maladie soudaine. Mais Thérèse déclara en riant : – Ne laissez pas m’man monter sur ses grands chevaux, Mr Wrenn… C’est du chiqué.

Avec un balancement accentué du bas de sa jupe, elle alla au miroir accroché au-dessus de la bibliothèque remplie de magazines et examina sa coiffure de fausses boucles, étalant complaisamment sa grande et solide main où brillait un diamant du Brésil. Il connaissait le mot « chichis », mais ne se doutait pas que la moitié de ses cheveux étaient faux, et il les contempla. Quoi qu’en disgrâce, il appréciait l’honneur de connaître une femme aussi considérable que Mlle Lee Thérèse, dont la robe faisait frou-frou.

— J’aurais vraiment voulu la prévenir plus tôt de mon départ, mademoiselle Zapp ; je n’en savais rien moi-même,

mais ça à l'air d'un mauvais tour. J'aurai, je suppose, à lui payer un supplément.

— Quel enfant vous faites. Mais pas du tout. M'man n'a pas un brin de défense. Vous avez toujours été extrêmement gentil, autant que je peux en juger… Elle eut un large sourire. Je me suis promenée ce soir… je voudrais bien que les hommes ne regardent pas une jeune fille comme ça. Je ne vois vraiment pas pourquoi ils me reluquent.

Mr Wrenn acquiesça d'un signe, mais ce ne semblait pas être la réponse voulue, alors il secoua la tête puis eut l'air affreusement embarrassé.

— Je suis passée devant ce restaurant arménien dont vous m'avez parlé, Mr Wrenn. J'irai y dîner un de ces jours, je crois.

Et elle se tut.

— Oui, c'est un endroit agréable, se borna-t-il à dire.

Se faisant la réflexion que ce n'était pas là la question et que, somme toute, il était un petit imbécile, Thérèse continua à l'assiéger. – Vous y dînez souvent ?

— Oh oui, c'est un endroit charmant.

— Est-ce qu'une dame peut y aller ?

— Mais… oui… je…

— Oui ?

— Je crois que oui, dit-il enfin.

— Oh ! je commence à en avoir terriblement assez des plats graisseux que cuisinent m'man et Goaty. Elles croient

qu'un gros ragoût qui sent l'eau de vaisselle est un dîner, et si elles font quelque chose que j'aime, elles en servent tous les jours jusqu'à ce que je le jette dans l'évier. Je voudrais pouvoir aller de temps à autre au restaurant pour changer, mais naturellement… je ne sais pas si ce serait convenable pour une dame d'aller seule, même dans celui-là. Qu'en pensez-vous ? Oh, mon Dieu ! – Et elle demeura pensive et mélancolique.

Il eut une inspiration. Peut-être pourrait-il persuader à Mlle Thérèse de dîner un jour avec lui. Il implora :

— Gee ! Je voudrais que vous me permettiez de vous y emmener un soir, mademoiselle Zapp.

— Est-ce que je ne vous ai pas déjà dit de m'appeler Mlle Thérèse ? Vous ne voulez pas que nous soyons amis, je suppose. Personne ne veut être mon ami… Et elle redevint songeuse.

— Oh, je ne voulais pas vous froisser, sincèrement non. J'ai toujours cru que vous me trouveriez bien hardi si je vous appelais Mlle Thérèse, et alors je…

— Enfin, je crois que je pourrais peut-être aller avec vous à l'Arménien. Quand seriez-vous disposé ? Vous savez que je suis très souvent prise, mais je… hum… voyons, je crois que je pourrais vous y accompagner demain soir.

— Oh ! c'est cela. Faut-il venir vous prendre Mlle… heu… Thérèse ?

— Oui, vous pouvez, si vous devez être sage. Bonne nuit.

Et elle partit, avec un air d'intimité.

Mr Wrenn fila en hâte jusqu'au Nickelorion et déclara à l'homme aux boutons de cuivre « qu'il se sentait assez bien disposé ce soir ».

Il n'avait jamais supposé qu'une aussi belle créature que Mlle Thérèse pourrait jamais supporter « un garçon aussi terne » que lui. Pendant une minute environ, il se demanda avec un frisson si elle se montrait aimable à cause de sa nouvelle fortune, mais maudit le démon qui lui inspirait une telle supposition : en effet, ne lui avait-il pas entendu parler avec mépris d'un petit cousin à elle qui avait épousé une vieille Américaine pour son argent ? Cela réglait la question, s'affirma-t-il, et pour avoir fait une pareille insinuation, il regarda d'un air furieux un petit télégraphiste, qui passait près de lui, mais se hâta de faire une grimace souriante quand le gamin donna des signes d'un vif déplaisir.

* * *

Le restaurant arménien a ceci de particulier qu'il sert des mets exotiques à prix modérés, qu'il est situé plus bas que la Treizième Rue et que pourtant il n'est pas fréquenté par la Bohème. Il n'a par conséquent pas de mauvaise musique, pas de masses de gens du Missouri dont les femmes risquent leur salut en fumant des cigarettes pour un soir. Là, de riches marchands orientaux, de nature douce malgré leurs têtes de bandits, boivent du café turc à moitié liquide en discutant tapis et révolutions.

En réalité, l'endroit était si peu artificiel que Thérèse, assise en face de Mr Wrenn, en était ennuyée. Et le menu était étranger sans offrir de plats rares et distingués : ils faisaient penser à des queues de rats et à des nids d'oiseaux, elle en était sûre. Elle aurait volontiers goûté au pâté de foie gras ou aux poires d'avocat, mais quel prestige social pou-

vait-elle espérer gagner à la fabrique en affirmant qu'elle avait toujours eu un faible pour le ***pahklava ?*** Mr Wrenn ne voyait pas qu'elle jetait de tous côtés des coups d'œil mécontents, car il écoutait avec volupté un jeune homme maigrelet qui, à la table voisine, disait à son vis-à-vis, une pâle et vaporeuse personne en noir, à la silhouette de torpédo : « Goûtez de ces feuilles de vigne farcies, mon ange, et de ce ***pilaf*** au blé, et de la ***bourma***. Le ***pilaf*** est un aliment confortable et qui réjouit l'estomac de l'homme, une merveille, tout simplement. Quant à la ***bourma***, c'est une chose ravissante, une rose en pâtisserie brune avec du miel adroitement distribué entre les pétales et… Garçon ! Des feuilles de vignes farcies, du ***pilaf*** au blé, de la ***bourma*** pour deux, et vivement.

— Quand vous aurez fini d'écouter cet individu – il parle comme un traquet de moulin – vous me direz ce qu'il y a sur ce menu qu'on puisse manger sans crainte, grogna Thérèse.

— Je le trouvais vraiment drôle, dit Mr Wrenn. Je suis sûr que vous aimerez du ***shish kebab*** et des…

— ***Shish kibub !*** Qui a jamais entendu parler d'une chose pareille ? Est-ce qu'ils n'ont pas de… oh, je croyais qu'ils auraient de ce qu'on appelle « Délices turques » et des choses de ce genre.

— Les « Délices turques » sont des cigarettes, je crois.

— Je suis certaine que non, parce que j'ai lu ce nom-là dans un roman de magazine, et les personnages en mangeaient… sur une terrasse. Qu'est-ce que c'est que ce ***shish kibub ?***

— ***Kebab***… C'est de l'agneau rôti en brochettes ; je sais que ça vous plaira.

— Non, je ne me fierai pas à de la viande cuite par un païen. Je mangerai des œufs et de… de quoi parlait donc cet idiot ?… de la ***berma ?***

— ***Bourma***. C'est excellent, avec du miel. Et puis, goûtez de leur riz au poivre farci.

— Bon, dit Thérèse d'un air maussade.

En somme, Mr Wrenn n'était pas beaucoup transformé, même par la possession des deux mille dollars dont avait parlé sa mère. Il était toujours « bizarre et un peu timide », et pas du tout comme ces impressionnants gentlemen du Sud qu'elle croyait se rappeler. Et puis elle avait faim. Elle écoutait, obstinément renfrognée, la remarque de Mr Wrenn disant que « la dame qui accompagnait ce drôle de type avait un chapeau rudement grand ».

Il garda ensuite un silence glacial jusqu'au moment où parut « Papa Gouroff », le patron du restaurant, descendant du premier étage. C'était un Juif russe qui avait fait de l'espionnage en Pologne, puis été propriétaire d'un hôtel à Mogador, où il se disait Turc, et avait épousé une Arménienne renégate. Il avait un nez comme une faucille et un cou de nègre. Il espérait que son restaurant dégénérerait en établissement pour la bohème, où des pasteurs aux idées larges se figureraient fréquenter les bas-fonds et les coiffeurs pénétrer dans le grand monde, aussi portait-il toujours un fez et parlait-il un mauvais arabe. Il était couleur locale, atmosphère et saveur de bohème. Mr Wrenn murmura à Thérèse :

— Vous voyez ce monsieu^r^ ? C'est le Signor Gouroff, le propriétaire. Je lui ai parlé bien des fois. N'est-ce pas qu'il est épatant ? Dieu, regardez-moi ce bec d'oiseau. Est-ce qu'il

ne vous fait pas penser à des ***kiosques*** et à des ***harems ?*** Gee ! À quoi vous fait-il songer ?…

— Il a un col sale… Ce garçon sert avec une lenteur. Seriez-vous assez aimable pour me verser encore de l'eau ?

Mais quand elle en fut à la ***bourma*** au miel, elle devint plus indulgente pour Mr Wrenn. Elle absorba deux tasses de cacao et devint affectueuse et se radoucit. Elle avait insinué qu'il y avait de jolis spectacles en ville. Elle reprit :

— Avez-vous déjà été voir ***La brique en or ?***

— Non, je… heu… je ne vais pas beaucoup au théâtre.

— Gwendolyn Mazzy me disait que c'est la pièce la plus drôle qu'elle ait jamais vue. Il s'agit de deux amis qui bernent les gens d'une de ces ridicules petites villes, et on montre tous les types cocasses, vous savez, comme il y en a dans ces petits patelins. Je voudrais bien pouvoir y aller, mais naturellement il faut que j'aide à la maison, et alors… enfin… mon Dieu !

— Dites, j'aimerais bien vous y conduire, si je pouvais… allons-y… ce soir. Il frémissait à l'idée de cette aventure.

— Mais, je ne sais pas… je n'ai pas dit à m'man que j'allais sortir… oh, je crois qu'il n'y aurait pas de mal, du moment que je serais avec vous.

— Allons tout de suite prendre nos places.

— Très bien… Elle avait mis trop d'ardeur dans son accent, mais elle corrigea immédiatement cette erreur en bâillant : Je ne devrais probablement pas y aller, mais si vous le désirez…

Ils formaient en s'en allant un couple plein d'entrain. Il débordait de sympathie quand elle lui parla de l'égoïsme des ouvrières de la fabrique qu'elle avait sous ses ordres, et de la mesquinerie de la surveillante, sa supérieure, et il rit à plusieurs reprises quand elle lui dit que cette dernière mériterait « d'être bouillie toute vive… comme toutes les langoustes », sur quoi elle répéta son bon mot avec une jovialité croissante, si bien qu'ils coururent au théâtre en coup de vent, et, une fois devant la buraliste morose, il demanda des places à un dollar comme s'il n'avait pas tout le long du chemin fait des calculs pour se prouver qu'il ne pouvait se permettre des fauteuils à plus de soixante-quinze cents.

La pièce glorifiait la vivacité yankee. Mr Wrenn fut troublé par le fait que les héros, des escrocs, roulaient complètement les autres, mais il fut séduit par la façon piquante et romanesque dont ils gagnaient de l'argent. Ces fripons étaient des surhommes, des brutes blondes maniant des chiffres et des options en guise de massues. Non pas que Mr Wrenn eût des observations à faire sur les surhommes, mais quand, grâce à son génie commercial, le filou vola un jeune employé, il murmura à Thérèse :

— Gee ! Il la connaît pour les fourrer dedans, hein ?

— Chut, chut, fit-elle.

Tout le monde, au dernier acte, gagnait des millions, les victimes comme les autres, ce qui prouvait l'avantage social d'être un homme d'affaires américain bien vivant. Quand ils partirent au milieu du public qui s'écoulait, Mr Wrenn chuchota : – Ça me donne l'impression d'avoir gagné un million de dollars. Et magnifiquement, il proposa : Dites donc, si nous allions manger un morceau quelque part ?

— Volontiers.

— Allons… il me semble presque, après cette pièce, que je serais capable d'aller chez Rector, mais en tous cas nous irons chez Allaire.

Il en eut honte plus tard, mais il se montra presque insolent avec le garçon, et commanda du ***welsh rabbit*** (rôties au fromage) et de la bière comme si c'était son ordinaire. Il se peut même qu'il affectât une allure fendante en appelant un taxi avec une canne imaginaire. Il prit congé de Mlle Thérèse comme un ami intime, en lui serrant chaleureusement la main.

En se déshabillant, il espéra qu'il n'avait pas été trop rude avec le garçon, « ce pauvre diable ». Mais il resta éveillé dans son lit pour penser aux cheveux de Thérèse et à son serrement de main, à des bureaux bien vernis et à des messieurs élégants qui convoquaient d'un mot des présidents de banques et qui avaient – il chiffonna ses draps dans son effort pour trouver le mot – qui avaient ***du cran***.

Il ferait son grand voyage dans le pays des grandes affaires.

Les cinq millions de princes de New York, pour se protéger contre les quatre millions d'esclaves ingrats, avaient inventé les symboles sacrés des habits noirs, des grandes maisons et des automobiles comme signes extérieurs, visibles, de la faculté de « faire de l'argent », pour apprendre aux rebelles le respect et leur enseigner la valeur sociale de l'art de soutirer un dollar à cet ennemi inhumain, outrageant qu'est « Autrui ». Que notre sieur Wrenn rêvât pour le plaisir de rêver, c'était catastrophique : il pouvait faire certaines choses parce qu'il en avait envie, non parce qu'elles étaient

à la mode, sur quoi les forces de police et le clergé seraient dissous, Wall Street et la Cinquième Avenue s'écrouleraient avec un bruit de tonnerre. C'était donc pour lui qu'étaient organisés ces cours du soir de l'Y. M. C. A. sur la tenue de livres, faits par des hommes graves et solennels de trente ans pour des jouvenceaux graves et crédules de vingt-neuf, ces sermons sur le contentement de l'esprit, ces articles sur « l'art de remonter par une brillante publicité, une maison tombée », les histoires à la Kipling sur la façon de jouer sa partie, et les annonces des écoles par correspondance qui déclaraient : « Gravissez l'échelle de la connaissance parfaite, suivez le chemin qui mène au pouvoir et à la fortune ».

À tout cela Mr Wrenn était resté indifférent, car il n'y avait là aucune imagination. Mais quand il vit les Grandes Affaires glorifiées par un mélodrame plaisant, alors la position à conquérir lui fit l'effet d'une aventure picaresque, et son imagination fut en danger.

* * *

Le soleil de huit heures, qui trouvait d'ordinaire Mr Wrenn en train de se raser furieusement, le découvrit rêvant qu'il était directeur de la Société des Souvenirs. Mais c'était une méprise complète : le directeur de la Société était Mr Mortimer R. Guilfogle, et il fit venir Mr Wrenn pour l'informer de ce fait, quand le nouveau magnat débuta dans la carrière des grandes affaires en arrivant à son bureau avec une heure de retard.

Ce qui aggravait son cas, au dire de Mr Guilfogle, c'était que ce Wrenn était en moyenne plus exact que n'importe qui dans la maison, ce qui prouvait qu'il se rendait compte. Et le pire de tout était que les œufs brouillés de la famille Guilfogle avaient été manqués au petit déjeuner. Mr Guilfogle

frappa sur le gong et se tourna face à la porte avec une semonce toute prête.

Mr Wrenn paraissait fatigué et moins intimidé que d'habitude.

— Dites-moi, Wrenn, vous étiez en retard ce matin de deux heures environ. Pour quoi prenez-vous cette maison ? Pour un club ou un salon de lecture pour vagabonds ?… Il ne vous est jamais venu à l'idée que nous aimerions vous voir nous faire l'honneur de passer ici de temps à autre pour que nous puissions savoir si vous faites des progrès au golf ou ce que vous avez fait ces jours derniers ?

Il y avait sur le bureau du directeur un échantillon de soulier-de-bébé-pelote-à-épingles. Mr Wrenn le contempla et ne dit rien. Alors le patron : – Vous n'avez pas entendu ce que je vous ai dit ? Vous vous figurez que je parle pour m'éclaircir la voix.

Mr Wrenn dit, inébranlable : – Je n'ai pu faire autrement.

— … pas pu faire autrement ! Vous appelez ça une explication ! Je sais exactement ce que vous pensez, Wrenn : vous vous imaginez que, parce que je vous ai récemment donné beaucoup d'occasions de travailler vraiment pour notre affaire, vous nous êtes nécessaire, au lieu de représenter simplement une dépense.

— Oh ! non, Mr Guilfogle… sincèrement je n'ai pas pensé…

— Eh bien, il faut penser, Monsieur, que diable. Pour quoi supposez-vous que nous vous donnons des appointements ? Permettez-moi de vous dire, Wrenn, ici même et tout net, que si vous ne pouvez condescendre à nous consa-

crer un peu de votre précieux temps, par-ci par-là, nous pouvons très bien nous passer de vous.

Vieille histoire souvent racontée et jamais crue, mais pour le moment elle intéressait Mr Wrenn.

— Je suis bien content que vous puissiez vous arranger sans moi. Je viens d'hériter d'un gros paquet et je crois que je vais donner ma démission, sur-le-champ.

Qui fut le plus effaré d'entendre crier ces mots ? lui-même ou Mr Mortimer R. Guilfogle ? Nul ne le sait. Le directeur fut tellement ennuyé à l'idée d'avoir à mettre au courant un nouvel employé que son lorgnon glissa de son pauvre nez en sueur, et, sur un ton brusquement très amical, il supplia :

— Voyons, vous ne pouvez pas songer à nous quitter ? Comment, nous comptons bien faire de vous quelqu'un, Wrenn. Je plaisantais quand je parlais de vous congédier. Vous devriez le comprendre après l'entretien que nous avons eu l'autre soir chez Mouquin. Vous ne pouvez songer à vous en aller, il ne peut être question de ça.

— Je regrette, dit le champion bourru des rêves.

— Mais… gémit Mr Guilfogle, victime stupéfaite et froissée de l'ingratitude.

— Je partirai à la mi-juin, lança vivement Mr Wrenn ; je vous préviens donc bien à temps.

À cinq heures ce jour-là, Mr Wrenn se précipita vers l'homme aux boutons de cuivre à son poste devant le Nickelorion, et lui cria :

— Dites-moi, vous venez d'Irlande, n'est-ce pas ?

— En voilà une idée. Moi, oh non : je suis un Chinois d'Oshkosh.

— Non, sérieusement, dites-moi. J'ai une occasion de voyager, qu'est-ce que vous dites de ça ? Ce n'est pas épatant ? Et je vais partir… ce que je voulais vous demander c'est ceci : qu'est-ce qu'il y a de mieux à voir en Irlande ?

— Donegal, bien entendu : c'est là que je suis né.

Tirant de sa poche un crayon et une vieille enveloppe, Mr Wrenn ajouta joyeusement ce nouvel endroit intéressant à une liste qui allait de la baie de Delagoa à Denver.

Il courut à travers la ville en regardant les étoiles. Il poussa un cri de joie en voyant les cheminées d'un grand paquebot Cunard se dresser au bout de la Quatorzième Rue. Il s'arrêta pour glousser de bonheur devant une lithographie du Parthénon à la devanture d'un cireur grec. Des étoiles, des vapeurs, des temples… tout cela était à lui. Il les possédait à présent, il était libre.

Lee Thérèse resta à l'attendre dans la salle du sous-sol jusqu'à dix heures et demie, pendant qu'il flirtait avec des affiches de chemin de fer du Grand Central. Enfin, elle alla se coucher et, sans qu'il le sût, ce prince des riches prétendants, Mr Wrenn avait absolument perdu le cœur et la main de Mlle Zapp, F. F. V. (des premières familles de la Virginie).

* * *

Le 14 juin 1910, debout devant le bureau de son directeur, semblable à un dieu, Mr Wrenn lui disait tristement :

— Au revoir, Mr Guilfogle. Je pars aujourd'hui. Je voudrais… Gee ! Je voudrais pouvoir vous dire… vous savez… combien je suis sensible à…

Le directeur déplaça de la gauche à la droite de son bureau une corbeille métallique contenant des copies de lettres qu'il regardait d'un air pensif ; il disposa ses crayons bien en ordre devant son encrier, examina la pointe d'un crayon indélébile avec un air de stupeur, tapota son sous-main avec ses doigts et enfin leva les yeux. Il dévisagea Mr Wrenn, sourit et prit l'expression qu'il avait pour l'inviter à boire un verre au dehors. Mr Guilfogle était essentiellement un brave garçon, endurci par le métier, une victime satisfaite et dépourvue de toute imagination, en sorte qu'il considérait les « réponses par retour » et la rapidité des garçons de magasin comme les seules choses sérieuses au monde. Il était vigoureux, très vivant, pas du tout mauvais diable, d'une activité efficace.

— Eh bien, Wrenn, il est inutile, je suppose, de revenir là-dessus. Vous savez naturellement ce que je pense de toute cette question. Vous avez grand tort de lâcher une bonne place, voilà ma conviction. Mais après tout, ça c'est votre affaire et non la nôtre. Nous vous aimons bien, et quand vous en aurez assez de n'être plus qu'un vagabond, eh bien, revenez : nous tâcherons toujours d'avoir un coin pour vous. En attendant, j'espère, mon cher ami, que vous allez bien vous amuser. Où allez-vous et quand partez-vous ?

— Eh bien, d'abord je vais faire un tour… par-ci par-là. Il y a une masse de choses que j'aimerais faire. Je crois que je me mettrai en route très prochainement… Merci infiniment, Mr Guilfogle, de vouloir me garder la porte ouverte.

Bien entendu je n'aurai probablement pas besoin de ça, mais, Gee, je suis vraiment touché.

— Dites donc, je ne crois pas que vous soyez tellement enchanté de nous quitter, après tout, maintenant que les dés en sont jetés. Voyons, franchement, vous ne regrettez rien ?

— Si, Monsieur, ça me fait quelque chose… il y a si longtemps que je suis ici. Mais ce sera rudement bon de naviguer.

— Oui, je sais, Wrenn. Moi aussi j'aimerais bien voyager… Vous vous figurez probablement, vous autres, que ça ne me serait pas agréable de me promener comme vous le faites et de n'avoir jamais à me tourmenter en me demandant comment la maison va joindre les deux bouts, mais… Allons, au revoir, mon cher, et ne nous oubliez pas. Envoyez-moi un mot de temps à autre et faites-moi savoir où vous en êtes. Oh, et puis, si vous apercevez par hasard des nouveautés qui vous paraissent bonnes, signalez-les nous. Mais écrivez-moi en tout cas, nous serons toujours contents d'avoir de vos nouvelles. Allons, au revoir et bonne chance, et surtout quelques lignes, n'est-ce pas ?

Dans le coin où il avait vécu huit ans, Mr Wrenn ne put inventer un arrangement nouveau et meilleur des corbeilles métalliques, garde-notes et aide-mémoire, alors il nettoya une plume, souffla sur de la poussière de gomme à effacer qui était sous son encrier type en fer, et estima que son bureau était en ordre, en réfléchissant qu'il avait passé là bien du temps. Et maintenant il ne pourrait jamais y revenir, quelque désir qu'il en eût… Comme son patron avait été bon pour lui ! Gee ! Il n'avait pas assez apprécié les égards de Guilfogle pour lui.

Il partit dans le corridor faire une tournée d'adieu aux camarades. C'était trop bête de n'avoir jamais fait plus intimement connaissance avec eux… à présent il était trop tard. D'ailleurs c'étaient des garçons si gais, si brillants… un type stupide comme lui ne leur manquerait jamais.

Il les rencontra précisément dans le couloir, tous – sauf Guilfogle – ayant à leur tête Rabin, le voyageur, et Charley Carpenter qui portait une boîte de mouchoirs avec une grande étiquette en papier verte et rouge. Ce dernier prit la parole :

— Seigneur Wrenn, en cette circonstance solennelle, nous sommes heureux de vous montrer par ce faible témoignage de notre estime à quel point nous apprécions vos efforts infatigables au service de Mortimer R. Gugglegiggle, du Trust Graft et… Blague à part, mon vieux, nous regrettons rudement votre départ et… hum… enfin nous voudrions vous donner quelque chose pour vous prouver que nous sommes… hum… bien désolés de vous voir partir. Nous avions pensé à une boîte de cigares, mais vous ne fumez guère… en tout cas ces mouchoirs contribueront à vous montrer… Trois hourras pour Wrenn, les amis !

Un peu plus tard, près de sa table, tenant la boîte de mouchoirs à l'étiquette resplendissante, Mr Wrenn se mit à pleurer.

* * *

Il était dans son lit à huit heures et demie du matin, vers la fin de juin, quinze jours après avoir quitté la Société des Souvenirs, cherchant résolument des places fraîches sur son oreiller, très agité et étouffant physiquement, et moralement très déprimé. Il se serait levé s'il avait eu quelque raison de

le faire : il n'en avait aucune, et pourtant il se sentait mal à l'aise et coupable. Depuis deux semaines, il avait eu peur de perdre par négligence la place à laquelle il avait déjà volontairement renoncé. De même il y a des gens que la crainte de la mort conduit au suicide.

Presque tous les matins, il s'était sorti du lit et avait fini de se raser avant d'éprouver une satisfaction complète de n'avoir pas à arriver au bureau à l'heure. Tout en se promenant au hasard dans la journée, il se disait fréquemment : « J'ai peur comme le chouchou du maître qui joue pour la première fois au hockey, ainsi que nous faisions à Parthenon. » Tous les gens convenables étaient à leur travail en semaine dans l'après-midi. Alors que faisait-il, lui, à flâner dans les rues, quand la morale élémentaire demandait qu'il fût assis devant un bureau à la Société des Souvenirs, faisant un peu plus attention, pour conquérir la divine faveur de Mortimer R. Guilfogle ?

Il était certain que, s'il était déjà parti pour le Grand Voyage, il pourrait « frapper lui-même sur le gong et se redonner du nerf ». Mais il ne savait où aller. Il avait projeté tant de voyages ces dernières années que maintenant il ne pouvait s'en tenir à aucun d'eux, bien décidé, pour plus d'une heure. Il avait les bras un peu courts pour embrasser à la fois le vieux rêve joyeux de voir Venise et le rigoureux devoir civique d'aller chasser des animaux abominablement dangereux dans la brousse du Guatemala.

La dépense le tourmentait aussi. Il avait pendant bien des années économisé de l'argent pour le Grand Voyage avec tant de persévérance qu'il se le refusait maintenant pour ce voyage même. En fait, il projetait de ne pas dépenser plus de 300 dollars sur les 1.235,80 qu'il avait mainte-

nant de côté, dans son premier essai pendant lequel il espérait apprendre l'art de voyager.

Il était toujours sous l'influence d'une phrase qu'il avait lue quelque part sur « un de ces globe-trotters que l'on rencontre muni d'une clef anglaise à Calcutta, puis à l'Atheneum, habillé avec chic et portant monocle ». Il apprendrait quelque métier à la Kipling qui lui enseignerait l'usage d'étonnants outils techniques, puis l'audace, et l'emplacement de repaires de contrebandiers, des îles à copra et de stations de baleiniers aux noms curieux.

Il se voyait embarquant comme troisième mécanicien pour les îles Manihiki ou engagé pour prendre des vues cinématographiques du haut d'un avion à Alger. Il fallait qu'il s'évade du « Zappisme ». Il fallait qu'il s'élance sur les mers grises où les cuirassés et les paquebots voguent côte à côte comme une troupe de soldats en marche. Mais il ne réussissait pas à se mettre en route.

Une fois franchi Sandy Hook, il saurait immédiatement tout ce qui concerne les machines et les batailles. Cela l'aiderait, il n'en doutait pas, à se faire enrôler. Mais il avait beau, plein d'ardeur, et jusqu'à des heures indues, se forcer, malgré son appréhension, à traîner dans la rue de l'Ouest parmi des chauffeurs anglais mal lavés, il ne pouvait se faire interpeller sinon par des personnages douteux qui demandaient dix cents « pour pouvoir se payer un lit pour la nuit ».

Quand il eut ce matin-là prolongé son premier déjeuner, il demeura assis, oisif. Jadis il s'était représenté le fait de rester assis à lire des livres de voyage comme une parfaite occupation. Mais cela ne contenait plus de petites surprises émouvantes, à présent qu'il pouvait flâner n'importe quel lundi comme le dimanche. D'autre part, Goaty ne faisait ja-

mais son lit avant midi, et le couvre-pieds aux pièces grises et brunes semblait traîner à travers toute la chambre en désordre.

Au milieu d'un paragraphe il se leva, jeta sur le lit bousculé ***Cent manières de visiter la Californie*** et s'évada de la peau de Notre Sieur Wrenn. Mais Notre Sieur Wrenn le poursuivit sur les quais, où le soleil brillait sur une eau huileuse. Il avait vu les quais douze fois dans cette quinzaine. En fait, il criait même furieusement « qu'il en avait soupé de ces sacrés quais ».

Au début de l'après-midi, il alla dans un cinéma, mais la seule vue des gigantesques silhouettes blanches se détachant sur un fond sombre était lassante tant elle était irréelle, et quand l'inévitable Indienne aux grands yeux et aux nattes noires rencontra le non moins prévu cow-boy, il s'agita dans son fauteuil, fut agacé par le tic-tac énervant de l'appareil de projection et la chaleur de la salle qui sentait le renfermé, et il se sauva juste à l'instant palpitant où le chef indien se ruait dans le camp pour entraîner ses braves sur le sentier de la guerre.

Peut-être chez lui pourrait-il échapper à ses pensées.

Quand il arriva dans sa chambre, il ouvrit de grands yeux, comme ferait un petit chien de bonne famille contemplant un bâtard galeux dormant dans son panier doublé de rose. Sur son lit en effet reposait Mme Zapp, dont les rondeurs s'étalaient derrière ses grands pieds plats, la plante tournée vers lui. Elle dormait bruyamment : son corset craquait à chaque respiration, sauf quand elle faisait en grognant un léger mouvement.

Comme un coupable il descendit sur la pointe des pieds et s'en alla en soufflant à travers les petites rues monotones et poussiéreuses avec leurs maisons de briques, se demandant où dans tout New York il pourrait bien aller. Il lut minutieusement une affiche annonçant une excursion aux Cotskills, départ le soir même. Pendant une minute pleine d'exaltation, il résolut d'y aller, mais… « Oh, on trouvait là une quantité de richards, de gens du monde ». Il acheta alors un ***Américain*** du matin, et, assis dans Union Square, examina gravement les dessins humoristiques.

Il parcourut négligemment les annonces de « Demandes de personnel ». Elles lui suggéraient l'idée peu intéressante qu'il pourrait être économique de partir à l'aventure comme garçon de restaurant ou travailleur agricole.

Et alors il arriva à la porte du paradis.

« On demande des hommes. Voyage gratuit jusqu'à Liverpool sur des navires de bestiaux pour nourrir les animaux. Travail facile, salaire moyen, bateaux rapides. S'adresser au bureau international et atlantique de placement, rue Greenwich ».

— Gee ! s'écria-t-il, je crois que la Providence me fournit ma première occasion d'aventure.

III

IL PART POUR LE PAYS D'« AILLEURS »

Le bureau du placement international et Atlantique est une longue pièce malpropre, dont le plâtre craquelé semble tracer des cartes de géographie ; les murs en sont couverts d'affiches de compagnies de navigation et des textes des lois de New York sur les bureaux de placement, ces lois que considère comme comiques le directeur Mr Baraieff, petit homme mince à la parole jaculatoire, à la barbe noire et nerveuse, plein de vivacité et d'amabilité et connaissant à fond l'usage incorrect de neuf langues. Mr Wrenn s'avança avec un étonnement passionné vers ce pot pourri de nationalités. Mr Baraieff frotta ses mains douces l'une contre l'autre et salua plusieurs fois. Mr Wrenn, se penchant d'un air confidentiel à travers le comptoir, murmura :

— Dites-moi… j'ai lu votre annonce au sujet des hommes demandés pour le bétail. Je voudrais faire un voyage en Europe… Comment pourrais-je ?…

— Oui, oui, oui, Missieu, je vais vous renseigner sur-le-champ… dix dollars, s'il vous plaît.

— Mais à quoi cela me donne-t-il droit ?

— Je vous ai dit que je vais vous renseigner. Ha, Ha ! Je vois ce que c'est : vous êtes un gentleman et vous désirez faire une jolie petite excursion en Europe. Bien sûr, je vais vous renseigner. Je vous enverrai sur un charmant transport

de bestiaux où vous n'aurez pas grand'chose à faire, presque rien, et qui part immédiatement. Dix dollars, s'il vous plaît.

— Mais quand part le bateau, et d'où ? Mr Wrenn était un peu déconcerté : il n'avait jamais vu un homme qui grimaçât de façon si polie et si rapide.

— Je vous expédie mardi prochain.

Mr Wrenn échangea non sans regrets dix dollars pour une carte informant « Trubiggs, Atlantic Avenue, Boston », que Mr Ren, aurait à être embarqué immédiatement sur le premier transport de bestiaux en partance et « créditer mon compte redevance versée. Baraieff ». Et, tout en déclarant avec entrain : « Je vous donne un beau bateau », Mr Baraieff ajouta en marge de la carte, d'une écriture en taille-douce : « Le meilleur bateau, travail facile », puis il chantonna : « Venez de bonne heure, mardi matin », et d'un salut, congédia Mr Wrenn, comme un boutiquier parisien. La rangée de servantes qui attendaient leur tour fit une révérence, comme une haie qui eût été secouée par le vent, pendant que Mr Wrenn se hâtait fièrement de passer devant elles.

Il était trop enthousiasmé pour s'émouvoir de la douleur calme et patiente avec laquelle Mme Zapp accueillit la nouvelle de son départ. Si Thérèse se moqua de ce qu'il était devenu meneur de bestiaux, pendant que Goaty, dans la cuisine, faisait remarquer à haute voix que « personne, sauf un Yankee, ne voudrait voyager dans une étable à porcs », cela ne fit qu'accentuer la joie qu'il eut à transporter toutes ses affaires dans un garde-meubles.

Le lendemain matin, vêtu d'un sweater, de souliers de tennis, d'un vieux chapeau de feutre et d'un pantalon en velours à côtes, portant une valise, bourrée à éclater de linge,

vêtements et Baedekers, avec cent cinquante dollars en lettres de change astucieusement cachés, il se précipita chez Baraieff, craignant d'être en retard, bien qu'il ne fût que huit heures et demie.

Il attendit jusqu'à deux heures de l'après-midi et fut alors envoyé au quai de la « Ligne des vapeurs Joy » avec un billet pour Boston et une lettre pour le bureau de navigation Trubiggs : « Donnez au porteur Ren, conformément au reçu inclus, un passage pour l'Angleterre, sur transport à bestiaux, et créditez mon compte. Sylvestre Baraieff. N. Y. ».

* * *

Debout sur le pont du bateau de la ligne Joy, sa valise prudemment gardée à côté de lui, il se hurlait, en dedans, des chants dont le refrain était : « Libre, libre, en mer ! Libre, libre, je suis libre ! » Il s'était persuadé qu'il n'y avait aucun danger que le navire pût sombrer ou brûler. En tout cas il n'allait pas avoir peur. Tandis que le vapeur remontait péniblement East River, il regardait le soleil déjà bas éclairer les fabriques de Manhattan et inonder de sa lumière douce les vastes champs de Westchester. Bien entendu, il « tressaillait de joie ». Il n'avait pas une cabine de luxe, mais avait droit à une place dans une chambrée à douze couchettes dans la cale. De gros fermiers, qui avaient ôté leurs souliers, y parlaient tous à la fois en grognant, aussi remonta-t-il sur le pont. Le reste de la nuit, tandis que les autres passagers ronflaient, il resta modestement assis sur un siège de toile, regardant sans cligner des yeux une mer d'un bleu glacé, traversé de fils d'or quand ils passaient devant un phare ou croisaient des navires. À l'aube il était fatigué, ses yeux le piquaient, mais il contempla avec satisfaction la lumière qui se répandait à flots.

Enfin, Boston.

La façade du bureau de navigation sur l'Avenue de l'Atlantique consistait en une pièce vitrée remplie de chaises, de piles de circulaires, de vieilles images de paquebots Cunard, de calendriers plus vieux encore, et d'annuaires à classer dans les antiquités. Au milieu de ces ruines, un Yankee de quarante ans, à tête rouge, fumant un cigare bon marché de Pittsbourg, assis renversé en arrière sur une chaise de cuisine, lisait ***l'Americain*** de Boston. Mr Wrenn lui remit la lettre de Baraieff et attendit, sa valise à la main, prêt à s'élancer pour monter immédiatement à bord d'un transport à bestiaux.

L'agent jeta un coup d'œil sur la lettre puis grommela :

— Bryff est marteau : il me les envoie toujours trop tôt. Wrenn, vous auriez dû venir me trouver d'abord. Pourquoi avoir été avant chez ce Juif ? Le voilà qui vous envoie un jour trop tard ou deux jours trop tôt. Si vous étiez arrivé ici hier soir, j'aurais pu vous expédier aujourd'hui sur un bateau de la ligne Dominion… tout ce que j'ai, à présent, c'est un navire Leyland qui part de Portland samedi. Voyons, nous sommes mercredi… jeudi, vendredi, ça vous fait trois jours à attendre. Vous voudriez que je vous arrange ça, n'est-ce pas ? Il se pourrait que je ne puisse pas vous mettre en route avant une semaine, mais vous aimeriez plutôt filer samedi sur un bon bateau, hein ?

— Oh oui, je voudrais… je…

— Eh bien, je vais essayer d'arranger ça. Vous le comprenez bien de vous-même : il ne part pas un bateau toutes les minutes, rien que pour faire plaisir à Bryff. Et nous sommes en pleine saison : des tas de sans-travail qui ont en-

vie de traverser, de Canadiens qui veulent retourner en Angleterre, et de Juifs en Pologne… pour lancer des bombes au tsar, je suppose. Et laissez-moi vous dire que ces Juifs sont des gens très bien, disposés à payer le temps et la peine d'un homme qui se donne du mal pour eux, et alors…

Avec dignité, Mr William Wrenn déclara : – Je serai heureux, naturellement… heu… de faire en sorte que la chose en vaille la peine pour vous.

— Je pensais bien que vous étiez un gentleman. Hé, Al ! Al !

Un garçon mal nourri, aux dents rares, poussiéreux et sortant d'un pantalon trop court, apparut : – Débarrasse une chaise pour ce Monsieur, pose cette valise sur mon bureau… Asseyez-vous, Mr Wrenn. Voyez-vous, voici la situation ; je vous l'explique en confidence, vous comprenez. Cette lettre de Bryff ne vaut pas le papier sur lequel elle est écrite. Il n'a pas le droit d'envoyer des hommes pour le transport des bestiaux. C'est moi qui dirige ça, je traite directement avec toutes les lignes de Boston et de Portland. Si vous ne me croyez pas, allez voir là, derrière, et demandez à n'importe lequel des meneurs de bêtes qui s'y trouvent.

— Oui, je vois, dit Mr Wrenn, comme s'il était malade, en poussant du pied un vieil almanach gisant sur le plancher. Heu… Mr Trubiggs… c'est bien cela ?

— Oui, oui, mon garçon, Trubbigs. Tru de nom et ***true*** (loyal) de nature. Hein ?

Ceci dit sans aucune conviction. C'était évidemment une plaisanterie qui remontait à des années. Mr Wrenn n'y accorda aucune attention et déclara aussi vaillamment qu'il put :

— Vous comprenez, Mr Trubiggs, je serais disposé à vous payer…

— Je vais vous dire exactement ce qui en est, Mr Wrenn. Ce n'est pas ici un de ces bureaux de placement de clinquant : je suis Américain et j'aime recruter des Américains. Bien que vous ne soyez pas venu à moi directement, je veillerai sur vos intérêts comme sur les miens. Voyons, aimeriez-vous embarquer sur un bon bateau rapide qui part de Portland samedi prochain, ce qui fait juste deux jours à attendre ?

— Oh ! oui, Mr Trubiggs.

— Eh bien, ma liste est vraiment complète… les hommes attendent… mais si cela vaut pour vous cinq dollars afin de…

— Voici les cinq dollars.

L'agent fut dégoûté. Il avait estimé, d'après le sweater bon marché et les souliers de tennis de Mr Wrenn, qu'il ne pourrait tirer de lui que trois ou quatre dollars et il voyait qu'il aurait pu en extorquer dix. Et, avec plus de chagrin que de colère :

— Vous comprenez, naturellement… je peux avoir beaucoup de mal à vous faire passer sur le *prochain* bateau, puisque vous arrivez si tard. Cinq dollars, bien entendu, c'est moins que ce que je touche d'ordinaire. Et il jeta dédaigneusement le billet sur son bureau. Si vous voulez que je glisse un petit extra aux agents…

Mr Wrenn avait trop mal à la tête pour montrer sa timidité habituelle. – Voyons un peu… est-ce que je ne vous ai

donné que cinq dollars ? Et, reprenant son billet, il le plia vivement et le mit dans la poche de sa chemise en disant :

— Voyons, vous avez dit que vous m'arrangeriez ça pour cinq dollars. En outre, cette lettre de Baraieff est écrite sur papier à en-tête de votre agence, je sais donc que vous faites couramment des affaires avec lui. Si cinq dollars ne suffisent pas, eh bien, vous pouvez aller au diable, Mr Trubiggs, oui, Monsieur, vous pouvez. Je commence à en avoir assez des gens qui se fichent de moi. Si cinq suffisent, je vous rendrai ce billet vendredi, quand vous m'enverrez à Portland, et à condition que vous me donniez un reçu. Voilà !

Et il gronda presque, tant il était las et découragé.

Ma foi ce coquin de Trubiggs avait le cœur sur la main et aimait la société de ce qu'il appelait « les blancs ». Il se mit à rire, tendit à Mr Wrenn un de ses Pittsbourg et consentit :

— Très bien, je vais vous trouver une place. Fumez-moi ça. Versez-moi les cinq dollars vendredi, ou remettez-les à mon représentant quand il vous mènera à bord du bateau, je m'en moque pas mal. Vous êtes un bon type. On ne vous la fait pas, hein ?

Et, continuant à le rouler, il lui indiqua un logement pour ses deux nuits à Boston. – Dites à l'employé que Trubiggs tête-rouge vous envoie et il vous donnera ce qu'il a de meilleur comme chambre… dites-lui que vous êtes de mes amis.

Mr Wrenn parti, Trubiggs confia à quelqu'un, par téléphone :

— Encore une poire qui va vous arriver, Blangeld. Mais n'essayez pas de me refaire de ma part ou je mets le cap sur une autre boîte, compris ? Hein ? Tapez-le d'un lit à trente-cinq cents. Au revoir.

La caravane des gardiens de bétail de Trubiggs qui partit le vendredi pour Portland par un vapeur de nuit était dirigée par un chef à larges épaules, qui n'avait pas de veste et dont le gilet de velours flottait, joyeusement ouvert. Ils formaient une troupe bigarrée, ces gardiens : Juifs à petites malles ou à grandes valises en imitation de cuir et ballots de toutes sortes, procession de prophètes barbus et abrutis, d'hommes éreintés en melons déformés et en hardes du décrochez-moi-ça ; Anglais portant des caisses en sapin ficelées ; un Américain à la bouche sensuelle, nommé Tim et se disant chapelier sans ouvrage, et un fort gaillard à la voix de tonnerre, entouré d'une bande de rôdeurs.

Le chef compta ses hommes et choisit ses confidents pour la route jusqu'à Portland : Mr Wrenn et un garçon tout jeune, nommé Morton. Ce dernier, carré, épais, avec de larges et courtes mains, était, des pieds à la tête, solide et stupide comme un bloc de granit, mais, sous sa souple chevelure brune en broussaille, ses yeux rieurs révélaient une bonne nature. Il avait sans cesse la pipe à la bouche et rendait artistement la fumée par le nez.

Mr Wrenn et lui se sourirent d'un air engageant quand le bateau de Portland se mit en mouvement et que le vent souffla directement du Pays d'Ailleurs.

Après le dîner, Morton, fumant une pipe, qui tenait de la canne de golfe et du crapaud, appuyé à la lisse du vapeur, s'adressa à Mr Wrenn en ces termes :

— Jolie collection de gardiens de bétail que celle qui nous accompagne, ma parole !… Je m'appelle Morton.

— Enchanté de vous rencontrer, Mr Morton. Je m'appelle Wrenn.

— Content d'être enfin parti, n'est-ce pas ?

— Bon Dieu, je vous crois.

— Moi aussi. J'attends ça depuis des années. Je suis employé au chemin de fer de Pennsylvanie à New York.

— Je viens de New York, moi aussi.

— Ah ! Vous y avez habité longtemps ?

— Heu, heu, commença Mr Wrenn, je…

— Moi, voilà sept ans que je suis à la Compagnie. Maintenant, j'ai trois mois de congé, ce qui me permet de voyager un peu. J'ai dix dollars et un billet de seconde classe pour revenir de Glasgow. Mais je vais visiter tout de même l'Angleterre et la France, et l'Allemagne aussi, probablement.

— En seconde classe ? Pourquoi n'allez-vous pas comme conducteur de bêtes pour économiser ?

— Oh ! il faut que je revienne comme un gentleman, vous comprenez. Vous êtes de New York, vous aussi, hein ?

— Oui, je suis dans une Société de nouveautés artistiques dans la Vingt-huitième Rue. Il y a longtemps que moi

aussi j'ai envie de m'en aller… Comment ferez-vous pour voyager avec dix dollars ?

— Oh ! je gagnerai de quoi en route… pas difficile : je retombe toujours sur mes pieds. Je n'en suis pas à mes débuts pour ça. Je n'ai que vingt-huit ans, mais je suis à mes croûtes, comme dit l'autre, depuis que j'ai douze ans… Eh bien, et vous ? Vous voyagez, ou vous allez quelque part ?

— Je voyage simplement. Je suis heureux de partir avec vous, Mr Morton. Je ne trouve pas la plupart de ces gardiens très agréables… excepté ces vieux juifs, qui ont l'air de bons types. Ils vous font penser à… oh… vous savez… les prophètes et tout ça. Regardez-les là-bas, qui font leur thé : je suppose que la bectance du bateau n'est pas ***kosher***. J'en ai vu un sur la ligne Joy qui disait ses prières – je le suppose du moins – sous une espèce de châle.

— Non, vous ne voudriez pas !

Mr Wrenn se sentit nettement un de ces gentlemen qui, dans Kipling, appuyés à la rambarde des paquebots, échangent des observations sur des pays étrangers. Il prononça, du ton d'un cosmopolite :

— Gee ! Regardez ce coucher de soleil : est-ce que ce n'est pas superbe ?

— Parbleu oui, sûrement. Je ne vois pas comment on peut encore croire à la religion quand on a vu ça.

Choqué et déconcerté par cette théorie, mais intéressé en découvrant que Morton avait, évidemment, des idées, Mr Wrenn flûta :

— Sincèrement, je ne vois pas cela du tout. Je ne comprends pas comment on pourrait douter de quoi que ce soit,

après un coucher de soleil comme celui-là. Il me fait croire à toutes sortes de choses, il m'emporte… je me figure être en des quantités d'endroits, sur le Nil et ainsi de suite.

— Parfaitement, c'est bien ça. Tout est si paisible, si naturel… c'est justement ça. Cela donne assez à faire à l'imagination, en soi, sans qu'on ait besoin d'avoir de la religion.

— Ma foi, réfléchit Mr Wrenn, je ne vais guère à l'église. Je ne crois pas beaucoup à ces sermons prétentieux qui ne s'abaissent pas aux menus détails, et n'ont rien à voir avec la réalité. Mais, tout de même, j'adore aller à la cathédrale de Saint-Patrick… Comment, ça me remue tout de bon. J'espère que vous n'allez pas croire que j'essaye de la faire à la pose, Mr Morton.

— Mais non, bien sûr non. Je comprends. C'est épatant.

— Ça me fait de l'effet quand je regarde l'autel au bout de la nef, et que je vois les piliers, la voûte et ainsi de suite. Et les prêtres, dans leurs robes, ont l'air si… si nobles… oh, je ne sais pas comment dire, si élevés, en quelque sorte.

— Bien sûr, je sais. C'est le côté esthétique de la chose… l'esthétique, vous comprenez… la beauté du spectacle.

— Oui, certainement, c'est le mot… l'esthétique, voilà ce que c'est, oui, l'esthétique. Mais, tout de même, cela me donne l'impression de croire à toutes sortes de choses.

— Je vais vous dire ce qui pourrait arriver, je crois, dit Morton triomphant. Le socialisme, et peut-être même ces « travailleurs internationaux du monde » pourraient bien créer un nouveau genre de religion. Je n'y connais pas

grand'chose, je l'avoue, mais il me semble que ça pourrait être dans ce sens-là. Il est absolument certain que les vieux partis politiques ne sont que des coteries, qui ne luttent que pour leur nom. Mais cette affaire de camarades, c'est une bonne entreprise. La fraternité entre hommes, la vraie fraternité… c'est mon idée de la religion, une religion qui existe parce qu'elle doit être, non parce qu'elle a toujours été. Oui, Monsieur, je suis pour la religion des types travaillant ensemble à se rendre la vie plus facile les uns aux autres.

— Tu parles ! Tel fut le commentaire de Mr Wrenn, et ils se tapèrent mutuellement sur l'épaule et rirent dans une belle flamme d'espoir partagé.

— Je voudrais comprendre quelque chose à cette question du socialisme, dit Mr Wrenn d'un air rêveur, la tête penchée, en contemplant les nuages assombris du couchant.

— Grande question. Ne pas travailler pour un sacré feignant qui a hérité du droit de vous diriger, et une fraternité internationale, pas un simple voisinage. Quelque chose de neuf.

— Gee ! soupira Mr Wrenn, j'aimerais sûrement beaucoup cela.

Il voyait la procession de la fraternité universelle s'avancer à la lueur du soleil pâlissant : Mandarins vêtus de safran, marchant à côté de Scandinaves à face de cire et d'indolents insulaires des mers du Sud… les divers peuples vers lesquels l'avait toujours porté son désir.

— Pourtant, réfléchissait Morton, je n'apprécie pas beaucoup certains de ces déclamateurs socialistes de carrefour, ceux qui hurlent : « Venez que nous vous sauvions à

notre manière, ou allez au diable. Méfiez-vous des sales types qui vous assurent la prospérité. »

— Oui, bien sûr. Ha ! ha ! ha !

— Hou ! Hou ! Hou !

Morton eut bientôt une autre idée. – Pourtant, nous autres, les gars qui faisons la besogne, il faut bien que nous produisions quelque chose pour nous. Nous ne pouvons pas compter sur les gaillards à lorgnons qui consentent à nous aimer parce qu'ils ne nous trouvent pas trop dégoûtants pour s'associer à nous, et sur tous ces écrivains, etc. Voilà où il faut s'en remettre aux braillards des carrefours.

— Oui, c'est exact. Là-dessus, vous avez raison, je crois, parfaitement raison.

Ils se regardèrent et se mirent encore à rire, amis initiés, qui éprouvaient mutuellement leur âme, et partageaient des sandwiches et des confidences. Quand les autres passagers furent allés se coucher et que les matelots de garde parurent isolés, les deux hommes se déclaraient encore, timidement, mais avec délices, « qu'il y a des choses curieuses ».

Dans l'humidité désagréable du petit matin les gardiens de bétail débarquèrent à Portland et leur chef les emmena en troupe dans un restaurant. Tout en fumant sa pipe en tige de maïs, il émettait pour Mr Wrenn et pour Morton des remarques aussi intéressantes que celles-ci :

— Trubiggs est un farceur. Pas besoin de vous en laisser conter par les patrons à bord du ***Merian***. Ils essaieront de vous envoyer vous faire flanquer des coups de cornes par les taureaux. Quant à la boustifaille…

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Du rata et du pain… avec de l'eau.

— Qu'est-ce que c'est que du rata ?

— Du ragoût de bœuf… sans bœuf. Oh, c'est une fichue bectance. Trubiggs est un blagueur. Il n'existerait pas sans moi.

Mr Wrenn comprenait le besoin qu'avait l'Angleterre de rosbif, mais il désirait humblement ne pas être transpercé par des cornes de taureau, ce qui semblait imminent, avant son café du matin. Les rues étaient froides et vides, il avait sommeil, et Morton ne disait rien. Dans le débit, assis sur un haut tabouret, devant un comptoir en sapin, il s'étouffa avec un sandwich à l'œuf, fait d'épaisses tranches d'un pain qui s'émiettait. Il erra à l'abandon dans Portland, à côté du morose Morton, armé de sa pipe, et luttant contre deux terreurs : la compagnie pourrait n'avoir pas besoin de tout ce monde pour ce voyage-là et il lui faudrait attendre ; secundo, si, par une chance incroyable, il embarquait et partait pour l'Angleterre, les taureaux pourraient se montrer affreusement dangereux. Après de profondes méditations, il conclut : « Gee ! il s'agit de poiroter ou de se faire transpercer. » Cela méritait d'être confié à Morton, ils rirent ensemble un bon coup, et à dix heures, inscrits pour le voyage, ils étaient conduits, en poussant des cris de joie, sur le pont du ***Merian***.

On embarquait encore des bestiaux par des plans inclinés partant des docks. Les ponts dégoûtants étaient encombrés de paquets de cordages et des bagages des gardiens. Les vieux Juifs contemplaient d'un air sépulcral l'horreur d'écoutilles béantes et d'ouvertures menaçantes, comme s'ils prédisaient la mort.

Mais Mr Wrenn, obstinément debout à côté de sa valise pour la préserver, considérait avec une passion romanesque les flancs rouillés de leur caravelle sur laquelle il partait en pèlerinage, et quand le ***Merian*** quitta le quai, sans plus de mouchoirs agités ou de larmes versées qu'il n'y en a au départ d'un bac de rivière, il murmura :

« Libre, libre, en mer ! Je suis libre, libre ! »

Puis : « Gee !… Gee whittakers ! »

IV

IL DEVIENT LE GRAND « PETIT BILL WRENN »

Quand le *Merian* fut à trois jours de Portland le gardien de bestiaux épouvanté connu sous le nom de « Wrennie » désira mourir, car il était désormais certain que l'odeur du carré où il était étendu sur une mince paillasse, recouverte d'une grosse toile à sac humide, pourrait devenir et serait en fait de jour en jour plus épaisse, plus forte, de plus en plus variée et mortelle.

Bien qu'il fût déjà huit heures du soir, Pete, le solide ouvrier de fabrique et Tim, le chapelier à la côte, jouaient encore aux cartes sur la table malpropre de la cambuse, pendant que Mc Garver, sous-chef de l'équipe, affalé sur sa couchette, suivait la partie en soufflant dans le nez de Wrennie des nuages de fumée âcre et sulfureuse.

Le colosse Pete était très mauvais : il ricanait, volait, maltraitait tout le monde ; c'était un ivrogne, un personnage mal embouché. Quant au chapelier Tim, c'était un être chétif, à la grosse voix, sous la domination de Pete ; il portait un col sale en cellulo, sans cravate, et son âme ressemblait à cet accoutrement.

Mc Garver, le sous-chef, était un bon berger au milieu de ses hommes, bien qu'il eût récemment perdu sa place à leur tête à la suite d'une saoulerie compliquée d'injures et de violences. Avec son cou large et court, ses cheveux bouclés

sur un front bas à la peau épaisse et aux rides profondes, il ressemblait à un des taureaux du ***Merian***. Il ne se déshabillait jamais et on le voyait toujours tel qu'en ce moment, chaussé de gros souliers et de chaussettes de laine d'un bleu gris dans lesquelles il enfonçait le bas de son pantalon. Il était rude et bon, tyrannique et honnête.

Wrennie tressauta et respira profondément quand la sirène poussa une fois de plus son « ouan… n… n… n », lui rappelant qu'ils étaient toujours dans le brouillard du Banc, qu'ils avaient à tout moment chance d'être abasourdis par un craquement à vous arrêter le cœur quand la proue d'un paquebot défoncerait dans une collision les parois de leur cambuse. Des poutres cédant et mises en pièces… l'invasion d'une énorme étrave noire, un flot d'eau, des cris et… Pourtant la sirène prouvait au moins qu'ils veillaient là-haut sur le pont, pour gouverner le navire dans la brume, et n'étaient-ce pas des marins aguerris ? N'avaient-ils pas fait cette même traversée bien des fois sans jamais être tués ? Ne se donneraient-ils pas tout le mal possible dans leur propre intérêt aussi bien que dans le sien à lui, Wrenn ? Mais tout de même arriverait-il vivant en Angleterre, et, si oui, devrait-il, pendant neuf jours encore, être haletant de frayeur ? Est-ce que le carré continuerait à se soulever… en haut, en haut, comme ça, et puis à redescendre en bas, en bas, comme s'il allait être englouti ?

— Qu'est-ce que tu dis de la sirène contre le brouillard, Wrennie ?

Pete le colosse lui cracha cette question d'un coin de la bouche :

— J'espère que nous n'aborderons pas un navire.

L'autre fit un clin d'œil à Tim le chapelier qui, suivant le mouvement, dit d'un ton lugubre : – j'ai grand'peur que ça ne nous arrive, pas toi, Pete ? Le second me disait qu'il le craignait.

— Rien de plus sûr, tu sais. Hé, Wrennie, attends voir un peu que t'aies à dégringoler pour attacher un taureau pendant une tempête. Nom de D… ! T'en auras vite assez de c'petit jeu-là, mon mignon.

— Oh, tais-toi ! lança Morton, l'ami de Wrennie.

Mais Morton avait le mal de mer et Pete, sans faire attention à lui, signala d'autres dangers qui les menaçaient, il en était sûr, et heureux de l'être. Wrennie frissonna en apprenant « qu'on allait bouffer encore plus mal » ; il se tordit de douleur sous les brutales questions de Pete au sujet de la perte, dans quelque étable, du sweater rouge et gris qu'il avait si fièrement et si gaîment acheté à New York pour son travail à bord. Et les joueurs de cartes lui affirmèrent que sa valise, qu'il avait confiée au charpentier, serait probablement volée par « Satan ».

Satan ! Wrennie frissonna encore davantage. Car Satan, le grand chef des gardiens, à la mâchoire osseuse, au nez crochu, à la face couturée, au sourire diabolique quand il était en colère, au ricanement sardonique dans les moments de calme, était, dans sa maigreur, comparable à une mèche de fouet. Pete riait sous cape. Il appuya sur la fureur de Satan contre Wrennie, parce qu'il avait refusé de s'entendre avec lui pour dix dollars, comme il avait fait, lui Pete.

(Il mentait bien entendu et nous n'avons pas reproduit littéralement son langage… qui manquait de distinction.)

Mc Garver, le sous-chef, était toujours prêt pour écouter une bonne histoire indécente, mais l'admiration de Wrennie pour lui lui plaisait, aussi, allongeant sa tête de taureau hors de sa couchette, il grommela :

— Hé, dis donc Pete, il serait temps de fermer ça.

Wrennie prononça sévèrement et de haut : – Je ne suis pas un étudiant en théologie, Pete, et je n'ai pas peur d'un mot profane, mais j'aimerais ne pas vous entendre dire des obscénités.

— Hé, Poicy, as-tu apporté ton dictionnaire ? cria Pete à Tim, assis à deux pieds de lui. Et à Wrennie :

— Dis donc, Gladys, tu ne crains pas qu'un grand mot comme « théologie » ne se retourne pour te mordre au poignet ?

— Oh, la ferme ! lança un Canadien irrité.

— Ah, fiche-nous la paix, grogna un autre.

— Taisez-vous, ajouta Mc Garver, tous les deux. Et avec rage : – Tu vas te fourrer au pieu, Pete, ou je te démolis le portrait… c'est sérieux, tu sais ? Tu m'entends ?

Oui Pete l'entendait, et sans doute le premier officier de quart sur le pont aussi, et peut-être même les habitants de Terre-Neuve. Mais Pete prit le temps de se gratter la nuque et de s'étirer avant de se glisser dans sa couchette. Pendant une demi-heure, il parla à mi-voix à Tim, à l'intention de Wrennie, affirmant que Satan avait une fois jeté par-dessus bord un Juif dans le genre de Wrennie et en ferait probablement autant à celui-ci. Et Tim décrivit la scène, se passant quand, après le naufrage du vapeur, qui ne manquerait pas

de se produire si ce roulis écœurant continuait encore, Wrennie devrait embarquer dans le même canot que Satan.

Les doigts de Wrennie se recourbaient comme pour étrangler quelqu'un.

Une fois Pete endormi, malgré son tourment, il somnola.

Puis ce fut Satan, le grand chef, le faisant sauter à bas du lit, et il fit craquer ses articulations endolories pour aborder les corvées d'une nouvelle matinée, deux heures de travail et deux d'attente avant cet outrage quotidien qu'on appelait le déjeuner de huit heures. Il enfila ses souliers, s'étonnant que Mr Wrenn fût réellement là, assis dans une position crispée au bord d'une couchette, dans une sale cambuse obscure qui montait et descendait comme un monte-charge, et soumis aux ordres de gens qui ne lui plaisaient pas du tout.

Dans l'air marin humide et gris, il alla en chancelant, affairé, par le passe-avant jusqu'à l'écoutille du centre et descendit en tremblant l'échelle de fer qui rejoignait dans l'entrepont l'équipe de Mc Garver.

D'abord abreuver les bœufs. Abruti par la nécessité de marcher à reculons avec des seaux d'eau, il en porta jusqu'à ne plus pouvoir penser à autre chose, voir autre chose que la tonne d'eau, la mare qui était devant, et les gardiens y puisant inlassablement des seaux pendant des siècles qui ne finiraient jamais. Ce que ces bêtes buvaient !

Le taureau favori de Mc Garver, qu'il appelait « le Grenadier », buvait dix seaux et s'obstinait encore, la bouche dégouttante, à regarder par-dessus la palissade pour tâcher d'en attraper davantage. Comme Wrennie portait un seau plus loin aux génisses, la corne du grenadier atteignit et déchira sa salopette. Un coup de roulis secoua le bateau, et le

seau lui échappa des mains. Saisissant une épontille de fer, il en frappa le grenadier sur le mufle jusqu'à ce que la bête reculât, mise à la raison.

— Bien travaillé ! lança ironiquement Tim, le chapelier malingre.

— Toi, f…-moi la paix, lâcha Wrennie, et Tim eut l'air bien plus respectueux.

Mais Wrennie perdit son avantage avant qu'on eût fini de donner le foin aux bêtes, car il fut trop étourdi pour être sensible aux brocards de Tim. Peinant pour lancer des fourchées dans les enclos pendant que le bateau roulait, pataugeant dans les passages mouillés, le long des soutes à charbon, où la chaleur vous serrait la tête comme un bandeau étouffant, où l'obscurité était à peine dissipée par une lueur filtrant à travers des sabords encrassés, il éternua, toussa et grogna jusqu'à épuisement. Les grains de poussière de foin flottant dans l'air étaient comme des milliers de mains espiègles aux ongles empoisonnés qui lui grattaient le palais. Toute sa peau le piquait, et il se découvrait sans cesse de nouveaux muscles douloureux. Mais il tint bon et finit son travail quand Tim avait déjà lâché le sien depuis un quart d'heure.

Il se traîna jusque sur le pont supérieur et alla se blottir à l'abri d'un tas de bottes de foin, où Pete déclarait à Tim et compagnie que Satan « n'aurait jamais prise sur lui ».

Morton intervint dans les vantardises de Pete en lui posant cette question : – Dis-moi, est-ce exact ce qu'on raconte, que tu es le propriétaire de la ligne Leyland et que c'est pour ça que tu en sais tellement plus que nous autres,

pauvres pantouflards ? Watson, la boussole, vite ! – Applaudissements et rires.

Wrennie fut personnellement reconnaissant à Morton de ce lazzi, mais il s'en alla sur le gaillard d'arrière, pour s'y étendre seul sur un tas de prélart. Il contempla la mer qui, comme Kipling et Jack London le lui avaient formellement promis dans leurs histoires, l'entourait, libre et brillante de tous côtés. Mais il ne la regarda qu'une fois. Au Nord paraissait un paquebot en route pour le pays.

Le pays ! Gee ! Voilà qui vous remuait ! Pendant le travail, malade ou non, il pouvait oublier… bien des choses. Mais le paquebot, filant avec une belle aisance faisait paraître le transport à bétail à peu près aussi romanesque que l'évier de la cuisine de Mme Zapp. Pourquoi, se demandait-il, pourquoi avait-il perdu la boule ? Lui, un voyageur ? Non, il était garçon dans une ferme qui naviguait. Eh bien, il irait jusqu'au bout de cette maudite besogne, mais alors… Gee ! En route pour rentrer au pays de Dieu !

* * *

Tandis que le ***Merian***, au bout de onze jours, roulait gentiment sur la mer d'Irlande, et que la lune permettait de voir la côte d'Anglesey, un certain Bill Wrenn, étendu sur le pont arrière, se soumettait à la volonté divine. Il faisait si chaud qu'on n'avait pas besoin de dormir en bas et une demi-douzaine des gardiens avaient apporté leur matelas sur le pont. À côté de Bill Wrenn était celui qui l'avait baptisé ainsi, Tim le chapelier, qui avait commencé, en malingre, à s'inquiéter et à admirer quand Wrennie avait appris à s'exalter, comme un écolier au début de ses vacances, et à montrer une gaîté bruyante en envoyant une fourchée de foin à quinze bons pieds.

Morton, couché non loin de là, avait aussi adopté le nom de Bill Wrenn. Pendant presque toute la traversée, Morton avait discuté avec Pete et Tim, au lieu de considérer « comme les choses sont curieuses ». M[r] Wrenn, d'abord jaloux, quand Morton lui exposa sa théorie que même un Pete est victime de son milieu, entreprit de le connaître de façon tout à fait méthodique.

Pour Mc Garver, il avait été Bill Wrenn depuis le cinquième jour, où il avait empêché une botte de foin de retomber dans la cale sur la tête du chef. Satan et Pete continuaient à l'appeler Wrennie, mais ce n'était pas à eux qu'il songeait en ce moment où Tim écoutait avec admiration ses observations sur le socialisme.

Tim s'endormit. Bill Wrenn resta étendu sans bouger et laissa sa mémoire colorer le ciel au-dessus de sa tête.

Il se rappelait les jardins aquatiques qui avaient fleuri pour lui dans l'écume, d'étranges vaisseaux et des mouettes errantes, et les bandes de marsouins noirs et luisants qui avaient folâtré pour lui dans les vagues violettes. Surtout il évoquait la longue émotion et l'enchantement de la veille à voir les collines de la côte irlandaise – son premier pays étranger – dont la légère fresque céleste lui avait paru magique avec les légendes féeriques de ce pays, qui avait toujours été pour lui le royaume, non des pommes de terre et des politiciens, mais des fées. Il avait voulu des fées, et elles n'étaient pas communes sur l'asphalte de la Seizième rue Ouest. Mais, à présent, il les avait vues l'appeler au Pays de l'aventure.

Il s'endormait sous la voûte dansante du ciel, l'heureux M[r] Wrenn, quand il se réveilla Bill le gardien de bestiaux

soulevé de fureur. Pete, tout près de lui, chantait d'une voix rauque : ***C'était une belle fille, qui s'appelait Goity***…

— Ferme ça ! ordonna Bill Wrenn.

— Dis donc, fais attention, supplia Tim, réveillé à son tour.

— Qui m'a dit « Ferme ça », hein ? grommela Pete. Qui, Satan ?

Du cabestan où il fumait encore, le grand chef murmura :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Le petit bonhomme ne le répétera pas.

Pete se tenait tout contre le matelas de Bill Wrenn, lançant d'un ton de menace : – Qui a dit « ferme ça » ?

Bill sauta à bas de son lit, en prenant ce qu'il considérait comme une attitude de combat, car il avait trop sommeil pour trembler : – C'est moi. Qu'est-ce que vous allez faire ? – Et plus doucement, à mesure que la peur de son propre courage commençait à monter en lui : – J'ai envie de dormir.

— Ah, tu veux dormir… la petite poule mouillée veut dormir, vraiment ? Viens ici.

Le colosse empoigna Bill à travers le matelas par son col de chemise. Bill se baissa, étendit violemment le bras et, moitié par accident, frappa Pete. Avec un hurlement celui-ci fonça sur lui et il tomba, l'autre à genoux sur sa poitrine, le rouant de coups.

Morton et l'honnête Mc Garver s'élancèrent pour enlever Pete, tandis que Satan, le tigre, dans les yeux duquel se

lisait pour la première fois un intérêt, grommelait : – Laissez-les se battre loyalement, en « rounds ». Vous avez raison, Bill.

— Un combat régulier, commanda Morton.

Soutenu par l'éloge de Satan, ferme mais terrifié, chaussé de sandales à semelles de caoutchouc, surpris et choqué de se trouver là à se battre, Bill Wrenn se campa devant le fanfaron. La lune éclairait mélancoliquement la côte d'Anglesey, qui se dessinait légèrement, et le sillage onduleux, mais Bill Wrenn, oubliant lune et rêveries et caps, faisait face à son adversaire.

On fit le cercle. Pete avança doucement le pied. Morton bondit, hurlant avec fureur : – Pas de sales coups en dessous.

— Combat loyal, ajouta Mc Garver.

Pete se renfrogna : on le désarmait. Il soufflait et la tête lui tournait, tandis que Bill Wrenn dansait délicatement autour de lui, car il n'était bon à rien sans les traîtrises de la rue. Il fit saigner le nez de Bill et lui martela les côtes, mais il se ressentait de l'abus du tabac et du whisky, et il était prêt à rire comme un fou et à faire la paix quand, à la fin du sixième round, il sentit le gentil petit poing de Bill l'atteindre d'un direct – uniquement dû au hasard – à la pointe de la mâchoire.

Pete fit tournoyer son adversaire d'un revers qui réveilla toute la cruauté du terrible Bill. En silence celui-ci fonça et cogna, cogna, cogna, comme un meurtrier sauvage, faisant appel à tout ce qu'il avait de force.

Détournons les yeux de la lamentable malchance de Pete. Il avait maintenant idée que sa prétendue victime sa-

vait se battre. Consterné, furieux, dégoûté, il trébucha, voulut fuir, et fut envoyé à terre.

Cette fois ce fut le grand petit Bill qu'il fallut enlever. Mc Garver le tint, trépignant, gigotant, sa paisible moustache hérissée comme celle d'un chat en colère, jusqu'au round suivant où Pete fut mis knock-out par un gauche tourbillon de coups de poing.

Il gisait sur le pont, et Bill debout sur lui demandait :

— Quel est mon nom, hein ?

— J' crois que c'est Bill à présent, Wrennie, vieux frère, Bill, mon vieux, grommela Pete.

On lui permit de disparaître, de se faire oublier.

Bill Wrenn descendit. Dans le couloir sombre, près de la cuve à eau, il se mit à sangloter. Mais l'eau saumâtre qui arrêta son saignement de nez lui évita la crise de nerfs. Il regrimpa sur le pont, et cette fois il put voir sa compagne de voyage, la lune.

Les gars et les chefs parlaient du combat avec animation. Tim se précipita pour lui chuchoter : – Épatant, Bill, mon vieux. Tu as fait juste ce que j'aurais fait s'il m'avait injurié. Je te l'avais dit que Pete était un fanfaron.

— File de là, dit Satan, et Tim disparut.

Morton s'approcha, regarda Bill Wrenn, lui frappa sur l'épaule, et s'en alla sur son matelas. Les autres s'éloignèrent lourdement, mais Mc Garver et Satan continuaient à discuter la rencontre.

Tranquillement étendu sur le tas dur et noir de prélart, Bill leur parla, en s'animant, et devint Mr Wrenn. Il annonça sa résolution de parcourir toutes les belles routes d'Europe.

— « Joli programme. » – « Bien sûr. » – « Vous ferez un fameux petit globe-trotter. – Parbleu, on doit pouvoir se procurer la nourriture la plus épatante pour quatre petites pièces (quarts de dollars) par jour. »

« Joli programme », lançait de temps à autre Satan avec une douce ironie. « Pour sûr. Allez-y. Content d'apprendre vos projets. »

Mc Garver intervint : – Assez là-dessus, Marvin. Tu es un « Satan », c'est entendu, mais cesse de blaguer ce petit. On n'a rien à lui reprocher, et il a rudement travaillé ces trois ou quatre derniers jours.

Allongé sur sa paillasse, Bill regardait le réseau des enfléchures se découpant sur le ciel brillant. Ces lignes qui se croisaient lui faisaient penser aux feuillets réglés de la Société des Souvenirs.

— Gee ! songeait-il, je voudrais savoir si Jake fait ma besogne de la façon que nous… qu'ils aiment. J'aimerais revoir cette vieille boîte et Charley Carpenter, juste pour deux minutes. Gee ! J'aurais voulu qu'ils me voient flanquer cette tournée à Pete ! J'en ferai autant à ces sacrés Anglais, s'ils ne me trouvent pas à leur goût.

* * *

Le *Merian* haletait doucement le long du quai de débarquement de Birkenhead, le Jersey City de Liverpool, et après sa traversée se reposait au soleil pendant qu'on débarquait le bétail. Ils avaient rencontré des bancs de brouillard à

l’embouchure de la Mersey. Mr Wrenn avait contemplé avec extase les côtes de l’Angleterre – ***l’Angleterre !*** – venant à lui à travers la brume, et son cœur avait palpité à la vue des rangées de villas dans les dunes. On eût dit un rêve, et pourtant le rivage avait des couleurs étonnamment nettes, solides, du rouge, du vert et du jaune vrais, contrastant avec le pont mouillé par le brouillard et éclairé d’une façon qui n’avait rien de terrestre par les feux de brume.

Il voyait pour la première fois une ville étrangère, et à Morton, stupide de curiosité à côté de lui, il ne pouvait que répéter : « Gee ! ». Avec ses clochers d’églises et ses dômes sombres les uns derrière les autres, Liverpool s’étendait sur les deux rives de la Mersey. Par les rues de la ville qui descendaient au fleuve, comme par des judas ouvrant directement sur le passé lointain, sa vue plongeait et errait dans chaque artère sans que rien l’arrêtât et il se chantonnait : « Libre, libre, en Europe, j’y suis ! »

On appela les gardiens pour aider à décharger ce qui restait de foin, et ils en firent un jeu. Satan lui-même souriait, les vieux Juifs montraient une certaine affabilité en faisant des gestes soi-disant de menace aux bottes de foin patiemment accroupies. Tim, le chapelier, dansa avec souplesse une gigue folle sur le pont et Mc Garver entonna à pleine voix : ***Les joli-es, joli-es rives de Loch Lo-o-o-mond.***

La bande braillait : « Allons, Bill Wrenn, à ton tour. Envoie vivement cette botte, Pete, où nous lâchons Bill sur toi. »

Bill Wrenn, plein de dignité, lançait d’une voix aiguë : « Je suis le colonel Armour, tout ce bétail m’appartient, sauf celui de Morris, bien entendu. Vous allez faire ce que je dirai hein ? Tim, marche sur ton oreille.

Et le chapelier, appuyait sa tête sur le pont, agitait ses jambes malingres suivant les ordres du colonel Armour (ex-Wrenn).

Le foin était à terre. Le ***Merian*** siffla et à travers la Mersey gagna le dock Huskinson à Liverpool, et les gardiens jouaient aux quatre coins sur le pont. Poussant des cris, riant, ils firent une dernière toilette dans les baquets d'eau, reprirent leurs bagages, et descendirent dans le hangar du dock.

Tandis que les camarades passaient devant Bill Wrenn et Morton en leur lançant d'affectueux au revoir en anglais ou en courtois yiddish, Bill fit remarquer irrespectueusement à Morton que le sol de pierre stable de la grande salle semblait être assez secoué par la mer « pour rendre un type malade ». Ce fut à peu près son dernier propos en tant que Bill Wrenn. Il redevint Mr Wrenn, rien que Mr Wrenn, quand il vit dans la rue un vrai policeman anglais, un vrai charretier anglais et cette enseigne : « Maison du Cacao. Thé 1 penny. » L'Angleterre !

— Maintenant on va brifer pour de bon, s'écria Morton. Plus de rata et de thé de feuilles de saule !

Étendant leurs jambes sous la table qu'honoraient des Sally Lanns et des Melton Mowbrays rôties, servis par une bonne qui disait « Merci ! » d'une voix chantante, ils regardaient la série de glaces qui, à la mode britannique, couraient tout autour de la salle au-dessus de l'énorme banquette, et souriaient avec la satisfaction triomphante de celui dont la soif de rêves et l'appétit pour un pâté au jambon sont rassasiés en même temps.

V

IL TROUVE À L'ANGLETERRE BIEN DES SAVEURS BIZARRES

— De vastes quais, bien sûr. L'Angleterre est la reine des mers, n'est-ce pas ? Une ville active, ce Liverpool… Mais, dis donc, ces boutiques ont une drôle de saveur bien anglaise. « Auberge du Lion rouge ». Et leur chemin de fer aérien, ils l'appellent « Tramway en l'ai^{r} ». Une vraie saveur, ça va bien, aussi anglaise que possible… J'aime assez circuler à travers ces petites boutiques… et la foule dans les rues. C'est là qu'on trouve la vraie saveur particulière.

Ainsi parlait Morton au rayonnant Mr Wrenn, en tournant dans le square Saint-George et en remarquant l'établissement du Thé Lipton. *Sir* Thomas Lipton… est-ce que ce n'était pas un ami du roi ? En tout cas, c'était une sorte de Lord et propriétaire de grands yachts de course.

Dans le magnifique square, Mr Wrenn proféra un vigoureux « Gee ! ».

— Un temple grec. Très beau, acquiesça Morton.

— C'est Saint George's Hall, où on donne de grands concerts d'orgue, expliqua Mr Wrenn. Et de l'autre côté se trouve la galerie d'art, et voici la station de Lime Street. Il avait étudié son Baedeker comme les femmes, dans les cercles, l'encyclopédie. Traversons pour regarder les trains.

— Drôles de petites boîtes, n'est-ce pas, Wrenn, ces wagons ? Cocasses.

— Comment appellent-ils cela… des voitures ? Première, seconde et troisième classe…

— Exactement comme dans les livres.

— Guichets de location… ce sont les billets… bizarre, hein ?

Mr Wrenn insista, timidement, mais sérieusement, pour payer leurs deux thés complets à ce restaurant bon marché. Morton paraissait gêné. Tandis qu'assis sur un banc du parc ils fumaient de ces cigarettes tout ce qu'il y a d'anglais, ***Dainty Bits***, Mr Wrenn demanda :

— Qu'y a-t-il, mon vieux ?

— Oh rien, je réfléchissais simplement. Et Morton eut un sourire forcé, puis ajouta au bout d'un moment : – Allons, vieux Bill, il va falloir se la briser. Je ne peux pas continuer à vivre à tes crochets comme ça.

— Ah ! tonnerre, tu ne vis pas à mes crochets, et puis c'est ce que je veux, sincèrement. Nous pouvons passer de bien meilleurs moments ensemble, Morty.

— Oui, mais… non, je ne peux pas. Très gentil à toi, mais impossible d'accepter. Il faut que je sois à mes croûtes, comme dit l'autre.

— Ah, va donc… écoute, c'est mon argent, n'est-ce pas ? J'ai le droit de le dépenser comme il me plaît, pas vrai ? Allons, viens. Nous nous amuserons ensemble et quand il n'y aura plus de galette, nous trouverons à en gagner ensemble. Tout de bon, je veux que tu restes avec moi.

— Taratata. Je ne crois pas que les fichus métiers que j'aurai à faire t'iraient beaucoup.

— Mais si, j'en suis sûr. Allons viens, Morty. Je…

— Tu es un garçon trop bien équilibré pour aimer à vagabonder comme un imbécile de rôdeur. Tu en aurais bien vite assez.

— Et puis après ? Écoute-moi, Morty. J'ai appris quelque chose dans ce voyage. J'ai toujours eu une envie et une seule : voir des pays étrangers. Eh bien j'en ai toujours le même désir. Mais il y a autre chose de bien plus important. Je n'ai en somme jamais eu beaucoup d'amis. En un sens, tu es à peu près le meilleur ami que j'aie jamais eu… tu n'es ni trop huppé, ni pas assez. Et cette histoire de l'amitié ça a une sacrée importance. C'est comme ce que je lisais dernièrement… un article par Elbert Hubbard ou… tonnerre, je ne peux pas me souvenir de son nom, mais enfin c'est un de ces types de poètes qui écrivent pour la dernière page du ***Journal***… un morceau sur ***Une joyeuse aventure***. Être amis, c'est ça. Naturellement, tu comprends, je ne voudrais pas avouer ça à la plupart des gens, mais tu vas saisir ce que je veux dire. C'est… cette histoire d'amitié, c'est juste comme celle des anciens croisés, tu sais… ils partaient un beau matin, tu sais… armures étincelantes et tout le tremblement. Peu importaient les périls qu'ils rencontraient tant qu'ils combattaient de compagnie. Des nuits pluvieuses avec des gens qui se glissaient sournoisement dans l'ombre pour les attaquer… ils étaient prêts à n'importe quoi, du moment qu'ils se sentaient les coudes. Voilà, je crois, ce que c'est que l'amitié : exactement ce qu'on disait dans le ***Journal***… oui, pour sûr, Gee ! c'est ça… C'est le moyen de dire à quelqu'un ce qu'on pense et de prendre vraiment du plaisir à voir des

choses ensemble. Et ça je ne l'ai jamais beaucoup fait. Naturellement, je ne prétends pas avoir toujours vécu dans une sacrée île déserte, mais tout de même j'ai été constamment comme qui dirait seul, ne connaissant pas grand monde. Tu sais ce que c'est dans une grande maison de New York. Alors maintenant… Oh, Morty, ne me laisse pas en plan. Sérieusement, je me moque pas mal du genre de travail que nous aurons à faire, pourvu que nous puissions rester ensemble, je me fiche bien de ne rien trouver de mieux que des parquets à laver.

Morton lui caressa le bras et resta un moment sans répondre, puis :

— Oui, je comprends ce que tu veux dire, et c'est gentil à toi de vouloir aller à l'aventure avec moi. Mais tu te fais sûrement une trop haute idée de moi. Et tu en aurais plein le dos des sales trous où j'ai des chances d'échouer… Il y avait une sorte de fierté qui semblait terriblement exclure Mr Wrenn dans ce qu'ajouta Morton : – Mais, mon vieux, je vais faire toute l'Europe, depuis les prisons turques jusqu'à… oh ! jusqu'à Saint-Pétersbourg. Tu t'en es très bien tiré sur le ***Merian,*** mais tu aimes les choses bien en ordre.

— Oh ! je ferais…

— Nous pourrions rester amis si nous nous séparions maintenant et puis que nous nous retrouvions à New York, mais pas si tu venais dans toutes sortes de sales endroits av…

— Mais écoute donc, Morty…

— Avec moi. Pourtant j'y réfléchirai : n'en parlons plus jusqu'à demain.

— Oh, je t'en prie, penses-y, Morty, n'est-ce pas, mon vieux ? Et ce soir tu vas me permettre de t'emmener au music-hall, hein ?

— Heu… oui, fit Morton après une hésitation.

Un music-hall, pas un simple café chantant. Le pavé brûlait les pieds à Mr Wrenn pendant qu'ils y trottaient et y prenaient des places à neuf pence. Il aurait trouvé absurde de donner dix-huit cents pour un billet, mais neuf pence… Ils en ressortaient à neuf heures et demie. Accablé d'une bienheureuse fatigue, Mr Wrenn proposa d'aller à ses frais dans un hôtel de tempérance, car il avait lu dans son Baedeker que ces hôtels sont respectables… et bon marché.

— Non, non, fit Morton, les sourcils froncés. Je vais te dire ce qu'on va faire, Bill. Tu vas aller dans un hôtel et moi je vais me trotter chez un logeur de la rue Duke… Juke. Tu te rappelles que je me suis cogné dans Pete, dans une rue par là ? Il m'a dit qu'on peut y avoir un plumard pour quatre pence.

— Allons, viens à l'hôtel. Je t'en prie. Ça me ferait de la peine de penser que tu couches dans un de ces taudis. Je ne pourrais pas dormir une minute si…

— Voyons, pour l'amour de Dieu, sois raisonnable, Wrenn, du bon sens, mon fiston. Je ne vais pas te taper tout le temps, et voilà tout.

Un instant Bill Wrenn se glissa entre eux et le terrible Bill proféra ces mots :

— Bon, pas besoin de faire tellement le susceptible. Je ne passe pas mon temps à demander aux gens si je ne pourrais pas leur donner un bon de soupe, permets-moi de te le

dire, et quand cela m'arrive… Oh, zut. Dis, Morty, je n'avais pas l'intention de me fâcher. Mais, vieil entêté, tu ne me sèmeras pas si facilement que ça. Dis donc, vieux frère, j'ai la caboche dure, moi aussi… parfaitement, M'sieu. Nous irons en pique-nique chez un logeur, ou même nous nous baladerons dans les rues.

— Très bien, M'sieu, très bien. Je te prends au mot : nous dormirons n'importe où, dans un enclos quelconque.

Et ils partirent pour les faubourgs de Liverpool, à la recherche de la ruelle sombre rêvée. Impressionnés par le calme parfait et l'aspect imposant des grands hôtels particuliers, à travers des rues étroites où des arbres se penchaient par-dessus de hauts murs, dont les longues et silencieuses étendues n'étaient coupées que de petites portes, ils errèrent humblement, examinant des renfoncements près de grilles d'entrée, mais y renonçant toujours.

Ils arrivèrent à une église de pierre avec un porche facile à atteindre de la rue, un grand porche aéré, « juste ce qu'il fallait, déclara Morton, pour deux rôdeurs comme eux. Si un flic se présente, eh bien, nous nous glisserons simplement sous les bancs, et alors le cogne n'aura plus qu'à aller se débarbouiller. »

Mr Wrenn n'avait jamais bravé la société au point de s'approprier indûment un endroit pour dormir. Il se sentait très mal à l'aise, comme un homme que des voleurs auraient laissé nu dans la rue, quand il roula son veston pour s'en faire un oreiller et mit ses souliers dans un endroit parfaitement visible de la rue. Le sol dallé était froid sous ses pieds nus, et, tandis qu'il essayait de s'endormir, il se sentait le dos de plus en plus glacé. Étendant la main, il frotta avec irritation les joints entre les pierres. Il fixait ses regards furieux

sur la voûte du porche, ne pouvant supporter de les diriger vers la porte, car elle encadrait la fenêtre du presbytère, où une lampe brillait à travers la jalousie, et qui lui rappelait des lits moelleux, des rires, de bons livres. Et tout ce temps-là son dos gelé lui faisait mal en de nouveaux endroits.

Il se redressa, se rechaussa et se mit à marcher dans le cimetière. Il perdait, semblait-il, une belle occasion de s'instruire en n'étudiant pas la tour de cette église étrangère, mais il songeait beaucoup plus à ses omoplates endolories.

Morton arriva du porche, raide, mais ricanant :

— Ça ne t'a pas beaucoup plu, hein, Bill ? J'en avais bien peur. Je dois dire que moi non plus je ne suis pas ravi. Voyons, viens. Allons voir par là si nous ne pouvons pas trouver quelque chose de mieux.

Dans un terrain vague, ils découvrirent un tas de foin. Mr Wrenn sursauta à peine sous la tape cordiale que Morton lui appliqua dans le dos et il déclara : « Une manière de Waldorf Astoria, cette petite meule ! » Et ils se coulèrent dans le terrain. Ils avaient posé les mains avec amour sur le foin en disant : « Eh bien, tu parles ! », quand d'une étable basse, tout au fond du terrain, leur parvint une voix :

— Dites donc, mes gaillards, qu'est-ce que vous faites là ?

Un charretier, qui était en train de tresser de la paille, sortit de l'ombre de l'étable, prêt à la lutte.

— Dites-moi, mon brave, est-ce que nous ne pouvons pas dormir dans votre foin cette nuit ? demanda Morton. Nous sommes Américains et avons traversé sur un navire à

bestiaux. Nous n'avons même pas de quoi nous nourrir jusqu'au bout. Et Mr Wrenn suppliait :

— Oh, de grâce, permettez-nous.

— Ah ! vous êtes Américains ? Vous avez l'air d'assez braves garçons. J'ai un frère aux États-Unis… il était propriétaire de cette étable avec moi… à Saint-Cloud, Minnesota, il est, vous connaissez ? Le Minnesota, c'est comme qui dirait un comté. L'un de vous deux y a-t-il été ?

— Bien sûr, mentit Morton, j'y ai chassé l'ours.

— Oh, vraiment, des ours ? Mon frère ne m'a jamais écrit ça…

— C'était là-haut, dans le nord du pays, dans les grandes forêts. J'ai failli y laisser ma peau.

Et Morton, qui n'avait jamais été à l'ouest de Pittsburg, se mit à célébrer dans ce genre le drame de la chasse qu'il n'avait jamais faite :

« Seul, au milieu des pins… en plein hiver. Une unique cartouche dans la carabine. De la neige… une neige épaisse, des skis… marche pénible… avec des chiens… pris des vivres à un camp de bûcherons. Là-haut, près de la frontière canadienne. Froid, terriblement froid… les étoiles faisaient l'effet de petites rondelles d'acier.

Mr Wrenn crut se rappeler l'histoire : il l'avait lue dans un magazine. Cependant Morton continuait :

« La neige s'étendait parmi les pins. Il portait un ***mackinaw*** et des mocassins. Il vit un ours s'avancer par bonds. Il avait, lui Morton, un fusil Marlin 44-40, mais une seule cartouche. Il enfonça le canon de son arme en plein dans la

gueule de l'ours. Une minute de frayeur… il faillit tomber avec ses skis. Jamais il n'avait rien fait de si dur que de presser sur la détente. Feu ! L'ours sauta en quelque sorte sur lui, puis s'effondra en lançant des coups de griffes. Fameux endroit que ces grandes forêts du Minne…

— Qu'est-ce que c'est que des mocassins ? interrompit stupidement l'Anglais.

— Des sortes de guêtres qui enveloppent les pieds… Un endroit épatant, ces forêts. J'espère que votre frère aura occasion d'y aller.

— Dites donc, je me demande si vous ne l'avez jamais rencontré ? Scrabble, il s'appelle, Jock Scrabble.

— Jock Scrabble… non, mais dites-moi… Par Dieu, il y avait un type là-bas dans les grandes forêts qui venait de Saint… de Saint-Cloud… oui, c'est bien ça. Il nous a parlé de la ville. Il disait, je m'en souviens, que votre frère réussissait très bien.

L'Anglais, après réflexion, accepta de Mr Wrenn un mauvais cigare, et soudain : – Vous pouvez dormir dans le grenier de l'étable, si vous voulez, seulement il faut me jurer de ne pas fumer.

Ainsi, dans la sombre et odorante jonchée de foin, Mr Wrenn allongea ses jambes après un affectueux « Bonne nuit » à Morton, et dormit neuf heures. Quand il s'éveilla au bruit d'une chaîne qui tintait dans l'étable au-dessous de lui, Morton était parti, et il trouva ce mot épinglé sur sa manche :

« Mon cher vieux, je persiste à être persuadé que la vie errante ne vous plaira pas. Le vagabondage n'a rien

d'amusant pour la plupart des gens, je crois, même s'ils affirment le contraire. Je ne veux pas vivre à vos dépens : j'ai toujours eu horreur de m'accrocher à quelqu'un. Je vais donc chercher fortune tout seul. Mais j'espère vous voir à N.Y. et nous ferons de bonnes parties de rire en nous rappelant notre voyage. En téléphonant à la Compagnie du chemin de fer de Pensylvanie, vous saurez que je serai de retour et ainsi de suite, car moi je ne sais quelle sera votre adresse. Faites-moi signe, je vous prie, et je vous souhaite un bon voyage.

« Cordialement votre

« Harry P. MORTON. »

Mr Wrenn resta longtemps à écouter le cliquetis de chaînes qui montait d'en bas. Quand il descendit nonchalamment du grenier, il dévisagea d'un air nettement hargneux, même pour Bill Wrenn, un étranger, un Anglais, courbé en deux pour examiner le pied d'une vache dans une stalle en face de l'échelle.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda celui-ci, en levant la tête et en regardant Mr Wrenn comme une ménagère une blatte trouvée dans son saladier.

Mr Wrenn était agacé. Cet homme avait fort pauvre mine, un cockney bouffi, avec une cravate sale, d'affreuses manchettes d'un gris noirâtre et un gilet de coupe extravagante.

— Le propriétaire m'a autorisé à coucher ici, dit-il sèchement.

— Ah ! oui, vraiment ? Et il ne vous a pas aussi donné une de ses haridelles, hein ?

Ce fut le brutal Bill Wrenn qui grogna : – « Oh ! fermez ça ! » Il ne se sentait pas disposé à supporter grand'chose pour le moment. Il allait rosser ce bonhomme comme il avait démoli Pete, et aussi vivement… ou même davantage.

— Oh !… il faut fermer ça, paraît-il ? J'ai presque envie de lâcher les chiens sur vous, mais je suis bon… je me contenterai de vous aplatir votre vilain nez.

Bill Wrenn descendit complètement de l'échelle et prit position devant lui. Il regrettait que le cockney fût plus petit que Pete.

Le cockney s'avança, fit une feinte, en paraissant penser à autre chose, décrivit de la main gauche des cercles rapides et troublants et atteignit Bill Wrenn sur le vilain nez susdit, qui devint immédiatement un nez saignant. Bill Wrenn vit trente-six chandelles et, assis sur un sac de grain, écouta avec stupeur l'excuse du cockney :

— Je regrette de n'avoir pas le temps de vous faire arrêter par la police, mais je pourrais trouver celui de redoubler la dose.

Bill secoua la tête pour faire tomber le sang de son nez et s'avança en titubant vers le cockney qui, l'empoignant au collet, le jeta hors de l'étable avec une bourrade retentissante et se retira en sifflant :

« Venez, oh, venez à notre école du dimanche
« Tou-ou-ous les dimanches matins.

— Gee ! se lamenta Mr William Wrenn, et moi qui croyais me tirer si bien du métier de vagabond… Gee ! Je me demande si Pete était vraiment si dur à démolir ?

VI

IL DEVIENT ORPHELIN

Se cramponnant tristement au projet de voyage à pied qu'il devait faire avec Morton, M[r] Wrenn traversa en bac pour gagner Birkenhead, très malheureux, car il lui manquait de pouvoir discuter avec son ami la bizarrerie des fonctionnaires en uniforme. Pendant la moitié du trajet il chercha le ***Merian***. En se promenant dans Birkenhead, en route pour Chester, il eut soin de remarquer les rangées de maisons en briques rouges, presque choquantes par l'absence de hauts perrons sur la façade. Sur la route, dans la campagne, il fit cette réflexion : « Comme Morton aurait aimé cela, une cour de ferme entièrement pavée, une meule de foin surmontée d'un petit toit ; un fourneau de cuisine encastré dans une sorte de cheminée. Étranger en diable. »

Mais Morton avait disparu quelque part, dans des ténèbres où il n'y avait à s'amuser de rien. M[r] Wrenn l'avait perdu pour toujours. Il se surprit une fois à souhaiter d'avoir là Tim, le chapelier, ou « ce bon vieux Mc Garve[r] ». Il trouva une scène, si britannique qu'il lui parut convenable de s'en divertir tout seul, dans une véritable garden-party, avec ce qui semblait être un vrai curé sorti d'une histoire du *Strand* et passant des tasses de thé, mais il quitta ce décor aux chaudes couleurs pour suivre péniblement une route glaciale qui le conduisit à Chester et dans un morne hôtel qui aurait aussi bien pu se trouver à Bridgeport ou à Hoboken.

Il prit, un peu timidement, plaisir à visiter Chester dans la première partie du lendemain, suivant docilement un guide sur les remparts, restant bouche bée devant le moulin sur la Dee et posant deux questions intelligentes sur les vestiges romains. Il fouilla les rues à arcades, levant les yeux sur des escaliers obscurs pris dans de lourdes maçonneries qui parlaient de sièges historiques, et il s'imaginait prenant part à ces événements. Durant un certain temps les fantaisies de Mr Wrenn le contentèrent.

Il sourit en adressant de brillantes cartes postales rouges et vertes à Lee Thérèse, à Goaty, au cousin Jean et à Mr Guilfogle, écrivant sur chacune d'elles des variations sur le thème « Délicieux voyage ; voici une vieille ville très intéressante. Regrette votre absence ». Il trouva, le cœur battant, un panorama où se voyait son hôtel – ou du moins deux de ses cheminées – et après l'avoir marqué d'une grosse croix et avoir indiqué « l'hôtel où je suis descendu », il l'envoya à Charley Carpenter.

Mais c'est à la Cathédrale de Chester que son enthousiasme fut à son comble. Il rit tout haut en passant devant les restes d'un réfectoire de moines, dans l'enclos où les chevaliers attachaient leurs coursiers qui frappaient la terre du pied, de façon romanesque, « exactement comme il l'avait lu dans un récit des temps anciens ». Il y était vraiment, il s'en assura en jetant un regard circulaire : il n'était pas dans son bureau, mais dans l'enceinte d'une cathédrale anglaise !

Mais, bientôt après, il était dans un hôtel de tempérance anglais, silencieux, tranquille, pleurant presque de ne pas voir Morton. Il sortit se promener, se sentant un intrus dans la foule animée du soir ; dans un débit il but un verre de por-

ter et essaya de se persuader qu'il connaissait les personnes présentes, idée qu'elles n'encouragèrent que faiblement. Tout cela tandis que son impression de solitude le poursuivait.

Sur cette solitude on pourrait écrire des livres entiers : comment elle s'asseyait avec lui, comment, ensorcelé par elle, il se recroquevillait sur sa chaise jusqu'à ce qu'il se relevât violemment pour fuir, accompagné dans son évasion par la solitude. Il était seul, il soupirait qu'il était « seul à en avoir une attaque ». Seul, ce mot l'obsédait. Sans aucun doute, il était un peu fou, comme tous les hommes isolés qui séjournent en des pays lointains, aspirant à entendre les voix de l'amitié.

Le lendemain matin il se hâta de prendre le train pour Oxford, afin d'échapper à sa solitude qui s'installa méchamment à côté de lui dans son compartiment. Il essaya de communiquer à un lourdaud paysan du nord son étonnement de la façon dont les banquettes étaient disposées l'une en face de l'autre. « Ah oui ? » dit le rustre, d'un ton offensant, et il se replongea dans ses journaux de Manchester.

Trouvant cette attitude si injurieuse qu'il y allait de son honneur de détourner les yeux, Mr Wrenn regarda consciencieusement par la portière jusqu'à l'arrivée à Oxford.

Il y a une beauté calme dans les jardins du Nouveau Collège. « Tous ces vieux bâtiments rectangulaires, que traversent des étudiants d'été en courtes robes flottantes ont, remarquait Mr Wrenn, quelque chose de tout simplement ***épatant*** ». Mais il revenait toujours à sa chambre d'exilé, où il commençait, à présent, à entendre la voix nouvelle d'une Peur sans forme et sans nom – la peur de tout ce monde étranger qui ne se souciait pas qu'il l'aimât ou non.

Il restait assis, pensant au transport à bestiaux comme à un foyer qu'il avait aimé, mais ne reverrait jamais. Il dut faire effort sur lui-même pour ne pas retourner bien vite à Liverpool, pendant qu'il était temps encore de rentrer sur le même bateau.

Non ! Il allait « tenir bon de façon quelconque et venir à bout de cette tâche si élevée ».

Puis, il s'écria : « Oh, au diable tout cela ! Je me sens dégoûté et je voudrais être mort. »

****

— Voici, Monsieur, les fenêtres de l'appartement occupé, jadis par Walter Pater, dit l'Américain cultivé dont il suivait les pas. Mr Wrenn les considéra attentivement, honteux de ne pas savoir qui était Walter Pater. Mais… oh, si, maintenant, il se souvenait : c'était cet individu qui avait assassiné toute sa famille. Alors, tout haut, il lança : – Eh bien, je pense qu'Oxford regrette que ce Walt soit jamais venu ici.

— Mon cher Monsieur, reprit sévèrement l'Américain cultivé, le docteur Mittyford, Mr Pater était le plus pur génie du dix-neuvième siècle.

Mr Wrenn avait rencontré le docteur en philologie Mittyford près des canaux de plaisance et, sur une requête polie, avait, non moins courtoisement, prêté une allumette et saisi cette occasion de se confier à quelqu'un. Mittyford, chauve, portant lunettes, avait une jolie aisance qui lui venait de famille, une réputation d'agréable causeur et de bon camarade au Club de la Faculté, et un froid mépris dans sa salle de cours au Leland Stanford, junior, à l'Université. Il écrivait des poésies qu'il rangeait à la lettre P dans son classeur à lettres.

Le docteur Mittyford emmenait Mr Wrenn à contrecœur pour lui enseigner à quoi on ne doit pas s’intéresser. Il signala l’appartement de Shelley, comme il aurait fait une plume d’ange garantie, mais Mr Wrenn avoua péniblement qu’il n’avait jamais entendu parler de Shelley, dont il confondait le nom avec celui de Max O’Rell, ce que le docteur estimait une erreur. Puis, ce fut la fenêtre de Pater : le docteur haussa les épaules. Bien entendu, que pouvait-on attendre de ces prolétaires ! Balançant sa canne d’un air distant il se dirigea vers la Bodleienne et daigna prononcer : – « Ceci, Monsieur, est l’Eschyle que Shelley avait dans sa poche quand il s’est noyé. »

Tout en apprenant avec regret que sa nouvelle idole s’était noyée, Mr Wrenn trouva qu’Eschyle le laissait froid. Cela paraissait imprimé en une langue étrangère, ou peut-être était-ce simplement un très vieux livre.

Devant une vitrine où se trouvait un livre exquis en une langue singulière, aux caractères tortillés, et portant cette inscription que c’était sur cet exemplaire que Fitzgerald avait traduit le ***Rubaiyat,*** le docteur Mittyford agita la main et attendit des remerciements.

— Joli livre, dit Mr Wrenn.

— Et avez-vous remarqué qui s’en est servi ?

— Heu… oui. Il regarda vivement l’étiquette : Mr Fitzgerald. Je crois avoir lu un peu de ce ***Rubaiyat***… il s’agissait d’un chat de Perse… je ne me rappelle plus exactement.

Le docteur Mittyford, plein d’amertume, s’en alla à l’autre bout de la salle.

* * *

Vers huit heures du soir, la propriétaire de Mr Wrenn frappa à sa porte pour lui dire : – Monsieur, il y a en bas quelqu'un qui vous demande.

— Moi ? s'écria Mr Wrenn.

Il descendit au galop haletant à l'idée que Morton l'avait enfin trouvé. Il regarda dehors et fut stupéfait à la vue d'une automobile où le docteur Mittyford l'attendait, en imposant manteau de fourrure, avec de grosses lunettes, des gantelets, entouré de la lueur des lanternes qui miroitaient dans la brume du soir. – Gee ! se dit Mr Wrenn, un vrai héros de roman.

— Allez chercher vos affaires, lui dit le pédagogue, je vais vous faire passer le plus beau moment de votre vie.

Mr Wrenn remonta docilement prendre son chapeau et son pardessus. Il était excité et pourtant effrayé, inquiet « d'être entraîné dans toutes ces histoires compliquées » qu'il avait résolument oubliées depuis deux heures.

Quand il monta dans la voiture, le docteur Mittyford se montra relativement aimable en déclarant : – Je m'ennuyais ce soir, et j'ai songé à vous faire passer une nuit blanche. Que diriez-vous d'aller à la ***Licorne Rouge,*** à Brempton, une des rares vieilles auberges demeurées intactes ?

— Ce serait charmant, fit Mr Wrenn sans enthousiasme.

Sa froideur frappa le docteur Mittyford qui raconta aussitôt une des meilleures de ses histoires bien connues pour leur fantaisie, toutes scolaires néanmoins.

— Ha ! ha ! commenta Mʳ Wrenn, qui s'était dit : « Parbleu, je ne vais même plus essayer de jouer avec lui à l'homme du monde : je vais être tout simplement moi-même, et si ça ne lui plaît pas, qu'il aille au diable. »

Il se montra donc gentil et sympathique, parlant l'argot de la Seizième Rue Ouest, au grand amusement de l'érudit.

La salle de la ***Licorne Rouge*** était éclairée par des bougies et par la cheminée – chose bien simple à dire mais nullement simple à voir pour Mʳ Wrenn. Quand il aperçut les ombres qui tremblotaient sur le plancher sablé il tressaillit et murmura avec émoi : – ***Gee !… Gee whittakers !***

Les ombres glissaient en arabesques sur le sol gris poussière, et couraient aussi gaillardement sur les poutres que si elles faisaient partie d'une histoire comme on en racontait aux époques de crédulité. Des paysans en blouse buvaient de l'ale dans des pots à couvercle, et dans un coin ronflait un colporteur à boucles d'oreilles, appuyant sur un ballot en toile cirée sa tête noire comme un scarabée.

En entrant, refroidi par la course en auto, Mʳ Wrenn se mit à rire tout haut. Avec un sentiment de bien-être à la vue du feu, il étendit ses jambes maigres devant l'antique banquette, prit un air insouciant, fit avec le bout de son pied de délicieux dessins sur le sable du plancher, et frappa sur son genou une pinte en étain avec un « Ouf ! » bien accentué. Après avoir vidé environ deux pots et demi, il se lança : – Dites-moi, ce colporteur là-bas, est-ce qu'il n'a pas l'air d'un bohémien, vous savez, se glissant à travers la haie du manoir pour voler la fille du comte ?

— Oui… alors, vous êtes un romantique, à ce que je vois ?

— Oui, je crois, en quelque sorte : j'aime à lire des romans et des choses de ce genre. – Il regarda Mittyford d'un œil interrogateur. – Mais, dites… dites, je ne sais pourquoi…, je n'ai pas pris à Oxford et aux autres endroits tout le plaisir que j'aurais dû. Vous comprenez, j'avais toujours pensé que les cours carrées et tout le reste me feraient un effet époustouflant, mais j'ai peur que ce ne soit trop fort pour moi. Je suis désolé de l'avouer, mais, parfois, je me demande si je pourrai me tirer de cette entreprise de voyage.

Mittyford le magnifique venait de se préparer un mélange d'ale et de punch au whisky. Une légère pointe d'ivresse le rendait loquace et instructif :

— Savez-vous, je me suis demandé ce que vous retireriez de tout cela. Vous avez vraiment une très belle imagination en un sens, vous comprenez, mais naturellement il vous manque certaines bases positives. À mon avis votre affaire serait de voyager avec une femme agréable, la main dans la main, pour ainsi dire, regardant les édifices publics, avenues et jardins les plus frappants. Il doit y avoir une certaine catégorie d'excursionnistes qui ont vraiment la faculté d'admirer et de voir.

Le docteur Mittyford finit son second grog, et, avec un geste de la main, mit sous les yeux de Mr Wrenn le monde et tous ses agréments à voir, mais non pas, bien entendu, à admirer à la manière d'un Mittyford.

— Mais… que devez-vous faire, à présent, au sujet d'Oxford ? Mon Dieu, vous vous y prenez, je le crains, un peu trop tard pour être initié à ce genre de choses. À propos d'Oxford ? Eh ! bien, retourner, conquérir le monde que vous comprenez. Soit dit en passant, avez-vous vu mon livre sur les ***Dérivations saxonnes ?*** Non que je sois prévenu en sa fa-

veur, mais il pourrait vous donner un aperçu de ce qu'est réellement cette chose difficile à acquérir qu'on appelle la culture.

Les paysans chantaient à mi-voix une antienne religieuse, M[r] Wrenn sentait en lui la chaleur de l'ale… Il se renversa sur son banc, parfaitement heureux et il lui semblait confusément que le peu qu'il entendait des avis de son savant et affectueux ami confirmait agréablement sa propre théorie : ce dont on a besoin, c'est d'amis, d'une gentille femme, de parents. « Oui, Monsieur, parbleu, ç'a été extrêmement aimable de la part du docteur. » Et il se représentait une tendre jeune fille, aux cheveux d'un brun doré, dans ce New York qu'il désirait tant voir, et qui l'attendrait le soir avec un sourire réservé à lui seul. Un homme de foyer, voilà ce qu'il allait être. Et, avec bonheur, tout en méditant, il passa dix fois son doigt sur le bord de son verre.

— Il est temps de rentrer, je crois, disait le docteur Mittyford.

À travers la vapeur exquise qui, maintenant, remplissait la salle, M[r] Wrenn l'apercevait vaguement… un triangle de plastron de chemise et deux ellipses brillantes en fait d'yeux… son cher ami le docteu[r] ! Tandis qu'il traversait la pièce, les chaises se mettaient malicieusement dans ses jambes, mais avec bonne humeur il se frayait un chemin au milieu d'elles, et il s'endormit dans l'auto. Pendant tout le retour il fit entendre un petit ronflement comparable à un grignotement de souris.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, avec un fort mal de tête et contempla sa chambre toujours aussi malpropre, il se rendit compte, peu à peu, après avoir enfoui sa tête dans l'oreiller pour protéger ses yeux douloureux de la

lumière, que le docteur Mittyford l'avait traité d'imbécile parce qu'il essayait de voyager. Il protesta, mais pas longtemps, car il redoutait de s'aventurer dans ces collèges terriblement savants et d'essayer de comprendre des choses écrites en caractères qui ressemblaient à des empreintes de pattes de corbeaux.

Il refit lentement sa valise, se sentant très coupable de renoncer à tout ce que lui offrait Oxford.

* * *

Mr Wrenn circulait sur un autobus de Tottenham Court Road, contemplant les bizarreries de Londres. La vie était la poursuite énergique d'un but magnifique car, il était sur le point d'embarquer sur un vapeur de la Méditerranée, occupé surtout par des amis aventureux. L'autobus croisa une Victoria où était un homme avec un véritable monocle ; un marchand de journaux leva les yeux sur lui en souriant. Le Strand bourdonnait, tant la circulation était animée.

Mais le bâtiment en pierre grise, aux fenêtres garnies de rideaux de la « Compagnie de vapeurs anglo-méridionale » n'invitait aucun Mr Wrenn à entrer pour embarquer, ni le portier, gros personnage au col gigantesque, aux cheveux rares et collés péniblement, dont les yeux ressemblaient à ceux d'un poisson bouilli, quand Mr Wrenn implora :

— S'il vous plaît… heu… s'il vous plaît, auriez-vous l'obligeance de me dire où je peux m'engager comme steward sur un bateau de la Médit… ?

— On n'en a pas besoin.

— Ou pour l'Espagne ? Je désire un emploi, n'importe lequel pour débuter… j'éplucherai les pommes de terre ou… cela m'est égal.

— On n'a besoin de personne, je vous dis, mon garçon. Et le portier examina longuement l'horloge du vestibule.

Bill Wrenn reparut soudain et demanda :

— Écoutez, je veux voir quelqu'un de qualifié. J'ai besoin de savoir en quelle qualité je peux m'embarquer.

Le portier se retourna en tressaillant. Toute sa confiance en l'humanité était détruite par le coup qu'il recevait en trouvant encore là cet intrus. – Comme rien, je vous ai dit. On n'a besoin de personne.

— Voyons, puis-je voir une des autorités, oui ou non ?

Le portier passait chez sa belle-mère, dans l'intimité, pour un farceur. Il recula en se dandinant et répondit :

— Ou non.

M[r] Wrenn se retira, accablé. Il avait projeté de visiter la galerie Tate, mais à présent il n'avait plus le courage d'affronter la difficulté de goûter de la peinture. Il rentra en zigzaguant et se lamenta : « À quoi bon ? Je veux bien être pendu si je fais d'autres tentatives dans les agences. Un accueil glacial, voilà ce qu'on trouve ici. Un de ces jours j'irai jusqu'aux docks essayer d'y embarquer… probablement. Gee ! Je suis écœuré. »

* * *

À travers tout ce brouillard de malveillance apparut la serveuse de la Maison de Cacao de Saint-Brasten, d'abord

comme un être humain auquel il pouvait parler, secondement comme une femme. Ignorante et vulgaire, elle estropiait cruellement l'anglais, portait une robe de coton graisseuse, posait ses gros pieds sur le plancher avec une gaucherie résolue et riait toujours à faux aux timides plaisanteries de Mr Wrenn… mais elle riait, elle écoutait, tandis qu'il balbutiait ses idées sur les pâtés, sur Saint-Paul et sur les avions, sur Shelley et le brouillard, et sur les souliers jaunes. En réalité elle le prenait pour un gentleman et un lettré et non pour un Américain.

Il allait tous les jours à cette crémerie.

Elle lui faisait sentir qu'il était un homme et elle une femme, jeune et aimable, à la peau blanche et aux yeux rieurs. Elle le touchait d'un coude tiède et d'une hanche dodue, s'appuyant sur sa chaise pendant qu'il commandait. C'est à quoi il pensait d'un repas à l'autre, tout en se reprochant sans cesse ce qu'il considérait comme une honteuse intrigue.

Cette opinion sur sa conduite ne l'empêcha pas de frémir un jour au déjeuner en comprenant soudain qu'elle attendait qu'il la tentât. Il le fit sans le moindre retard en murmurant :

— Allons nous promener ensemble ce soir.

Elle accepta. Il était frissonnant, haletant, pendant la fin de son repas, tout en essayant de lui sourire, aussi resta-t-il l'après-midi entière à la Tour de Londres, quoique sachant très bien que toute cette histoire « rois et guillotines, etc. » exigeait de véritables émotions de Wrenn.

Ils devaient se retrouver à huit heures au coin d'une rue : à sept heures et demie il l'attendait. À huit heures et

demie il s’en alla, indigné… mais revint en toute hâte et resta encore là une demi-heure. Elle ne vint pas.

Quand il s’enfuit finalement à l’hôtel, il était heureux d’avoir échappé au grand mystère de la vie, puis furieux contre la serveuse, et enfin désolé dans le désert silencieux de sa chambre.

* * *

Il était assis dans sa froide, hygiénique et inconfortable chambre de Tavistock place, essayant de fixer son attention sur le « tic, tic, tic » de sa montre à deux dollars, mais en réalité tremblant devant les fantômes énormes qui s’y glissaient, venant de la ville hostile.

Il ne savait pas le moins du monde de quoi il avait peur.

L’Anglais qu’il croisait dans les rues ne semblait pas menacer sa vie, pourtant sa montre amicale et sa valise familière paraissaient être les seuls objets auxquels il pût se fier dans tout ce monde redoutable, tandis qu’il était assis là, ayant si vivement conscience de sa terreur et de son isolement qu’il n’osait remuer ses jambes crispées.

Cette tension ne pouvait durer. Un certain temps il fut capable de se moquer de lui-même et il évoqua de plaisantes images : Charley Carpenter lui racontant une histoire chez Drübel, Morton fumant près de lui sur le pont supérieur du ***Merian***. Lee Thérèse le flattant pendant leur sortie du soir. Mais surtout, il se représentait la fiancée aux yeux bruns qu’il rencontrerait un jour quelque part. Il pensait, avec une honte de collégien, à sa futile intrigue avec la serveuse, puis l’oubliait en croyant presque toucher la main rassurante de la fille aux yeux bruns.

« Des amis, voilà ce qu'il me faut. Tu parles ! » Voilà la besogne qu'il allait accomplir : faire des connaissances. Une femme qui le comprendrait, avec laquelle il pourrait aller partout, regarder les vitrines des grands magasins, voir des films.

C'est alors, sans doute, perché sur son affreux fauteuil en tapisserie fanée, qu'il trouva les deux phrases qui furent désormais ses formules de bonheur. Il désirait « quelqu'un à aller retrouver le soir » et mieux encore « quelqu'un avec qui et pour qui travailler ».

Il lui semblait qu'il avait ainsi tracé le plan de toute sa vie. Il se renversa, satisfait, et perçut le vide silencieux de sa chambre, qu'accentuait l'absurde « tic, tic » de sa montre.

« Oh ! Morton… » cria-t-il.

Il sauta sur ses pieds et ouvrit la fenêtre. Il pleuvait, mais à travers le lent clapotis lui arrivait le vacarme nocturne de l'hostile Londres. Regardant par terre il observa le cercle désolé de lumière que jette un réverbère sur le pavé mouillé. Un chat, gris comme de l'eau de vaisselle, le poil usé par places, maigre, horrible, se glissait dans le cercle lumineux comme un esprit de malheur, comme le ricanement de Londres aux Américains solitaires dans les chambres de Russell Square.

Mr Wrenn avala sa salive. Dans la lumière passaient un homme et une femme, ignorant si bien sa présence qu'ils s'arrêtèrent, se disputant en riant un parapluie, puis disparurent, et la rue ressembla à une tombe oubliée. Un « hansom » passa vivement, avec un bruit de sabots sonores et sans gaieté. La pluie ruisselait… rien d'autre. Mr Wrenn referma violemment sa fenêtre.

Il caressa les flancs de sa valise et calcula le nombre de milles qu'elle avait faits avec lui. Il fit tourner sa montre sur la table, et écouta son langage rapide et moqueur : « Des amis, des amis, des amis… »

En sanglotant il commença à se déshabiller, déposant chacun de ses vêtements, comme s'il allait marcher à l'échafaud. Quand la pièce fut dans l'obscurité, les grands fantômes de la peur se groupèrent sans obstacle autour de son lit étroit et misérable.

Il s'éveilla une fois au milieu de la nuit : un bruit le menaçait. C'était Londres qui venait le prendre et le torturer. La lumière dans sa chambre était poussiéreuse, tachetée, grise, sans vie. Il vit sa porte entr'ouverte et resta quelque temps étendu sans bouger, guettant des têtes énormes et sans corps qui se pressaient dans la fente et se retiraient avec une vivacité sinistre, jusqu'à ce qu'il sautât à bas de son lit et ouvrît la porte toute grande.

Mais il ne s'arrêta même pas pour jeter un coup d'œil dans le vestibule sur la foule des fantômes qui s'y étaient rassemblés. Un mépris viril pour la faiblesse, qui se cachait en lui, lui fit dire tout haut avec un ricanement : « Ne fais pas l'enfant, bien que tu sois seul ».

Sa voix était plus grave que d'habitude, et il se mit au lit pour dormir, s'y jetant avec des reproches vigoureux et salutaires contre sa nervosité.

Il se réveilla au grand jour, et, un moment, s'étira en d'heureux mouvements de satisfaction d'avoir si bien dormi. Puis il se rappela qu'il était dans la froide et hostile prison de l'Angleterre, et qu'il gisait là, haletant du désir de s'en aller, de rentrer en Amérique, où il serait en sécurité.

Il avait envie de sauter à bas du lit, de se précipiter dans le train pour Liverpool, et de prendre passage pour l'Amérique sur le premier bateau venu. Mais peut-être que les fonctionnaires chargés des émigrants et des passagers d'entrepont – et naturellement c'est en troisième classe qu'on voyage par économie – voudraient savoir quelle était sa religion, la couleur de ses cheveux… aussi difficile que de s'embarquer. On le retiendrait peut-être deux jours… il y avait des quarantaines, des douanes et autres formalités dont il avait entendu parler. Il serait peut-être obligé de rester encore deux ou trois jours dans cet odieux pays-prison.

Ceci se passait le matin du 3 août 1910, deux semaines après son arrivée à Londres et vingt-deux jours après qu'il avait débarqué en Angleterre, le pays du romanesque.

VII

IL RENCONTRE UN TEMPÉRAMENT

Mr Wrenn prenait son petit déjeuner en boudant dans le salon de thé que Mme Cattermole tenait avec distinction dans un sous-sol, à trois portes de sa maison de famille de Tavistock Place. Après cette nuit de terreur et de tragiques présages, il goûtait l'aspect « serviette en papier à fleurs » de l'établissement de Mme Cattermole. « Hum ! » grogna-t-il, en regardant le petit tapis à franges sous la tasse rose et blanche, dans le plateau laqué vert et blanc, que lui apportait une grosse servante en tablier à volants, qui avait dû être fait pour une fée maigre dans une pantomime de Noël. « Humph ! » grommela-t-il, en regardant les gravures de moutons, de radis, de cathédrales et de petits canards sur les murs roses et blancs de Mme Cattermole.

Il souhaitait qu'il lui fût possible – ce qui, bien entendu, ne l'était pas – de retourner à la Maison de Cacao de Saint-Brasten, où il pourrait causer avec l'honnête serveuse aux pieds plats, et de croiser ses jambes sous sa chaise. Car ici il était délicatement oui – délicatement – surveillé par les habitués du salon de thé, les deux filles bavardes et bien bâties d'un touriste américain, une svelte étudiante anglaise en assyriologie, aux cheveux pâles, avec de grandes lunettes sur des yeux qui protestaient, et un petit nombre de gens habitant autour de Tavistock Place, qui avaient l'air de vouloir savoir si vous aviez des opinions saines sur la National Gallery et sur l'abstinence.

Sa désapprobation de toutes les gentillesses de Mme Cattermole se transforma en un sentiment de camaraderie avec les autres clients quand il se retourna, comme eux tous, pour jeter un coup d'œil hostile à une nouvelle-venue. La conversation dans la pièce s'arrêta, Mr Wrenn resta bouche bée. Pivotant gravement, il suivit des yeux la jeune femme qui, de sa table à lui, se dirigeait vers une autre en face. « Quelle tête ! Quels cheveux rouges ! » Telle fut son opinion muette.

Une fille svelte, de vingt-huit ou vingt-neuf ans, habillée d'une robe d'une seule pièce vert-sauge, dont la ligne n'était brisée ni par une ceinture, ni par une broche au col, la moulant comme si elle était collée sur elle et montrant la longue et magnifique minceur de ses cuisses, et les courbes harmonieuses de sa poitrine. Son col, de même étoffe que la robe, était si haut qu'il touchait sa mâchoire délicate, et il n'était accroché que par une fine chaîne d'argent avec une « La Vallière » d'argent et de jade de Birmanie sculpté. Des cheveux rouges, du rouge d'un ***poinsettia,*** relevés en arrière et séparés par une raie, encadraient son visage triste et sensible à la peau claire et blanche ; des yeux bleu-gris, las, avec en-dessous un émouvant réseau de petits plis légèrement violacés, et sur le côté, un autre réseau plus fin et à peine perceptible ; de longues joues, un nez délicat, et une bouche droite, énergique, aux lèvres minces mais d'un rouge éclatant.

Telle était la nouvelle cliente de Mme Cattermole.

Elle promena son regard sur le salon de thé comme un officier passant des bleus en revue, renifla sous le coup d'œil de l'étudiante maigre, commanda son déjeuner à voix basse, puis considéra d'un air languissant sa rôtie et sa marmelade. Elle examina encore une fois la salle. Ses épais sourcils

s'abaissèrent une seconde, creusant un pli profond d'ennui au-dessus de son nez, et sur son front, plus haut que les sourcils, deux petites dentelures, rappelant des dessins imprimés aux coins d'une boîte.

Le regard de Mr Wrenn suivit encore une fois la ligne de sa poitrine, et il s'émerveilla de ses mains qui maniaient le lourd couteau comme si c'eût été une plume à pointe fine, des mains longues, aux tons d'ivoire, les plis des articulations gravés dans la peau, des taches orange laissées par les cigarettes sur l'index, et des ongles…

Il les contempla fixement, en se disant : « Gee ! Je n'ai jamais, de ma vie, vu des ongles si prodigieux ». Au lieu d'ongles mollement arrondis, comme ceux qu'étalait Thérèse Zapp, la nouvelle jeune femme en avait d'étroits et de pointus dont les extrémités étaient comme de petits triangles de bristol blanc.

Tout en déjeunant, elle éplucha Mr Wrenn une seconde. Elle surprit trop manifestement son regard à lui pour qu'il pût baisser les yeux, et elle l'étudia en détail, avec à peu près autant d'intérêt qu'un agent de police en témoigne à un tramway qui passe, bâilla délicatement, et l'oublia.

Vous pourriez aller au Groenland ou exposer des théories anarchistes à la fille d'un épicier millionnaire que vous ne sentiriez pas un frisson plus glacial que celui qui parcourut Mr Wrenn de la tête aux pieds, quand la jeune femme détourna les yeux, paya son addition, se leva négligemment et partit.

Elle contourna la table de Mr Wrenn, non pas en s'en écartant comme aurait fait Thérèse, mais en effaçant ses hanches… et ainsi lui fut révélé que…

Il était presque trop pénétré d'horreur pour le formuler en paroles… Il avait déjà remarqué qu'il y avait quelque chose de drôle dans sa taille, il avait l'impression d'une souplesse extraordinaire, et d'une chute de dos merveilleusement libre. Maintenant il voyait que… c'était inouï, sans aucun rapport avec Lee Thérèse Zapp ou les dames du métro… car, ce jeune phénomène ne portait pas de corset !

Quand elle fut passée, il examina encore son dos, d'un coup d'œil rapide et furtif. Non, cela ne faisait pas question. Personne ne pouvait nier que cette femme était une effrontée, car, si charitable que fût notre sieur Wrenn, il lui fallait bien reconnaître qu'il n'y avait aucune trace de sillon médian et de petites saillies comme en produit le respectable corset. Et il vit aussi de plus près la façon de son étonnante robe verte.

« Bon Dieu, se dit-il, de toutes les sacrées coupes possibles pour une robe !… Un vrai maillot, et elle est rudement mince. Beaux cheveux rouges… c'est sûrement une poule de choix… assez jolie, mais… pas l'air commode. »

Il était désolé de traiter si sévèrement une femme qui semblait supérieure, mais il se rappelait les regards perçants qu'elle lui avait jetés, et son bon petit cœur devenait très dur.

Que nos résolutions les plus immuables sont fragiles ! Quand Mr Wrenn sortit de l'excellent établissement de Mme Cattermole et inspecta longuement la paisible rue Bloomsbury, où un marchand de mou pour les chats clopinait péniblement sur le pavé, quand la solitude s'abattit sur lui et qu'il se demanda ce qu'il pourrait bien faire, il se dit : « Gee ! je parie que cette femme à cheveux rouges serait intéressante à connaître ».

Ce fut une journée de furtifs élans hors de sa chambre pour « faire » Londres qui, renfrogné, refusait de se laisser faire. Il retourna au Jardin Zoologique et fit amitié avec un tigre qui, bien que venant probablement d'une colonie anglaise, était la chose la plus sympathique qu'il eût vu depuis huit jours. Il bâillait, mais il lui permit de lui parler longuement. Debout devant la grille, chaque fois qu'il n'y avait là personne d'autre, il murmurait :

— « Pauvre bonhomme, on ne veut pas te laisser sortir, hein ? Tu as un patron qui ne vaut pas Goglefogle, hein ? Mon pauvre vieux ! »

Peu lui importait la saleté et l'odeur âcre de la cage, la puissance meurtrière du tigre au poil luisant ne l'effrayait pas, mais il avait un peu peur du son de sa propre voix qui tremblait. Il avait si peu parlé ces derniers temps.

Un visiteur arriva, un Anglais, au gilet très haut et lui allant si bien que c'en était offensant, et s'arrêta devant la cage. Mr Wrenn s'éloigna, privé de son nouvel ami le tigre, redevenu l'homme le plus abandonné de tout Londres, poussant du pied des cailloux dans l'allée.

Comme le crépuscule rendait la paisible rue encore plus tranquille, il s'assit sur le perron de sa maison meublée de Tavistock Place ; se retenant de faire la seule chose précise dont il eût envie, – la chose qu'il imaginait hardiment un heureux Mr Wrenn en train de faire, – se précipiter à la gare d'Euston pour trouver où et quand il aurait un train pour Liverpool et un bateau pour l'Amérique.

Une femme s'avançait vers la maison ; il la regarda négligemment, puis attentivement : c'était la dame excentrique de chez Mme Cattermole, la jeune personne sans corset, à la

robe collante et aux cheveux de flamme… et elle montait les marches de son logis.

Il lui fit place avec une politesse fiévreuse. Elle habitait dans la même maison que lui ! Instantanément, sans y être le moindrement encouragé par la façon indifférente dont elle claqua la porte, il construisit tout un roman sur elle. Gee ! C'était une comtesse française, vivant dans un vrai château, actuellement incognito à Bloomsbury, pour visiter Londres. Elle était noble, elle…

Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de lui, il leva les yeux. La comtesse incognito s'y penchait et examinait nonchalamment la rue. Mais… sa fenêtre était à côté de la sienne ! Il logeait à côté d'une personne exceptionnelle… aussi extraordinaire que le docteur Mittyford.

Il monta en toute hâte avec la vague mais ardente intention de la rencontrer. Il se pouvait qu'elle fût vraiment une comtesse française, ou Dieu savait quoi. Toute la soirée, assis près de sa fenêtre, il était réconforté en l'entendant remuer dans sa chambre. Il avait une amie. Il avait commencé cette grande tâche de se faire des amis… enfin, pas commencé, mais s'était mis à commencer – puis il fut troublé, mais cette idée était une flamme qui réchauffait la rue de Londres pleine d'un brouillard glacé.

Au petit déjeuner Cattermole, il attendit longtemps… elle ne vint pas. Une autre journée… mais à quoi bon décrire un autre jour qui ne fut qu'une morne et triste couche de gris ? Encore un autre déjeuner, et la dame mystérieuse vint. Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il l'avait saluée d'une légère et gauche inclination de tête. Elle le dévisagea, sans le voir, et s'assit en lui tournant le dos.

Il éprouva une grande, saine et vengeresse satisfaction à la dépouiller du château qu'il lui avait accordé en France et à se rappeler que, bien entendu, elle n'était « qu'une folle et effrontée Anglaise, une belle étudiante, probablement », grommela-t-il en dedans, et ainsi il la remit à sa place. Il lui dit également, par télépathie, que sa nouvelle robe était plus audacieuse que jamais, une gaine vert pâle, avec de gros boutons blancs.

En rentrant ce soir-là, il la croisa dans le vestibule. Elle était enveloppée dans ce qu'il appelait un peignoir de bain et elle un burnous arabe, avec broderies noires et croissants et étoiles d'or mat, et laissant voir sur la gorge un V de chair exquise. Une bande de dentelle fine flottait librement à l'ouverture du burnous. Ses cheveux éblouissants, ébouriffés sur son front, brillaient de mille nuances variées sous la lumière du gaz au plafond, tandis qu'elle reculait contre le mur pour le laisser passer. Elle eut un vague sourire, distant, le sourire lui sembla-t-il d'une grande dame de Mayfair. Il balança la tête, baissa les yeux, confus, et remarqua que, sur son avant-bras, qu'elle tenait contre sa taille, elle portait nombre d'objets de toilette en argent, et une serviette à bain turque d'une dimension comme il n'en avait encore jamais vu.

Il resta éveillé dans son lit à se représenter sa gorge blanche et ses cheveux lumineux. Il se reprochait son manque de dignité puisqu'il pensait à « cette impudente qui ne répondait même pas à un salut ». Mais sa chevelure étincelante fut l'étoile de ses rêves.

Faisant une sieste dans sa chambre, l'après-midi, Mr Wrenn entendit des bruits et du mouvement chez sa voisine. Il se précipita en bas sur le perron.

Elle arriva derrière lui sur le seuil, regardant la rue d'un bout à l'autre, comme si elle était ennuyée et prête à bondir, ainsi que le tigre du Zoo. Et Mr Wrenn s'entendit lui dire :

— S'il vous plaît, Mademoiselle, seriez-vous assez aimable pour me dire… je suis Américain, je ne connais pas Londres, je voudrais aller voir une bonne pièce ou quelque chose… que pourrais-je… qu'est-ce qu'il y aurait ?…

— Je ne sais vraiment pas, dit-elle avec beaucoup de hauteur. Il n'y a rien de fameux en ce moment, je crois. Sa voix flûtée montait et descendait la gamme, et elle avait un accent très large.

— Oh, oh… alors, vous êtes Anglaise ?

— Oui.

— Ah… je… heu…

— Oui.

— Oh, j'avais cette idée absurde que vous pourriez être Française.

— Je le suis peut-être, vous savez ; je ne suis pas vraiment Anglaise, dit-elle sur un ton plus aimable.

— Mon Dieu… je… heu…

— Qu'est-ce qui vous a fait penser que j'étais Française ? Dites-le moi, cela m'intéresse.

— Oh, je crois que simplement… mon Dieu je me persuadais que vous aviez un château en France… uniquement une sorte de jeu un peu fou.

— Ah, n'ayez pas honte de votre imagination, s'écria-t-elle en frappant du pied, et sa voix descendit très bas, admirablement dirigée, sur une demi-douzaine de notes. Dites-moi le reste de vos inventions sur moi.

Elle était maintenant assise sur la balustrade au-dessus de lui. Pendant qu'il parlait, elle l'observait curieusement, le menton appuyé au creux de sa main délicate.

— Oh, pas grand'chose de plus. Vous étiez une comtesse…

— Pardon, pas « vous étiez ». Ne puis-je pas être encore une comtesse, Monsieur, je vous prie ?

— Oh ! si, vous en êtes une, bien entendu ! cria-t-il, sa timidité noyée dans son ravissement. Votre père était atteint d'une maladie mystérieuse, et tous les docteurs secouaient la tête en répétant : « Gee ! Nous ne savons pas ce que c'est. » Alors vous vous glissiez dans la chambre au trésor… vous comprenez, votre papa – je devrais dire M^r votre père – était un vieux Français un peu toqué – uniquement dans l'histoire, vous pensez bien. Il ne croyait pas que vous pussiez faire vous-même quelque chose pour sa maladie mystérieuse. Alors une nuit vous…

— Oh, faisait-il noir, très, très noir, et le silence régnait-il ? Mes pas résonnaient-ils sur les dalles creuses ? Et je raflais l'or et je m'élançais dans la nuit ?

— Oui, oui, c'est cela.

— Mais pourquoi est-ce que je le raflais ?

— J'y arrivais précisément, répondit-il avec sérieux.

— Oh, excusez-moi, Monsieur, de vous avoir interrompu.

— Eh bien voici : vous vouliez venir ici étudier la médecine afin de guérir votre père.

— Mais, s'il vous plaît, Monsieur, dit la femme avec une gravité imperturbable, ne puis-je pas le laisser mourir, et ne pas découvrir quel est son mal, afin de pouvoir épouser le maire ?

— Non, prononça-t-il avec énergie, vous deviez… mais, dites-moi, Gee ! Je ne comptais pas vous raconter toutes ces inventions… vous allez, je le crains, trouver que c'est bien de l'audace.

— Oh, cela m'a enchantée, réellement, parce qu'il vous a plu d'imaginer tout cela à propos de la pauvre Istra. Je m'appelle Istra Nash. Je regrette de dire que je ne suis pas réellement comtesse – ses deux « réellement » furent très différents. Dites-moi, vous habitez dans cette maison, n'est-ce pas ? Affirmez-moi, je vous en prie, que vous n'êtes pas un « Personnage intéressant », je vous en supplie.

— Je… Gee ! Je ne vous comprends pas très bien.

— Mais, naïf que vous êtes, un « Personnage intéressant » est un écrivain ou un artiste, ou un éditeur, ou une femme qui a été dans la prison de Holloway ou dans celle de Canongate comme suffragette, ou quelqu'un d'autre qui n'est tolérable que par accident.

— Non, je ne pense pas… je suis simplement une sorte d'employé.

— Bien, bien ! Mon cher monsieur – vous que je n'avais encore jamais vu – n'est-ce pas ? À ce propos, ne vous figu-

rez pas, s'il vous plaît, que j'aie l'habitude de recueillir des gentlemen égarés et de leur parler de mon âme pure et blanche. Mais vous, c'est autre chose, vous avez composé un roman sur moi… Je disais donc : si vous pouviez savoir à quel point je déteste, je hais et méprise en ce moment les Personnages intéressants ! J'en ai tellement vu ! Ils parlent, parlent, parlent… ils sont exactement comme le ***bandar-log*** de Kipling… Comment est-ce ?

« Regardez-nous monter en une courbe élancée
jusqu'à mi-chemin de la lune jalouse.
Ne souhaitez-vous pas…
de savoir comme nous tout ce qui concerne l'art et la science économique ? » Voilà ce qu'ils disent. Hum !

Puis, elle agita ses doigts en l'air comme des papillons blancs, haussa les épaules d'un geste étudié, se leva de la balustrade et s'assit à côté de lui sur les marches, d'un air tout naturel.

Il sentit ses tempes battre d'émotion.

Elle tourna lentement vers lui son visage pâle et sensible.

— Quand m'avez-vous vue pour composer votre histoire ?

— Au petit déjeuner, chez Mme Cattermole.

— Ah oui… Comment se fait-il que vous ne soyez pas en train de visiter la ville ? Ou serait-il, par bonheur, possible que vous ne soyez pas un excursionniste, un touriste ?

— Peuh… je ne sais pas. – Il cherchait péniblement la bonne réponse à faire. – Pas positivement. J'ai essayé une aventure : j'ai fait la traversée sur un transport à bestiaux.

— Très bien. Ça vaut beaucoup mieux.

Elle garda le silence pendant que, en se donnant un mal énorme et très visible pour ne pas être découvert, il observait ses lèvres fermes et minces, d'un rouge si brillant. Enfin il essaya :

— Dites-moi, s'il vous plaît, quelque chose à propos de Londres. Certains de vous, les Anglais… oh, je ne sais pas. Je ne peux pas faire des connaissances facilement.

— Mon cher garçon, je ne suis pas Anglaise, mais tout aussi Américaine que vous, née en Californie. Je n'ai vu l'Angleterre qu'il y a deux ans pour la première fois, en route pour Paris. J'étudie l'art… Voilà pourquoi j'ai un accent anglais si défectueux… je ne peux pas me permettre de n'être qu'une Britannique ordinaire, vous comprenez.

Il y avait dans son rire une nuance d'amertume.

— Mais, dirai-je, qu'en savez-vous ? objecta-t-il faiblement.

— Parlez-moi de vous, puisque évidemment la glace est rompue entre nous… à moins que vous ne désiriez aller à ce music-hall ?

— Oh non, non, non ! Gee, je mourais simplement du désir de parler à quelqu'un – à quelqu'un de bien – j'en perdais presque la tête, j'étais si seul !… Il éclatait tout d'un coup, puis, avec hésitation, il conclut : – Je crois qu'il est difficile d'entrer en relations avec un Anglais.

— Tout seul, hein ? fit-elle d'un air réfléchi avec une brusque sympathie, hardie et virile, malgré son harmonieuse voix de femme. – Vous ne connaissez personne ici, dans la maison ?

— Pas une âme. Dites, je crois que nos chambres sont mitoyennes.

— Que c'est romanesque ! fit-elle d'un ton moqueur.

— Je m'appelle Wrenn, William Wrenn. Je travaille… c'est-à-dire je travaillais pour la « Société des Souvenirs et des nouveautés artistiques », à New York.

— Oh, je vois, des nouveautés ? De jolis petits cendriers avec « ***Amitiés du lac Érié*** » ? Et de mignonnes pelotes à épingles ?

— Oui, et de gros carlins aux yeux noirs.

— Oh non, pas noirs, je vous en prie. Des yeux bleu-pâle et sympathiques, de gentils et honnêtes yeux bleus.

— Non, noirs, affreusement noirs… Dites-moi, je ne vous parais pas trop piqué ?

— Piqué ? Vous voulez dire maboul ? L'argot a changé depuis… Oh si, naturellement ; vous avez réussi à parler à la fois très gentiment et de façon « maboul ».

— Oh, vous savez, je n'avais pas l'intention… quand vous avez été si aimable avec moi et si…

— Ne vous excusez pas ! lui enjoignit rudement Istra Nash. On ne vous a donc pas appris cela ?

— Si, Madame, murmura-t-il, sur un ton d'excuse.

Elle garda de nouveau le silence, nullement satisfaite, semblait-il, de l'architecture de l'autre côté de Tavistock Place. Il se risqua avec précaution à renouer la conversation :

— Sérieusement, je vous croyais Anglaise. Alors vous venez de Californie ? Oh, je me demande si vous avez jamais entendu parler du docteur Mittyford ? C'est une sorte de professeur. Je crois qu'il enseigne au Leland Stanford College.

— Leland Stanford ? Vous le connaissez ? Elle prenait, avec intérêt, un ton de familiarité.

— Je l'ai rencontré à Oxford.

— Vraiment ? Mon frère a été à Stanford. Je crois lui avoir entendu parler de… oh, oui. Il me disait que Mittyford était un arriviste de la culture… si vous voyez ce que je veux dire, ou plutôt, – oh, comment expliquer cela ? – s'occupant en tatillon de choses auxquelles on lui a dit de s'intéresser.

— Oui, s'écria Mr Wrenn, rayonnant.

Au sentiment enivrant de connaître l'exceptionnelle Miss Istra Nash, il sacrifia l'érudition et les lunettes du docteur Mittyford, plus Shelley et tout le reste, impitoyablement.

— Oui, il était bien drôle… il ne m'a pas beaucoup plu.

— Naturellement, c'est tout de même un grand bonhomme, vous savez ? Istra disait cela avec autant de conviction que si elle n'avait jamais pensé autre chose, ce qui laissa Mr Wrenn fort embarrassé quand il s'agit de savoir ce qu'elle voulait dire.

Sans le prévenir, elle se leva, lui tança un « Bonsoir ! » et déjà elle descendait la rue.

Resté seul, tout ému de bonheur, Mr Wrenn murmura : « Quelle merveille ! Gee ! Elle est épatante… Gee whittakers ! »

Quelques heures plus tard, il se disait tout haut en se retournant dans son lit : – Je me demande si je n'ai pas été trop hardi ?… j'espère que non… il faudra faire attention.

Cela le tourmentait tant qu'il se leva pour allumer une cigarette, puis se rappela qu'il enfreignait encore un de ses principes en fumant trop, et se fâcha, frappant d'un air de défi sur sa valise : « Après tout, qu'est-ce que ça peut faire que je fume trop ? Et je serai aussi hardi que je voudrai. » Il lança un journal à la trop sévère valise et, très soulagé, se remit au lit et rêva qu'il était un lapin faisant des plaisanteries extraordinairement amusantes, dont il riait à se tordre dans un demi-sommeil, jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il était réveillé par un bruit de longs sanglots venant de la chambre d'Istra Nash.

* * *

L'après-midi, Mr Wrenn est dans sa chambre. Miss Nash était rentrée après avoir pris son thé, mais il n'entend pas le moindre bruit chez elle, bien qu'il écoute bouche ouverte, penché en avant sur sa chaise, se cramponnant des deux mains au siège de bois, dont le bout de ses doigts frotte nerveusement le dessous rugueux. Il voudrait venir en aide à la dame merveilleuse qui a sangloté dans la nuit. Il a un plan, dans lequel il a vraiment confiance, pour lui dire : – Je vous en prie, permettez-moi de vous aider, Princesse, exactement comme si j'étais un chevalier.

Enfin, il l'entendit remuer. Il se précipita en bas et attendit sur le perron. Quand elle sortit, elle baissa les yeux

sur lui et sourit d’un air content. Il était sûr qu’elle s’attendait à le voir là. Mais tout son beau projet d’offrir son appui s’évanouit quand il vit ses yeux impatients et la splendeur de sa toilette, une autre robe collante, gris fumée, avec de légères touches d’argent glissant le long du tissu.

Elle s’assit immédiatement, sans hésitation, sur la balustrade au-dessus de lui, et répondit gaîment à son « Bonsoir ».

Il avait si grand désir de devenir son ami, de s’asseoir à côté d’elle, mais il sentait qu’il fallait du courage pour le faire. Il était probable qu’elle le regarderait du haut de sa grandeur. Pourtant il monta se mettre sur la balustrade tout contre elle, en cognant timidement ses pieds l’un contre l’autre, et elle n’eut pas un coup d’œil hautain. Au lieu de cela, elle se rapprocha un peu, le dévisagea presque comme s’ils partageaient un secret, et dit tranquillement :

— J’ai pensé pas mal à vous hier soir. Je crois que vous avez vraiment de l’imagination, bien que vous ne soyez qu’un commerçant… je veux dire que la plupart en manquent… vous savez comment c’est ?

— Oh oui.

Mr Wrenn, voyez-vous, ignorait qu’il était commun.

— Après vous avoir quitté hier soir, je suis allée voir Olympia Johns et elle m’a emmenée au théâtre. J’y ai pensé à vous, parce qu’il y avait dans la pièce un maître d’hôtel doué d’imagination. Vous ne vous fâcherez pas que je vous compare à un domestique, n’est-ce pas ? C’était réellement le personnage le plus intéressant de la comédie, vous savez. Le reste était presque franchement détestable. Elle était tirée d’un vaudeville français, mais on l’avait envoyée à une École du dimanche et on lui avait mis une jolie robe neuve. Un

monsieur un peu douteux essayait de faire un mariage entre son neveu et sa pupille ; celle-ci résistait : pour ma part je crois que c'était une question de coiffure. Mais, en tout cas, l'oncle savait que rien ne rapproche les gens comme une haine commune pour la même personne. Vous savez, comme de détester, quand on est gosse, la cousine qui a toujours des ongles propres.

— Oui, c'est bien cela.

— Alors il devint méchant et, bien entendu, le neveu et la pupille se cramponnèrent l'un à l'autre jusqu'à ce que la mort les séparât – laquelle mort, je regrette d'avoir à vous le dire, il n'eût pas été convenable de montrer sur la scène. Si la pièce avait seulement pu se terminer par l'enterrement de tout le monde, j'aurais considéré le dénouement comme tout à fait heureux.

Mr Wrenn eut un rire reconnaissant, mais un peu hésitant. Il savait qu'elle avait fait des plaisanteries pour l'amuser, mais ne saisissait pas très bien ce qu'elles étaient.

— Le maître d'hôtel à la riche imagination était assez bon, mais le reste… pouah !

— Ce devait être une drôle de pièce, dit-il poliment.

Elle le regarda de côté et, sur un ton de confidence :

— Voulez-vous me faire une faveur ?

— Oh oui, je…

— Avez-vous été marié ?

Il tressaillit affreusement. Son « non » sonna comme s'il ne se souvenait pas très bien.

Elle parut très amusée. On n'aurait jamais cru que cette femme ironique et supérieure, qui frappait nonchalamment du bout de ses doigts son mince et délicieux genou, avait sangloté dans la nuit.

— Oh, reprit-elle, ce n'était pas une question indiscrète. Je voulais simplement savoir à quoi vous ressemblez. Vous ne faites pas collection de gens ? Moi, je les chloroforme très cruellement et j'épingle leurs pauvres petits cadavres sur de jolis bouchons bien propres. Vous vivez seul à New York, n'est-ce pas ?

— Ou… oui.

— Avec qui vous amusez-vous ? Qui connaissez-vous ?

— Pas… pas grand monde… excepté peut-être Charley Carpenter. C'est l'aide-comptable à la Société des Souvenirs.

Il avait eu envie – et immédiatement décidé qu'il n'en ferait rien – d'inventer des gens du grand monde dont il eût été l'intime.

— Que font… oh, vous savez, les gens de New York qui ne vont pas dans les soirées ou ne lisent pas beaucoup… que font-ils pour s'amuser ? Je m'intéresse tellement aux caractères.

— Eh bien, dit-il…

Ce fut tout ce qu'il put proférer jusqu'à ce qu'il eût digéré deux pensées : que voulait-elle dire au juste par « caractères » ? Cela avait-il quelque chose à faire avec l'impression des romans ? Et que pouvait-il dire en tout cas des gens ? Il déclara :

— Oh, je ne sais pas… ils causent de jeux, de situations, des uns et des autres et de choses, et… oh, vous savez… et puis ils vont au cinéma, au music-hall, et à Coney Island et… ils dorment.

— Mais vous ?

— Eh bien, je lis pas mal, assez comme ça, Shakespeare et des livres de géographie et quantité de choses. J'aime bien lire.

— Et que pensez-vous de Nietzsche ? lui demanda-t-elle gravement.

— … ?

— Nietzsche, vous savez bien, l'humoriste allemand.

— Ah oui… heu… voyons… c'est… heu…

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas ? C'est Haeckel et lui qui ont écrit la grande comédie musicale du siècle, et Matisse qui en a fait la musique… Matisse et Rodin.

— Je ne l'ai pas vu jouer, dit-il vaguement. Je ne sais pas beaucoup d'allemand… quelques mots, naturellement, comme ***Spricken Sie Dutch*** et ***Bitty Sir,*** que Rabin, à la Société des Souvenirs, – c'est un Juif allemand je crois – m'a appris. Mais, dites, n'est-ce pas que Kipling est épatant ? Gee ! Quand je lis Kim, je m'imagine parcourir une de ces routes des Indes… je crois y être, vous savez, avec tous ces magiciens, etc…

— La lecture est une chose merveilleuse, n'est-ce pas ?

— Hum, oui.

— Je parie que vous lisez énormément.

— Très peu. Oh, d'Annunzio et du Turgenev… et un peu de Tourguenieff… Ça, c'est une plaisanterie, vous savez.

— Oh oui, fit-il, déconcerté.

— Quelle sorte de pièces allez-vous voir, Mr Wrenn ?

— Surtout des films, dit-il spontanément, puis il regretta amèrement d'avoir avoué un goût si vulgaire.

— Eh bien, dites-moi, mon cher… oh, ça m'a échappé : les artistes emploient beaucoup ce mot, ça équivaut tout juste à « mon vieux ». Vous ne m'en voulez pas, j'espère, de vous poser des questions si personnelles ? C'est que je m'intéresse à mes semblables… À présent, il faut que je monte écrire une lettre. Je partais voir Olympia – c'est une de ces personnalités intéressantes dont je vous parlais – mais vous avez été beaucoup plus amusant qu'elle, vous le voyez. Bonsoir. Vous vous sentez bien seul à Londres, n'est-ce pas ? Il faudra que nous allions visiter quelque chose ensemble, un de ces jours.

— Oui, je me sens seul… ce fut une explosion, puis humblement : Oh, merci ! Je serais ravi de… Avez-vous vu la Tour, miss Nash ?

— Non, jamais, et vous ?

— Non. Vous comprenez, je pensais que ce serait bien lugubre à voir tout seul. Est-ce pour cela que vous n'y avez jamais été non plus ?

— Mon cher Monsieur, il va falloir, je le vois, que je fasse votre éducation. Puis-je ? Tant de gens se sont chargés de la mienne… ce serait un plaisir de vous communiquer les observations reçues. Dois-je ?

— Je vous en prie.

— On ne va pas voir la Tour, simplement parce que c'est ce que font les excursionnistes. Est-ce que vous ne saisissez pas ça, mon cher ? (Excusez encore le « mon cher »). La Tour est de ce genre de curiosités que les directeurs d'écoles vont voir pour, une fois rentrés chez eux, faire une conférence dessus dans la salle de réunions et dans le hall de la G. A. R. (Grande Armée de la République.) Je vous mènerai à la Galerie Tate. Puis, très brusquement : « Bonsoir » et la voilà partie.

Il suivit des yeux son dos souple, songeant : « Gee ! Je me demande si j'ai dit quelque chose qui ait pu la fâcher ? Je ne crois pas avoir été trop osé cette fois.

Mais elle a disparu si vite… Ah ! ces lèvres qu'elle a… je ne me doutais pas qu'il pût y en avoir de si rouges. Et c'est une artiste… elle peint des tableaux… Elle a beaucoup lu… Nitchy… la comédie musicale allemande… je me demande si c'est cette fameuse ***Veuve Joyeuse***. Cette robe grise qu'elle avait me fait penser au brouillard. Curieux !

Dans sa chambre, Istra Nash examina son nez dans une glace, le poudra et s'assit pour écrire sur un épais papier crème :

« Cher Skilly, je suis dans une affreuse pension de famille de Bloomsbury… des barbes, sauf un phénomène, un petit bonhomme de 35 à 40 ans, avec un embryon d'imagination et une âme virginale. J'essayerai de résister au plaisir d'inculquer des idées définitives à cette âme naïve, mais cela me tente.

« Ô, mon cher Skilly, je me sens terriblement seule. Serait-ce trop philistin de dire que je voudrais t'avoir ici ? J'ai

tendu ma main dans l'obscurité, et la tienne n'y était pas. Mon cher, mon cher, quelle désolation… Oh, tu ne le comprends que trop, avec ton ricanement superbe, ton lorgnon hautain et ta bienheureuse ignorance d'Oxonien de la pauvre et ardente Amérique.

« Je ne suis, je suppose, qu'une pauvre gosse barbare de Californie. C'est juste ce que disait à l'atelier le père Durion : « Tu as l'intelligence de l'immoralité supérieure, mais j'espère que tu sais faire la cuisine, parce que, quant à la peinture… ça tu ne sais rien. » Il a raison. Je n'arrive pas ici à vendre une seule toile aux éditeurs d'art, ni à décrocher la moindre commande. Un horrible jouvenceau à binocle qui reçoit les visiteurs à un magazine a daigné me déclarer « qu'ils n'emploient pas ***d'outsiders*** ». Des outsiders ! Et ses cheveux étaient presque aussi rouges que ma sacrée perruque. Alors je suis rentrée, j'ai hurlé de chagrin et brûlé des cierges de Milan devant ton portrait. Parfaitement oui, et pourtant tu ne le mérites pas.

« Ah diable, deviendrais-je sentimentale ? Tu liras ça au Petit Mousard, au-dessus de ta gouttière, et tu riras de ta pauvre barbare si peu nietzschéenne.

« I. N. »

VIII

IL GOÛTE

Mr Wrenn ruminant, et ruminant longuement ses pensées le lendemain soir dans sa chambre, arriva au bout d'une heure à deux conclusions, à savoir :

a) La seule chose dont il eût envie était de retourner sur le champ en Amérique, parce que l'Angleterre était un pays où tout le monde – indigènes ou Américains – était si peu amical, et si extraordinairement savant qu'il ne pouvait rien comprendre.

b) La seule chose au monde dont il eût envie était d'y rester parce que l'événement le plus miraculeux dont il eût jamais entendu parler était la rencontre de Miss Nash. L'une d'abord, puis l'autre, ces deux pensées allaient et venaient, comme la marée. Il leur échappait juste assez longtemps pour se réjouir de ce que, d'une façon quelconque – il ne savait laquelle – il allait devenir son ami le plus intime, parce qu'ils étaient tous deux Américains dans un pays étranger, et parce que l'un et l'autre savaient se faire des illusions.

Il était en train de se prouver qu'Istra voudrait, puis qu'elle ne voudrait pas être la parfaite camarade entre toutes les femmes, quand on frappa. Électrisé, il bondit du siège sur lequel il était recroquevillé et s'élança vers la porte.

Istra Nash s'y tenait, tapant du pied sur le seuil, avec dans ses manières une hâte qui s'excusait, et elle dit brusquement :

— Désolée de vous déranger… pourriez-vous me donner une allumette ? Je n'en ai plus une.

— Oh oui, en voici une boîte. Prenez-la, je vous en prie, j'en ai beaucoup d'autres – ce qui était absolument faux.

— Merci, vous êtes bien aimable, dit-elle précipitamment. Bonsoir.

Elle fit demi-tour, mais il la suivit sur le palier, demandant timidement : – Avez-vous été voir une autre pièce ? Gee ! J'espère que vous tomberez la prochaine fois sur une meilleure que celle du type qui avait un neveu.

— Merci.

De sa porte, à quelque quinze pieds de celle de Mr Wrenn, elle jeta un coup d'œil sur le palier à peine éclairé. Il grattait le papier de tenture d'un doigt craintif, espérant une conversation.

— Vous ne voulez pas entrer ? dit-elle avec hésitation.

— Oh, merci, mais il vaudrait mieux pas, je crois.

Soudain le visage d'Istra s'éclaira du sourire le plus bienveillant, ses yeux bleu-gris pétillèrent d'une gaîté amicale. – Entrez, entrez, enfant. Et comme il la suivait craintivement, elle modula : – Après tout, nous n'avons pas besoin d'être tout le temps si seuls, n'est-ce pas ? Même si vous n'aimez pas la pauvre Istra. Elle ne vous plaît pas, hein ? – Elle feignait de ne pas attendre de réponse à sa question,

très occupée à allumer une cigarette russe. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait une femme fumer.

Avec une politesse embarrassée, il détourna les yeux tandis que, rejetant la tête en arrière, elle aspirait profondément, et il examina la pièce en rougissant.

Dans le coin le plus éloigné se trouvaient deux malles ouvertes. Le compartiment de l'une d'elles était enlevé et du fond sortait un fouillis de linge garni de dentelles dont il éloigna ses regards avec gêne. Il reconnut, jeté sur le lit, le burnous noir et or, à côté d'une chemise de nuit à incrustations de dentelles, en linon plissé, puis un livre vert avec une étiquette en papier portant le titre ***Trois pièces pour puritains***, une mule rouge, et une boîte de chocolats entamée.

Sur la grossière table de cuisine était étendu un tapis vert réséda, du ton d'une feuille fanée, et où se voyaient un stylo à monture dorée, énorme et pointu, une masse de papiers et d'enveloppes déchirés, une bouteille de crème Yvette et, dans un cadre d'argent, le portrait d'un jeune homme mince et souriant, monocle à l'œil.

Mr Wrenn, sans voir nettement tous ces détails, eut une impression de luxe et de brillants succès artistiques. Il examina le flacon de crème Yvette, la plus grande bouteille de parfum qu'il eût jamais vue, et remarqua « qu'il y avait sur la table la photo d'un type ». Il n'eut qu'un moment pour son inspection, car elle lui disait, de façon assez étonnante :

— Alors, quand j'ai frappé vous vous sentiez seul ?

— Mais comment…

— Oh, cela se voyait. Ça nous arrive à tous, n'est-ce pas ? À moi aussi, bien entendu. Pour le moment, j'en ai de

plus en plus assez des « gens intéressants ». Je crois que je vais retourner à Paris. Là, au moins, les « gens intéressants » eux-mêmes sont… eh bien, ils sont intéressants. Vous savez… vous voyez que je suis Américaine, n'est-ce pas ?

— Ma foi… heu… heu… heu… je ne saisis pas exactement ce que vous voulez dire. Qu'entendez-vous par « gens intéressants » ?

— Mon cher petit, naturellement vous ne me comprenez pas. Et allant à la glace elle arrangea ses cheveux, puis s'étendit sur le lit avec un brusque « Vous ne voulez pas vous asseoir ? » et continua à fumer avec soin, lançant des spirales bleues au plafond, tout en poursuivant : – Bien entendu, vous ne saisissez pas. Vous êtes un gentil employé, plein de bon sens, qui a eu assez à faire de se garder d'avoir peur que les autres ne le trouvent banal et vulgaire. Vous n'avez pas à vous tracasser pour gagner votre vie en parlant de tempérament.

« Eh bien, ces « Gens intéressants », on les trouve aussi bien à New York et à San Francisco qu'à Londres. Ils sont convaincus d'être les gens les plus sages du monde. Il y a parmi eux quelques artistes, un romancier fêtard ou deux, toujours, et des amateurs mondains. Le groupe particulier que je m'amuse à haïr pour le moment – et dont je ne peux évidemment pas me passer – a pour centre Olympia Jones, qui fait une sorte de salon de son appartement de Great James Street, dans Theobald Road… Ils pourraient aussi bien se trouver à New York, mais ils sont encore plus lourdauds. Ils ne se lassent pas aussi vite que les New Yorkais de se tenir sur les sommets intellectuels.

« Il faudra que je vous y emmène. C'est une plaisante sensation, vous savez, de trouver quelqu'un qui, ayant de

l'imagination, n'a pas été gâté par les « Gens intéressants » et de le conduire les écouter pérorer. Ils sont assis en cercle à déblatérer et se passent le crachoir – vous connaissez, j'espère, cet exercice ? – et se félicitent d'être des esprits libres. Étant libres, il ne leur est naturellement pas permis d'aller s'amuser avec des gens agréables, car quand une personne est libre, vous savez, elle n'est jamais libre d'être autre chose que libre. Cela peut paraître compliqué, mais chez Olympia, on comprend cela.

« Il y a bien entendu différente sortes d'intellectuels, et chaque chapelle méprise les autres. Le plus souvent chaque chapelle ne se compose que d'un membre, mais quelquefois il y en a deux, un orateur et un auditeur… au besoin même trois. Par exemple, vous pouvez être un militant et un végétarien, mais si un militant a bonne tournure, oh alors… pouf ! Voilà ce que j'entends par les « Gens intéressants ». Je les ai en horreur. Alors, naturellement, étant l'un d'entre eux, je vais d'un groupe à l'autre, et, sur mon honneur, chaque fois je crois que le nouveau cénacle est intéressant.

Puis, elle fuma en gardant un silence lugubre, tandis que Mr Wrenn, après un sérieux effort mental, émettait cette opinion :

— Ils sont, j'imagine, comme les gardeurs de bestiaux : plus ils sont gardiens de bétail, plus ils ont l'air romanesques, et puis quand on en vient à les connaître, le principal ennui est qu'ils ne sont que des gardeurs de bestiaux.

— Oui, c'est bien cela. Ils sont, ma foi, ils sont… Oh, pauvre cher ami, là, là, là… Il ne lui faut pas tant de subtilités intellectuelles, n'est-ce pas ?… Je vous trouve un très charmant garçon et je vais vous dire ce que nous allons faire : nous allons allumer du feu, hein ? Dans la cheminée.

— Oui !

Elle tira le cordon de sonnette à la vieille mode, et la propriétaire, non moins à la vieille mode des comtés du Nord, arriva, grande, mince, avec une face parcheminée, un air moisi, comme si on l'avait habillée en 1880 en toilette de l'époque victorienne et qu'on l'eût toujours conservée depuis dans une pièce jamais aérée. Son regard exprima un blâme muet pour la présence de Mr Wrenn dans la chambre d'Istra, mais envoya une esclave allumer le feu (six pence d'extra). Mr Wrenn se sentit coupable jusqu'à l'arrivée de l'esclave, la parfait servante d'un livre de contes de Noël, un joyeux petit tas de suie, qui chantonna « Fait frais ce soir, s'pas », et fit un feu qui bientôt chanta à son tour comme elle « Fait frais ce soi^{r} ».

Istra s'assit par terre devant le feu, à la turque, et ses doigts agiles et délicats tambourinaient avec ardeur sur ses genoux.

— Venez vous asseoir près de moi. Avec votre goût du romanesque, vous devez aimer vous accroupir devant le feu. C'est ce qui se fait toujours, vous le savez.

Il se laissa tomber à côté d'elle, tenant ses genoux dans ses bras et s'efforçant d'avoir l'air du digne homme d'affaire américain dans sa maison de campagne.

Elle lui adressa un sourire intime, et l'interrogea, moqueuse :

— Racontez-moi la dernière fois que vous vous êtes assis devant le feu avec une femme. Dites à la pauvre Istra ce noir secret. Était-ce la plus parfaite des figures roses ?

— Je ne me suis… encore… jamais… assis… devant une cheminée… avec personne ! Excepté quand j'avais environ neuf ans… une veille de Toussaint… dans une réunion à Parthenon… une petite ville de l'État d'York.

— Vraiment ? Pauvre gosse !

Elle étendit sa main et saisit la sienne. Il sentit avec terreur la douceur tiède de ses doigts qui jouaient une légère retraite sur le dos de sa main à lui, tandis qu'elle lui disait :

— Mais vous avez été amoureux ? Terriblement amoureux ?

— Jamais.

— Cher enfant, vous avez manqué beaucoup du thé et des gâteaux de la vie, n'est-il pas vrai ? Et vous avez du goût pour la vie. Savez-vous, quand je pense aux « Gens intéressants » si surmenés que j'ai connus… Est-ce que je vais permettre que vous soyez gâté par une vendeuse de magasin en chapeau à fleur ? Elle vous entraînerait au cinéma… Oh ! Vous ne m'avez pas dit que vous alliez voir des films, j'espère ?

— Non !… Il mentait énergiquement, puis se sentant coupable : J'y allais, mais plus maintenant.

— *Il* ira voir les jolis films s'il en a envie, et *il* m'y emmènera aussi ! Nous oublierons pour un moment, n'est-ce pas, qu'il y a des tachistes et des pointillistes ? Nous laisserons les rouges-gorges nous couvrir de feuilles.

— Vous voulez dire comme les *Bébés dans la forêt ?* Mais, dites-moi, vous n'êtes pas, j'en ai peur, un bébé dans la forêt. Vous êtes la première personne douée d'intelligence que j'aie jamais rencontrée, excepté peut-être le docteur

Mittyford, et lui ne voudrait jamais jouer, je ne crois pas. Oui, vraiment, tout à fait la première personne.

— Merci. Et elle accentua la chaude pression de sa main. Le cœur de Mr Wrenn bondissait de la façon la plus folle et la plus heureuse, et timidement, avec le sentiment d'avoir une audace historique, il se risqua à explorer avec le bout de son pouce les fines lignes de la main d'Istra… C'était réellement lui qui était assis là avec une princesse, et il sentait réellement la douceur de sa main, il se l'assurait, la respiration haletante.

Soudain, elle lui pressa une dernière fois la main, puis se mit debout.

— Voyons, nous allons goûter, puis je vous renverrai, et demain nous irons visiter la galerie Tate.

Pendant qu'Istra envoyait l'esclave acheter des gâteaux et une bouteille de vin léger, Mr Wrenn s'assit sur une chaise… il se contenta de s'y asseoir, voulant montrer qu'il savait se tenir et qu'il n'abuserait pas de l'amabilité de Miss Nash pour circuler dans la chambre. Ayant lu beaucoup de Kipling, il croyait savoir que le « goûter » était une sorte de petit repas dans l'après-midi, mais, bien entendu, si Miss Nash employait ce terme pour un souper dans la soirée, c'est qu'il se trompait.

Istra poussa devant le feu la table à écrire au tapis réséda, jeta les papiers sur le lit, et mit à une extrémité un bouquet de roses, déplaçant le petit vase bleu de deux pouces vers la droite, puis l'avançant de deux. Quant au vin, elle le versa dans une carafe.

Le vin pour lui était nettement un problème. Il était ému de s'élever soudain jusqu'à un monde dans lequel on buvait

du vin tout naturellement. Il n’en serait pas de même chez Mme Zapp, et il se réjouissait de n’avoir pas l’esprit étroit comme cette dame. Il faisait de tels efforts pour s’élever au-dessus de ces idées mesquines qu’il sursauta quand une voix moqueuse le tira du rêve qu’il faisait tout éveillé.

— Vous pourriez regarder les gâteaux, au moins une fois, en tout cas : ils sont très jolis.

— Heu…

— Oui, le vin est du vin, je sais. C’est dégoûtant.

— Ah, miss Nash, je vous ai comprise, cette fois.

— Oh, ne me dites pas que c’en est déjà fait de ma supériorité de déesse.

— Hem, bien sûr. Maintenant je vais être un patron cruel.

— Enchantée ! Est-ce que vous allez être un homme des cavernes ?

— Je regrette, mais là je ne vous suis pas bien.

— C’est trop vilain de ma part, n’est-ce pas ? Je crois que j’aimerais assez rencontrer un homme des cavernes.

— Oh, je sais ce qu’est cet homme des cavernes… les héros de Jack London. Je crains bien de ne pas en être un. Pourtant sur le transport à bestiaux… Écoutez, j’aurais voulu que vous voyiez ça, quand l’équipe attachait les bœufs avant le départ. Un espace sombre et fermé dans l’entrepont, avec les taureaux mugissants, attachés tous, serrés les uns contre les autres, et les hommes qui avaient le mal de mer… tellement que nous ne faisions que tituber de tous les côtés… et

nous empoignions une corde et tirions et puis nous lâchions et les chefs hurlaient : « Tirez, ou je vous fais sauter la cervelle. » Et puis la cambuse, où on était empilé comme des harengs.

Penchée sur la table, occupée à faire un dessin avec les raisins d'un gâteau, elle écoutait attentivement. Il s'arrêta poliment, sentant qu'il parlait trop. Mais elle lui ordonna : « Continuez, je vous en prie » et il conta avec simplicité, revoyant de plus en plus les scènes, de Satan et du Grenadier, des fées qui lui avaient fait signe des falaises de la côte irlandaise, et de sa camaraderie avec Morton.

Elle ne l'interrompit qu'une fois en murmurant : « Mon cher, c'est une bonne chose que vous soyez articulé… », ce qui ne semblait avoir aucun rapport avec les bottes de foin.

Elle le congédia avec un léger : – Ça été une bonne soirée, n'est-ce pas, homme des cavernes – si vous en êtes un ? Venez me prendre demain, à trois heures, et nous irons à la galerie Tate.

Elle lui toucha la main de la plus légère des pressions.

— Oui, bonsoir, miss Nash, balbutia-t-il.

* * *

Une matinée consacrée à combiner sa conduite afin de pouvoir, en accompagnant miss Nash, être le fidèle reflet, la magnifique copie de Mittyford, docteur en philologie. Le résultat fut que, devant les grandes toiles de Mr Watts, à la galerie Tate, il se montra si sérieux, si correct dans ses jugements, si prêt à ne pas s'intéresser aux sujets dans les tableaux de Millais, qu'Istra lui demanda soudain :

— Oh, mon cher enfant, j'ai assumé une lourde tâche : il faut que vous appreniez à jouer… vous ne savez pas. Venez, je vous enseignerai la manière, je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je le fais, mais… venez.

Et en sortant de la galerie, elle lui expliqua :

— D'abord l'art de circuler en autobus, car c'en est un, vous savez. Il faut apprécier les petites bouquetières et les superbes et jeunes agents de police. Il faut apprendre à guetter les bourgeons sur les terrasses des restaurants et à rouler sur les pelouses dans les parcs. Vous êtes beaucoup trop comme il faut, n'est-ce pas, pour vous rouler sur l'herbe ? Je ferai tous mes efforts pour vous enseigner à ne plus l'être. Et nous allons prendre le thé.

— Combien y a-t-il de sortes de thés ?

— Oh, celui de Ceylan, le « Déjeuner anglais » et… oh, le thé de Chine.

— Mais…

— Et les tees de golf, ajouta-t-il avec entrain, tandis qu'ils s'asseyaient sur l'impériale d'un autobus.

— Les calembours sont tout au moins un commencement, dit-elle.

— Mais combien y a-t-il d'espèces de thé, Istra… Oh, je n'aurais pas dû me per…

— Mais si, appelez-moi Istra, ou comme il vous plaira. Seulement il ne faut pas me signaler mon bluff. Que sais-je au sujet du thé ? Nous tous qui jouons, nous sommes des bluffers, plus ou moins, et nous nous montrons très polis en feignant de ne pas savoir que les autres bluffent… Il y a des

tas de sortes de thés. Dans la ville chinoise à New York j'ai vu une fois… Connaissez-vous la ville chinoise ? Étant New Yorkais, je suppose que non.

— Oh si, et la ville italienne. Je me promenais souvent de ces côtés-là.

— Eh bien au « Chop Suey des Sept Royaumes fleuris et Cuisine Américaine », il y a du thé à cinq dollars la tasse, du thé, dit le prospectus, que l'on récolte « sur des sommets de montagnes couverts de nuages ». Je suppose que quand les sommets ne sont pas couverts de nuages, ils ne comptent la tasse que trois dollars… Mais, blague à part, il n'y a vraiment que deux sortes de thés : ceux où l'on va pour y retrouver l'homme qu'on aime et qu'on devrait haïr, et ceux que l'on donne pour vexer les femmes que l'on hait, mais que l'on devrait… haïr. N'est-ce pas délicieux et compliqué ? Ça c'est jouer… avec des mots. Mon vieux père appelle cela « trop parler pour ne rien dire ». Notez ce dernier mot : ne rien dire. C'est une des règles du jeu qu'on ne doit pas enfreindre.

Il comprit cela mieux que la plupart des choses qu'elle disait.

— Comment, s'écria-t-il, c'est en quelque sorte « parler à côté ».

— Mais oui, bien entendu : parler à côté. Voyez-vous à présent ?

En galant homme qu'il était, il lui laissa croire qu'elle avait inventé l'expression.

Elle dit bien d'autres choses, des choses impliquant de si vastes connaissances qu'il prit l'énergique résolution de « lire comme un tonnerre ».

Sa grande leçon fut sur l'art de prendre le thé. Il s'aperçut avec surprise qu'ils n'allaient pas vraiment risquer de gâter leurs vêtements en se roulant sur les gazons du parc. Au lieu de cela, elle le conduisit dans un salon de thé, derrière une confiserie, dans Tottenham Court Road ; une pièce basse, avec de grands fauteuils d'osier, des carreaux de couleur enchâssés dans les murs, des pots verts de Sedji avec des bouquets capricieux de roses blanches. Une serveuse, aux joues couleur d'églantines et aux pas rapides, apporta pour elle du Pekoe orange et du citron, pour lui du Ceylan et du thé russe de caravane avec un pot de crème sucrée en grumeaux, avec une assiette de buns à la cannelle.

— Voyons, dit Istra, est-ce que ceci ne rappelle pas ***Alice au pays des merveilles ?*** Mais il faut que vous appreniez avant tout à beurrer les muffins. Si vous y devenez très habile, les laquais vous permettront de prendre le thé au Carlton. Ce sont des valets si hypercritiques, et celui qui apporte la baguette d'or à mesurer le beurre pour éprouver votre adresse a toujours une culotte courte gris argent. Vous voyez donc, Billy, à quel point vous devez faire attention. Et puis, il faut les manger sans vous mettre de beurre au bout du nez, car si cela vous arrive, on vous prendra pour un professeur grec. Et cela ne vous plairait pas, hein, mon chou ?

Il apprit à introduire le beurre dans le confortable intérieur brun des muffins, qui paraissait sans cela si froid et si farineux. Mais Istra semblait ne plus s'y intéresser et il ne la suivit pas du tout quand elle fit remarque[r] :

— C’était sans aucun doute ce qu’il y a de meilleur comme beurre. Mais où, cher loir, où sont le chapelier et le lièvre ? Et surtout le cher Jeannot lapin, qui remuait les oreilles et aimait Gralice, la princesse d’outre-mer.

« Où, où sont le chapelier et le lièvre,
et où est passé le meilleur beurre ? »

Bientôt après, elle dit : – Venez, filons à Soho pour dîner. Ou bien, non. Maintenant c’est vous qui allez me conduire. Montrez-moi où vous allez dîner. Et puis vous m’emmènerez à un music-hall et m’apprendrez à m’y amuser. À présent enseignez-moi, vous, à jouer.

— Gee ! J’ai peur de ne rien savoir vous apprendre.

— Si, mais… écoutez. Nous sommes deux barbares de l’Ouest, isolés en pays étranger. Nous allons jouer ensemble quelque temps. Nous ne sommes pas accoutumés à notre façon respective de jouer, mais cela n’en rompra que mieux la monotonie de la vie. Je ne sais combien de temps cela durera… Y allons-nous ?

— Oh ! oui.

— Maintenant, montrez-moi comment vous jouez.

— Je ne crois pas l’avoir jamais beaucoup fait, non vraiment.

— Eh bien, vous m’emmènerez à votre espèce de restaurant.

— Je ne crois pas que vous aimeriez beaucoup des pâtés à un penny.

— De petits pâtés à la viande ?

— Hum, hum…

— Petits et ondulés ? Avec une croûte feuilletée ?

— Hum, hum…

— Mais, naturellement, j'aimerais cela, et du thé à un demi-penny. Conduisez-moi là, ô brave chevalier, et à un music-hall.

Il découvrit que cette habituée passionnée des théâtres n'avait jamais vu les beaux Italiens qui frappent avec de petites baguettes sur des xylophones récalcitrants, ou l'aide maladroit du jongleur qui casse piles sur piles d'assiettes. Et quant au chapeau haut de forme qui se transforme en accordéon et fait entendre des mélodies, elle en fut enthousiasmée.

Au souper, après le théâtre, il parla de Thérèse et de South Beach, de Charley Carpenter et de Morton, et encore et toujours de Morton.

Ils étaient assis à minuit sur le perron de la maison de Tavistock Place.

— Je vous connais maintenant, dit-elle d'un air pensif. C'est curieux comme deux bébés font connaissance dans des bois assez étranges. Vous êtes un enfant solitaire, n'est-ce pas ? – Sa voix avait une douceur maternelle. – Nous jouerons un peu…

— Je voudrais avoir des jeux à vous apprendre, mais vous savez tant de choses…

— Et je suis une beauté parfaite, en même temps, n'est-il pas vrai ? dit-elle gravement.

— En effet, oui, répliqua-t-il vaillamment.

— Je pensais que vous seriez loyal… et j'ai besoin de l'admiration de quelqu'un… d'autant que Paris et Londres se tiennent les côtes de rire devant la pauvre Istra.

Il lui saisit la main : – Oh, ne dites pas cela. Il faut qu'on vous apprécie… je tuerais volontiers quiconque s'y refuserait.

— Merci !… Elle répondit à la pression de sa main, puis retira rapidement la sienne. – Vous vous éprendrez d'un gentil minois rose… et moi je continuerai à être mécontente. Oh, est-ce que la vie n'est pas la chose la plus infernale ! Nous semblons différents vous et moi, mais ce pourrait bien n'être que superficiellement… tout au fond, nous sommes semblables, en ce que nous sommes désespérément malheureux de ne jamais savoir de quoi nous souffrons. Enfin…

Il avait envie de mettre sa tête sur les genoux d'Istra et de s'y reposer, mais il ne bougea pas et bientôt leurs mains froides se joignirent. Après un silence, dans lequel ils s'entretenaient d'eux-mêmes, il éclata :

— Je ne vois pas comment Paris pourrait ne pas vous estimer. Je parie que vous êtes une des meilleures artistes qu'on y ait jamais vues… la façon dont vous avez fait en pensée un tableau avec ce jongleur !

— Non, désolée… je suis incapable de peindre.

— Allons donc ! quelle blague ! lança-t-il avec une rudesse pleine de maîtrise. Je parie que vos toiles sont épatantes.

— Hum…

— Vous ne voudriez pas m'en faire voir un de ces jours ? Mais ça vous ennuierait sans doute…

— Montons… je me sens inspirée. Vous allez entendre une magnifique, quoique pénible, critique des œuvres de l'infortunée miss Nash.

Elle prit les devants, riant en dedans à une idée. Sans lui donner le temps de rougir ou d'hésiter sur l'inconvenance qu'il y a à entrer à minuit dans la chambre d'une dame, elle passa devant avec un bref : – « Entrez. »

Ouvrant un grand carton à dessins, couvert d'un papier noir veiné de vert, elle en tira une douzaine de pastels et d'aquarelles qu'elle posa dédaigneusement sur le lit, disant, en désignant un amas de toits à Marseille :

— Vous voyez cette esquisse ? La seule bonne chose qui s'y trouve, c'est celle que ce dernier éditeur d'art, le jeune homme à cheveux rouges n'a probablement pas aimée. Détestez-vous les cheveux rouges ? Vous voyez ces ombres pourpres d'un éclat ridicule sous le clocher ?

Elle regardait son croquis, intéressée, oubliant Mr Wrenn, se pinçant le menton en méditant et murmurait : – Elles sont assez bien… pas mal, vraiment, pas mal…

Puis, faisant vivement pivoter ses épaules, elle débita :

— Mais regardez-moi ça, considérez cette voûte… elle est pitoyablement dessinée… et voyez comme j'ai truqué cette figure, ce n'est pas du tout un être vivant. Vous ne remarquez pas comme j'ai jonglé avec cet escalier ? Allons, mon cher Monsieur, chaque détail du dessin dans cette croûte ferait honte à une classe de peinture à Dos Puentes. Et reluquez-moi ce bouquet de nénuphars dans cette autre

aquarelle : on dirait des parapluies à l'envers dans un baquet stupide. Pouh ! C'est terrible, affreux. Ne faites pas semblant de les aimer, ce n'est vraiment pas la peine, vous savez. Ne voyez-vous pas maintenant à quel point c'est horriblement mal dessiné ?

L'imagination de Mr Wrenn descendait un chemin vert de la vieille France, conduisant à une villa blanche avec des orangers se détachant brillamment sur ses murs. Dans les œuvres d'Istra, il avait trouvé le pays de tous les rêves auxquels il avait renoncé.

— Je… je… je… Ce fut tout ce qu'il put proférer, mais l'admiration y vibrait.

— Merci… Oui, nous jouerons. Bonsoir. À demain.

IX

IL RENCONTRE LES INTELLECTUELS

Il avait envie d'entrer dans un bureau de télégraphe et de câbler négligemment à sa banque pour se faire envoyer de l'argent. Il se voyait exécutant cette opération. L'employé le prendrait peut-être pour un riche Américain. Que lui importait de dépenser tout ce qu'il avait ? Un garçon doit avoir des sous, se disait-il d'un ton de remontrance, quand il circule avec une femme comme miss Istra. Sept fois au moins il s'élança du perron où il la guettait, et trotta vivement jusqu'au coin de la rue. Chaque fois le courage lui manqua et il revint se poster sur les marches. Se faire adresser de l'argent, Gee, grommelait-il, c'était assez dangereux.

D'ailleurs il ne voulait pas s'éloigner : Istra pourrait descendre jouer avec lui.

Pendant trois heures il se tortilla sur ce perron qu'il finit par prendre en haine : c'était tout autant une prison que naguère sa chambre chez les Zapp. Il détestait la grille, et une grosse tache brune sur les dalles et, comme un cocher de camion a horreur d'un chauffeur d'auto, il haïssait une grosse femme qui, d'une fenêtre du second étage de la maison d'en face, le surveillait avec une curiosité cynique. Finalement il ne put endurer davantage la réprobation du monde représentée par cette personne. Il partit, comme s'il allait maintenant tout droit à un endroit où il avait toujours eu l'intention de se rendre, et il passa, sans faire attention à la femme.

Il sauta dans un autobus, puis dans un autre et ensuite marcha un peu. Maintenant qu'il circulait, il examinait avec angoisse ce problème : que lui était, en réalité, Istra ? Que pouvait-il être pour elle ? Il n'était qu'un employé, elle ne l'aimerait jamais. « Et, naturellement, s'expliquait-il à lui-même, on ne doit pas aimer une personne si on ne compte pas l'épouser, on ne devrait même pas lui effleurer la main. » Et, pourtant, il désirait toucher celles d'Istra. Et, soudain, il rejeta le menton en arrière, haut et ferme, dans une attitude de défi. Peu lui importait d'être un homme pervers, se déclarait-il. Il avait envie de crier à Istra à travers la ville entière : « Soyons des amants fameux ! Soyons fous ! Lançons-nous sur la cime des montagnes ». Mais ce n'était pas du tout en ces termes qu'il s'exprimait.

Puis, il donna dans un groupe de gens massés sur le trottoir et redescendit d'un seul coup du haut des cimes.

Un rassemblement se formait devant Rothsey Hall, qui portait cette affiche.

GLOIRE – GLOIRE – GLOIRE

Meeting spécial de jubilé de l'Armée du Salut

AVENTURES DE L'ADJUDANT CRABBENTHWAITE EN AFRIQUE

Il resta bouche bée devant ce placard. Dans la foule, un Salutiste, bien bâti et bien tenu, son bonnet à galon rouge de l'Armée du Salut gaillardement posé sur l'oreille, lui dit : – Ne voulez-vous pas entrer, frère ?

Mr Wrenn le suivit docilement dans la salle : Bill Wrenn n'était nulle part en vue.

Il se trouva que l'adjudant Crabbenthwaite racontait beaucoup d'histoires sur les Aissaouas et le N'Gombi, sur des marches durant de longues semaines, mais l'imagination de Mr Wrenn ne fut pas une seconde entraînée en Afrique, il ne jeta même pas un coup d'œil sur les femmes de l'Armée du Salut en capelines, qui emplissaient le Hall… il n'était occupé que des paroles de l'adjudant flétrissant les Anglais et les Anglaises qui flirtent sur les paquebots.

Et si ç'avait été lui et la folie de ses sentiments pour Istra – en ce moment il les qualifiait nettement de folie – que l'adjudant eût dénoncés ? Un Salutiste, à ses côtés, fixait sur lui un regard très accusateur.

Il sortit de là méditant profondément. Il dîna avec une grave déférence pour la nourriture et pour la servante, se montrant positivement courtois envers sa fourchette. Car il venait de se réformer. Il allait se détourner tout net de ces folles artistes, de toutes les femmes, sauf des honnêtes filles que l'on pouvait épouser. Il se rappelait les paroles tonnantes de l'adjudant :

« Vous appelez cela flirter… Flirte^{r} ! Regardez au fond de vos cœurs. Dieu lui-même y a jeté les yeux et a vu que le flirt est la route qui mène à l'enfer. Et, je vous le déclare, ces officiers de l'armée et ces femmes parées, avec leur vin et leurs cigarettes, avec leurs cartes diaboliques et leurs bijoux, avec leurs propos éclairés par l'enfer sur les folies sacrilèges du socialisme, de l'art et des courses de chevaux, ô mes frères, tout cela n'est qu'un prétexte pour se regarder et se convoiter les uns les autres. Cet empire est pourri et il s'écroulera quand nos soldats rechercheront le flirt au lieu

de tomber à genoux en prière, comme les hommes de fer de Cromwell ».

Istra… les jeux de cartes… les conversations sur le socialisme et sur l'art… Mr Wrenn se sentait très coupable. Istra… fumer et boire du vin… Mais ces réflexions morales évoquèrent encore plus nettement à ses yeux l'image d'Istra, la tiédeur persuasive de ses doigts parfaits, la courbe de sa gorge quand elle se penchait en arrière, en parlant de sa voix mélodieuse de toutes les œuvres magnifiques accomplies par les mains savantes des grands hommes.

Il s'élança hors du restaurant. Il arriverait ce qui pourrait, bon ou mauvais, il fallait qu'il la voie. Tout en grimpant sur l'impériale d'un autobus, il s'efforçait d'inventer un prétexte pour la voir… Bien entendu, on ne pouvait pas « faire une visite aux dames dans leur chambre, sans avoir un motif spécial, ou elles trouveraient cela affreusement hardi. »

Il quitta l'autobus à mi-chemin en voyant l'enseigne d'une boutique vendant des périodiques, et acheta des livraisons de ***Blackwood*** et du ***Dix-neuvième siècle***. Morton lui avait dit que c'étaient les meilleures revues anglaises du genre élevé.

Il les emporta dans sa chambre, frotta son pouce sur l'appareil à gaz pour le noircir, tacha les couvertures des brochures, en coupa les feuilles et froissa les bords pour donner l'impression de revues très maniées, non qu'il voulût faire semblant de les avoir lues, mais parce qu'il sentait qu'Istra ne lui permettrait pas d'acheter quelque chose exprès pour elle.

Toute cette opération avec ses détails le calma si bien qu'il se demanda s'il tenait réellement à la voir. En outre, il était bien tard… plus de huit heures et demie.

— Zut ! Au diable tout cela, je voudrais être mort. Je ne sais pas ce que j'ai envie de faire, grommela-t-il, et il se jeta sur son lit. Il n'était sûr de rien, sinon qu'il était malheureux. Il envisagea le suicide avec sérieux, mais pas assez longtemps pour en ressentir une grande frayeur.

Il ne savait pas qu'il était le jouet de forces qui, agissant sur lui par l'étrangeté d'une femme passionnée, auraient pu faire de lui un grand vaurien ou un héros en miniature, aussi facilement qu'elles lui inspiraient vaguement de s'apitoyer sur lui-même. Qu'il ne fût guère un vaurien, et à aucun degré un héros, c'était un détail, un accident résultant de ses trente-cinq ou trente-six ans de fréquentations vulgaires. Vaurien ou héros, remplissant de ses scandales des pages d'histoires, il aurait toujours été le même William Wrenn.

Étendu sur son lit il songeait à Istra. Au bout de quelques minutes il courut à sa toilette et brossa ses cheveux clairsemés, si énergiquement qu'il dût s'y reprendre à trois fois pour faire sa raie droite. Et tout en lissant ses sourcils et sa moustache, il se contemplait gravement dans la glace.

— J'ai l'air d'un fameux lapin », grommela-t-il, et il alla jusqu'à mi-chemin de la chambre d'Istra, puis revint changer sa cravate pour une bleu-marine qui lui donnait l'air plus jeune. Il se sentait assez monté contre tout, y compris Istra quand, finalement, il frappa à sa porte et entendit son « Oui, entrez ».

Dans la chambre se trouvait un personnage extraordinaire, vautré dans un fauteuil, une jambe sur chaque bras, un

jeune, tout jeune homme, montrant dans un ricanement perpétuel des dents brunes et cassées, mais avec un nez de dieu grec, un front haut et des cheveux jaunes hérissés. Cet individu portait de grosses lunettes rondes en écaille, une chemise souple dont le col était retenu par une épingle dorée, et un costume d'un gris délicat.

Istra était étalée sur le lit, en kimono de soie verte, fermé sur la poitrine par un gros médaillon à monture d'or. Mr Wrenn s'efforça de ne pas être choqué par le kimono.

Quand il entra, elle feuilletait, les sourcils froncés, un long livre de vers à couverture bleue, mais elle accueillit Mr Wrenn le visage épanoui comme si c'était son ami le plus intime, en murmurant : « Ma petite souris aimée, je suis si heureuse que vous ayez pu venir ».

Mr Wrenn se tenait gauchement immobile : il ne s'était pas attendu à trouver une autre visite. Il croyait l'avoir entendue l'appeler « souris »… oui, mais que signifiait ce nom, qui n'était pas du tout le sien ? Tout cela était bien troublant. Mais comme elle était heureuse de le voir !

— Souris chérie, voici un de nos meilleurs petits poètes inconvenants, Mr Carson Haggerty, d'Amérique, de Californie, lui aussi. Mr Haggerty, Mr Wrenn.

— Enchanté de vous connaître, dirent les deux hommes sur le même ton d'ennui.

Mr Wrenn fit d'une voix suppliante : – Je… heu… j'ai pensé que vous aimeriez peut-être jeter les yeux sur ces revues. Je ne suis entré que pour vous les donner.

Il était prêt à se retirer.

— Merci, c’est très aimable à vous. Je vous en prie, asseyez-vous. Carson et moi nous étions en train de batailler… il s’en va bientôt. Nous nous sommes connus à l’école d’art de Berkeley. À présent il fréquente tout le gratin de Londres.

— Mr Wrenn, commença l’excellent petit poète, j’espère que vous soutiendrez mon opinion. Izzy prétend que…

— Carson, je vous ai déjà dit bien des fois que je n’admets plus votre « Izzy ». J’aurais cru que même vous, vous seriez capable de dépasser le niveau d’esprit qui fait fureur dans les cours de première année à Berkeley…

Mr Haggerty montra entièrement toutes ses dents gâtées dans un bruyant et joyeux ricanement et poursuivit imperturbable : – Miss Nash affirme que le meilleur jugement européen, recueilli par elle dans les salons les plus distingués, prouve que tous les véritables connaisseurs commencent à regarder de travers la vogue de Rodin. Quel est votre avis ?

Mr Wrenn se tourna vers Istra pour implorer sa protection, et elle se hâta de proclamer : – Mr Wrenn est absolument d’accord avec moi. À propos, il écrit un gros livre sur le regain de faveur de Kipling après sa baisse et…

— Oh, laissez-nous tranquilles avec Kipling, ce braillard impérialiste, cet anti-Stirner ! cria Carson, lançant chaque mot avec l’aide de son pied gauche qu’il balançait.

Très soulagé que le centre de l’orage eût passé par dessus sa tête, Mr Wrenn était assis sur le bord d’une chaise cannée, tenant les revues dans ses mains et celle-ci serrées entre ses genoux. Toujours, dans les centaines d’occasions où il repassa par la suite cette scène dans son esprit, il se rappela combien les couvertures étaient fraîches et douces aux paumes de ses mains posées à plat dessus. Car il asso-

ciait ces sensations du papier à l'appréhension qu'il avait alors éprouvée qu'Istra pût le sacrifier à la grimace aux dents ébréchées de Carson Haggerty, qui l'aurait, avec son rire, chassé de la chambre et du monde de son amie.

Il haïssait ce jouvenceau poète et aurait volontiers achevé de lui briser toutes les dents. Pourtant la crainte d'avoir à tenter lui-même cet exploit lui fit admirer la manière dont Carson lançait de grands mots sonores et rampants, comme un singe joue avec des araignées rouges. Il parlait de façon outrageante de Yeats et de l'échange d'énergie sexuelle, d'Isadora Duncan et de la poésie de Carson Haggerty.

Istra, sur le lit, bâillait ouvertement, en tapant sur un oreiller, mais se laissait entraîner de temps à autre dans une discussion énergique, jusqu'au moment où Carson, avec intention, l'appela encore Izzy, sur quoi elle se redressa pour dire à Mr Wrenn : « Oh, ne vous en allez pas encore. Vous pourrez me parler de l'article quand Carson partira. Ce cher ami m'a prévenue qu'il ne pouvait rester que jusqu'à dix heures.

Mr Wrenn, qui n'avait aucune intention de se retirer, se contenta de sourire et, hochant la tête à la pièce en général, balbutia : « Ou… oui », tout en essayant de se rappeler ce qu'il avait pu lui dire à propos d'un article. Un article… peut-être une nouveauté pour la Société des souvenirs ? Superbe idée ! Peut-être voulait-elle leur dessiner une devise. Il espéra résolument qu'il pourrait arranger cela pour elle, en tout cas il ferait de son mieux… il serait heureux d'écrire à Mr Guilfogle à ce sujet. Enfin, elle semblait désirer qu'il restât près d'elle.

Pourtant, quand le cher Carson fut prestement parti, laissant la chambre encore toute sonore du bruit de son ricanement, Istra parut avoir oublié l'existence de Mr Wrenn. Elle regardait un livre sur son lit d'un air menaçant, comme s'il lui disait quelque chose. Alors il se tint tranquille, serrant encore plus étroitement les revues dans ses mains, jusqu'à ce qu'étouffé par le silence, il hasardât :

— Mr Carson est un jeune homme parfaitement bien élevé.

— C'est un sauteur, riposta-t-elle sèchement. Puis elle continua d'une voix plus douce : – Il était à l'école d'art en Californie en même temps que moi, et il se figure, à cause de cela… Vous avez été bien gentil de m'aider à me débarrasser de lui… Je commence à être… je suis fâchée d'être si peu en train ce soir. Je suppose qu'on m'enverra au lit immédiatement si je ne peux pas être plus amusante. Vous avez été délicieux de venir, Souris… Cela vous est égal que je vous appelle Souris ? Si cela vous ennuie, je cesserai.

Il s'approcha d'elle gauchement et posa les revues sur le lit.

— Mais non, c'est parfait… Que me disiez-vous d'une nouveauté, d'un article ? Si je peux faire quelque chose… n'importe quoi…

— Un article ?

— Mais oui, au sujet duquel vous désiriez me voir.

— Oh ! c'était uniquement pour faire partir Carson… Cette familiarité intolérable ! C'est le châtiment d'avoir été jadis une gosse naïve, avide d'amitié. Et à présent, bon… Oh, Souris, il dit que mes yeux… même quand j'ai ce kimo-

no vert… Venez ici, mon cher, dites-moi de quelle couleur sont mes yeux.

D'un mouvement prompt elle s'avança au bord de son lit, et, les bras tendus, lui saisit les épaules de ses mains d'ivoire. Il resta là, tremblant, oubliant toutes les règles ***Wrenniennes*** grâce auxquelles il s'était timidement frayé un chemin dans la vie. À son tour, il tendit craintivement les mains vers les épaules d'Istra, mais ses bras étaient plus courts que les siens, et ses doigts n'atteignirent que la douceur tiède du haut des bras. Il examina ces chers yeux gris bleu, mais il n'était pas assez maître de lui pour dire s'ils étaient d'un bleu de Chine ou d'un noir de basalte.

— Dites-moi, interrogea-t-elle, est-ce qu'ils ne sont pas verts ?

— Si, chevrota-t-il.

— Vous êtes un amour… et se penchant hors du lit, elle lui donna un baiser. Puis, sautant à terre, elle courut à la fenêtre, avec un rire nerveux, en se lamentant : – Je n'aurais pas dû faire cela, non, je n'aurais pas dû. Pardonnez-moi ! – Et d'un ton plaintif, comme une enfant : – Istra a été vilaine, si vilaine. Maintenant il faut vous en aller. – Quand elle se retourna vers lui, ses yeux étaient paisibles comme ceux d'un vieil ami.

Comme il avait essayé d'être bon pour ses semblables, qu'il avait témoigné de la pitié à Goaty Zapp, Mr Wrenn fut capable de comprendre qu'elle s'efforçait d'être pour lui une grande sœur bienveillante et il dit : « Bonsoir, Istra », sourit gaiement et se retira. Il obtint ce sourire par un effort violent sur ses nerfs, effort qu'il paya par une véritable torture quand, agenouillé devant son lit, il reconnut qu'Istra ne

l'aimerait jamais, que, par conséquent, il ne devait pas l'aimer, qu'il serait fou de l'aimer et ne l'aimerait jamais… et il voyait toujours ses bras blancs à demi-voilés par les manches vertes de son kimono.

Pendant deux jours aucune trace d'Istra, aucune senteur de ses cheveux, pas le moindre son de sa voix toujours changeante. Deux fois, voyant une raie de lumière sous sa porte en montant l'escalier sombre, il frappa, mais il n'y eut pas de réponse et il entra dans sa chambre à lui avec une fureur digne.

Bien des fois il renonça complètement à elle, décidé à ne plus jamais la revoir. Mais, après une de ces plus résolues renonciations, en descendant avec une allure de défi Tottenham Court Road, il vit dans une vitrine une canne qu'elle aimerait certainement lui voir porter et qui ne coûtait que deux shillings six… Hâtivement, avant de changer d'avis, il entra dans la boutique et jeta son argent. C'était vraiment une très belle canne, et d'une simplicité qui serait appréciée d'Istra, un bâton tout droit avec une pomme de métal ressemblant singulièrement à de l'argent. Il avait conscience que le monde entier le regardait du coin de l'œil en se demandant : « Pourquoi portez-vous une canne ? » mais lui, le méconnu, attendait l'approbation d'Istra qui serait la compensation de ce martyre.

Le troisième soir, tandis qu'il se tenait devant sa fenêtre à regarder deux enfants jouer à la nuit tombante, on frappa à sa porte. C'était Istra. Elle apparaissait sur le seuil, élégante et sobre, dans un costume noir, avec une petite toque qui cachait le flamboiement de sa chevelure rouge.

— Venez, dit-elle brusquement, je veux que vous m'accompagniez chez Olympia Johns. J'ai lu tout ce qu'il y a de Balzac. J'ai envie de parler. Pouvez-vous venir ?

— Oh, naturellement…

— Alors, dépêchez-vous.

Il prit son petit chapeau ridiculement rond, et passa sous son bras sa canne neuve, sans en faire trop fièrement étalage, attendant un commentaire. Elle descendit devant, puis le guida à travers les rues et squares tranquilles de Bloomsbury jusqu'à Great James Street, sans même voir son acquisition.

Elle ne prononça presque pas un mot en dehors de ceux-ci :

— J'en ai par-dessus la tête de la bande d'Olympia, je ne veux plus jamais dîner à Soho avec un de ces prétentieux pantins invertis, jamais de la vie. Mais il faut bien jouer avec quelqu'un.

Alors, il fut si ravi qu'il frappa hardiment le pavé de sa canne et lui toucha délicatement le bras pour traverser la rue. Car elle ajouta : – Nous ne ferons qu'entrer les voir un instant, puis vous pourrez m'emmener boire du vin du Rhin avec de l'eau de seltz… Pauvre Souris, elle aura son divertissement.

L'appartement d'Olympia Johns se composait de quatre petites pièces. Quand, après avoir frappé, Istra ouvrit la porte, le salon était occupé par sept personnes, qui s'interrompaient mutuellement et buvaient de l'ale à quatre pence, sept personnes et un brouillard produit par les cigarettes, plus un amas de papiers, de livres et de chapeaux. On

apercevait un tas de vaisselle sale dans la pièce voisine, séparée du salon par un rideau en grosse toile auquel étaient accrochés des boutons et médailles de vote. Il se rappela ce détail plus tard en repensant à la pièce, parce que les points brillants de ces médailles reposaient ses yeux des regards intolérables des gens auxquels on le présentait rapidement. Il avait peur d'être entraîné dans une discussion, et se tenait assis en détournant ses yeux d'eux sur les médailles et sur les murs, où se voyaient des affiches représentant des poings vigoureux avec des marteaux et des torches allumées, ou des hommes à têtes de porcs pesant sur la poitrine d'ouvriers, et paraissant y prendre plus de plaisir que ces derniers. Peu à peu il se risqua à examiner le groupe.

Carson Haggerty, le poète Américain, se trouvait là. Mais le centre de tout était Olympia Johns en personne, vieille fille de trente-quatre ans, aussi petite, aussi active, énergique et excitée qu'une fourmi qui essaye de traîner une allumette. Elle avait beaucoup de la couleur et aussi de la minceur d'une fourmi. Ses cheveux pâles s'échappaient sans cesse de dessous son bandeau de velours noir usé, dont l'envers malpropre se voyait, retroussé au bord. Une mèche lui tombait devant les yeux et elle la rejetait avec impatience en arrière, d'un geste de ses fines mains rudes, sans cesser de lancer des mots comme une mitrailleuse des balles.

— Oui, oui, oui, répétait-elle. Vous ne voyez donc pas ? La situation, je vous dis, est intolérable, tout simplement intolérable. Il faut faire quelque chose.

La situation était, paraît-il, intolérable dans les diverses branches de l'éducation féminine, de l'abonnement à l'eau à Bloomsbury, de l'industrie coutelière, et dans la façon de chanter les ballades.

Et dans la plupart des cas elle avait raison. Seulement elle l'avait avec tant d'exigence, d'agitation infatigable que Mr Wrenn en demeurait bouche bée. Elle comptait sur Carson Haggerty pour la plupart des « Oui, parfaitement », bien qu'il parût essayer de faire de l'œil à une autre femme, toute jeune, une jolie fille de vingt ans, au sourire nonchalant qui, à ce que dit Istra à Mr Wrenn, étudiait l'archéologie grecque au Muséum, sans que personne sût pourquoi. Elle semblait ignorante de tout, sauf de ses lèvres faites pour les baisers, et elle touchait à tout de façon adorable, avec des doigts gracieux et paresseux, et parlait le langage précieux avec Carson Haggerty, sur quoi Olympia, haussant les épaules, s'adressait aux autres.

Il y avait là un Mr et une Mme Stettinius, elle, poétesse, et lui un homme pâle, à barbiche de chèvre et à cravate blanche de dévot, qui professait l'athéisme de façon puritaine, morale, lugubre et religieuse. Il y avait encore un jeune homme, professeur à « l'École sélecte de Mr Jeney » et un collaborateur de « l'Église établie » de Whitechapel, qui adorait être choqué.

Pourtant, c'était Mr Wrenn qui était choqué, non par le bruit et par l'odeur, non par les femmes qui fumaient, non parce qu'on déclarait : « Il faut que nous renversions le gouvernement », non ce n'était pas tout cela qui choquait Notre Sieur Wrenn de la Société des Souvenirs, mais l'intérêt passionné avec lequel il entendait parler crûment des questions sexuelles. Il avait toujours supposé, sans que ce fût bien défini, qu'il était inconvenant d'en parler, sinon en plaisantant.

Puis venaient les superradicaux pour confondre les radicaux qui, eux, confondaient Mr Wrenn. Car il y a toujours une révolte plus accentuée, et vous avez beau vendre votre

livre de prières pour acheter les œuvres de Bakounine, et vous croire révolutionnaire jusqu'à la démence, vous trouverez toujours quelqu'un pour vous traiter de réactionnaire. Les dénigreurs arrivèrent ensemble, Mœ Tchatzsky, le syndicaliste et apôtre de l'action directe, et Jane Schott, l'auteur de proses impressionnistes, et ils s'assirent sur un divan, ricanant sans rien dire.

Istra se leva, fit signe à Mr Wrenn, et partit, malgré les appels hospitaliers d'Olympia leur criant : « Oh, restez ! Il est à peine plus de dix heures… restez et mangez quelque chose. »

Istra ferma résolument la porte. L'antichambre était sombre et agréablement calme. Elle saisit la main de Mr Wrenn et la posa sur sa poitrine.

— Oh, Souris chérie, que je me suis assommée ! Il me faut quelque chose de réel. Là dedans ils parlent, parlent, et tous les soirs ils règlent le sort de toutes les nations, toujours de la même manière. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un groupe ayant plus d'idées fausses. Ils vous ont dégoûté, n'est-ce pas ?

— Vous ne devriez pas, il me semble, les traiter si durement, dit-il en descendant l'escalier. Je ne prétends pas qu'ils soient comme vous, ils ne savent pas autant de choses, je le dis comme je le pense. Mais une chose m'a énormément intéressé, c'est ce qu'a exposé cette miss Johns à propos des enfants que dans les écoles on fait entrer de force dans un moule. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Je n'y avais encore jamais songé. Et cette Mme Stettinius parle si merveilleusement de Yeats.

— Oh, mon cher, vous compliquez bien ma tâche. Je vous veux tout différent. Vous ne voyez donc pas que votre aventure du transport à bestiaux est plus réelle qu'aucune des choses qu'ont faites ces penseurs à la manque. Je le sais… je ne suis moi-même qu'une artiste à la manque.

— Oh, je n'ai jamais rien fait.

— Mais vous êtes prêt à faire. Ah, je ne sais pas, je voudrais… je voudrais que Jock Seton – le flibustier que j'ai rencontré à San Francisco – fût ici. Il faut que je crée quelque chose… Souris, je pourrais, peut-être faire de vous un flibustier… Oh, ces gens ! Si seulement vous les connaissiez ! Cette imbécile de Mary Stettinius est folle de ce Tchatzsky que son mari invite à prendre le thé. Stettinius, lui, est toqué d'Olympia qui lâchera probablement Carson pour l'épouser, et celui-ci continuera à courir après la jeune Grecque. Ouf !

— Je ne sais pas… je ne sais pas…

Mais comme il ne savait pas ce qu'il ne savait pas, elle se borna à lui tapoter le bras en lui disant d'un ton apaisant : – Je ne critiquerai plus les premiers spécimens de radicaux que vous avez vus… ils essayent du moins de faire quelque chose. Puis elle ajouta à brûle-pourpoint : – Vous êtes exactement de la même taille que moi… Ma chère Souris, vous devriez être plus grand.

Ils entraient dans la sombre Tavistock Place après un silence non moins sombre, quand elle s'écria : – Souris, je suis si écœurée de tout. Je veux sortir de là, m'en aller, m'en aller, n'importe où, et faire quelque chose, n'importe quoi, pourvu que cela me change… Fût-ce la campagne… j'aimerais… pourquoi ne pourrions-nous pas ?…

— Allons faire un pique-nique demain, Istra.

— Un pique-nique ? Avec des pickles, un coussin et plusieurs espèces de gâteaux ?… Le Bois de Boulogne m'en a guérie, je crois… Non, laissez-moi réfléchir.

Elle se laissa tomber sur les marches de leur maison. La tête renversée, sa longue et souple gorge tendue, animée par la haine de l'ennui, elle contemplait la vague lueur des étoiles au-dessus des vieux toits délabrés de l'autre côté de la place.

— Les étoiles, dit-elle, là-bas sur les bruyères elles descendraient à côté de vous… Quel est votre goût pour l'aventure, votre formule pour ça ?… Voyons : vous prenez au sérieux les incidents banaux de la grand'route ; vous seriez délicieux et tout ému par une auberge du Lion Rouge.

— Est-ce qu'il y a plus d'un Lion Rou…

— Ma chère Souris, l'Angleterre est une ménagerie de Lions Rouges et de Lions Blancs et de poussiéreuses Licornes Vertes… Pourquoi pas, pourquoi pas, ***pourquoi pas ?*** Allons à pied à Ængusmere, c'est une folle colonie d'artistes et autres, là-bas en Suffolk, mais ils ont de ravissants cottages, et on y est plus Celte qu'à Dublin… Nous partons sur-le-champ, par le train jusqu'à Chelmsford, hein, et nous marchons toute la nuit. Ça nous prendra environ deux jours pour arriver là-bas. Pensez un peu à cela. Vagabonder à l'aube, traverser la campagne anglaise, songez donc, Yankee. Et se moquer de ce que n'importe qui au monde peut penser… des Bohémiens. Ça va-t-il ?

— M… m… mais… Il la croyait folle. Vagabonder toute la nuit ? Il ne pouvait pas la laisser faire ça.

Elle sauta sur ses pieds, et baissa les yeux sur lui d'un air révolté, serrant les poings, et demanda d'une voix hostile :

— Quoi ? Vous n'en avez pas envie ? Avec moi ?

Il était debout à côté d'elle, mécontent, digne… un homme.

— Écoutez, vous savez que j'en ai envie. Vous êtes la plus élégante… je veux dire que vous êtes… oh, vous devriez savoir ! Vous ne voyez donc pas ce que j'éprouve pour vous ? Comment, je n'ai jamais rien connu de ma vie dont j'aie eu un tel désir. Seulement je ne veux rien risquer qui puisse faire parler de vous.

— Qui le saurait ? D'ailleurs, mon cher Monsieur, je ne vois pas bien ce qu'il y a de si mal à marcher convenablement le long d'une grande route.

— Oh, ce n'est pas cela. Je vous en prie, Istra, ne me regardez pas avec ces yeux-là… comme si vous me haïssiez.

Elle s'apaisa aussitôt, lui tambourina sur le bras, s'assit sur la balustrade et le fit mettre à côté d'elle.

— Bien sûr, Souris. C'est idiot de se fâcher. Oui, je crois que vous voulez veiller sur moi, mais ne vous tourmentez pas. Voyons… Y allons-nous ?

— Mais vous ne voudriez pas plutôt attendre à demain ?

— Non. C'est une telle folie que si j'attends à demain, je n'aurai plus aucune envie de la faire. Et il faut que vous veniez, pour que j'aie quelqu'un avec qui me disputer… J'ai horreur de l'affectation de Londres, surtout de celle des radi-

caux anti-bourgeois et anti-affectés, en sorte que je suis dans la plus folle disposition d'esprit. Venez, nous allons partir.

Même cette explication pleine de logique n'avait pas convaincu Mr Wrenn, mais il ne protesta pas quand ils furent entrés dans le vestibule et qu'Istra sonna la propriétaire. Il eut un tremblement dans les genoux quand il entendit la voix de celle-ci crier en descendant l'escalier : – Qu'est-ce qu'ils veulent encore ? Il est onze heures… ils n'auront pas bientôt fini de sonner et resonner ?

La propriétaire, la campagnarde du Nord, à la face parcheminée, mince et fatiguée, qui avait pour Dieu « la respectabilité des maisons meublées », écouta avec un air d'effroi la déclaration d'Istra, faite sur un ton de douce supériorité : « Mr Wrenn et moi nous sommes invités à participer à une excursion à la campagne pour laquelle on part ce soir. Nous allons vous payer ce que nous devons et vous laisser nos affaires.

— Vous partez ensemble…

— Ma bonne dame, nous allons à Ængusmere. Voici deux livres. Ne laissez personne entrer dans ma chambre. Il se pourrait que je fasse demander mes affaires de là-bas. Soyez prête à les mettre dans mes malles et à me les envoyer. Vous comprenez ?

— Oui, Miss, mais…

— Ma bonne dame, vous rendez-vous compte que vos « mais » sont outrageants ?

— Oh, je ne voulais pas vous offenser…

— Alors, ça suffit… Vivement, Souris.

Sur l’escalier, en montant, elle lui murmura avec l’enthousiasme, non pas d’une femme lasse, mais d’une jeune fille folle de tennis et de danse : « Nous voilà partis ! Emportez juste une brosse à dents. Mettez un costume approprié, quelque chose qui ne craigne rien, et une vieille casquette.

Et elle s’élança dans sa chambre.

Or, Mr Wrenn n’avait, en fait de vieux costume, aussi bien que de tenue d’après-midi ou du soir, que le complet solide mais sans élégance qu’il avait sur lui, il se borna donc à mettre une casquette, espérant qu’elle ne s’apercevrait de rien. Elle ne le remarqua pas. Elle vint au bout d’un quart d’heure frapper à sa porte, charmante dans une robe kaki, avec de gros souliers et un béret bleu joliment chiffonné.

— Arrivez. Il y a un train pour Chelmsford dans une demi-heure, mon indicateur me l’a confié. J’ai envie de chanter.

X

IL VA AU PAYS DE BOHÈME

Ils partirent de Londres dans un compartiment de troisième classe, en face d'un curé et de deux épaisses personnes, qui n'étaient que des personnes et vous défiaient – c'est ce qu'Istra expliqua gaiement à Mr Wrenn – de faire d'elles autre chose que des personnes.

— Ils en ouvriraient des yeux, insinua-t-elle, s'ils savaient dans quelle idiotie nous nous lançons !

Mr Wrenn hocha la tête en parfait acquiescement. Il essayait, sans le moindre succès, de se persuader que Mr William, Notre Sieur Wrenn, naguère à la Société des Souvenirs, partait à minuit, avec une artiste, pour faire une excursion dans la campagne.

Le surveillant de nuit, à la gare de Chelmsford, personnage fier dans son bel uniforme, les regarda avec surprise quand, descendant du train, ils jetèrent les yeux autour d'eux, comme des étrangers. Mr Wrenn y répondit par un coup d'œil provocant et, sortant de la station avec Istra, traversa la ville et, par ses faubourgs misérables, gagna la campagne.

Ils avançaient un peu péniblement. Mr Wrenn commençait à se demander s'ils ne feraient pas mieux de retourner à Chelmsford. Il bruinait et une brume aveuglante, silencieuse, les enveloppait, confondant son gris foncé avec la nuit. Sou-

dain, Istra lui saisit le bras au portail d'une cour de ferme en criant :

— Regardez !

— Gee ! Gee ! Nous sommes en Angleterre… à l'étranger.

— Oui, à l'étranger.

Une cour pavée, entourée de bâtiments anciens couverts de chaume, était vaguement éclairée par une lanterne accrochée à un poteau patiné et poli par les siècles.

— On ne verrait pas cela en Amérique, criait-il, exultant. Gee ! Je saisis maintenant ! Je suis rudement content d'être venu… voilà la vraie Angleterre… sans touristes. Voilà ce que j'ai toujours désiré voir… un pays ancien et différent… Des toits de chaume !

« Et bientôt ce sera l'aube… une aube d'été, avec vous, Istra. Gee ! C'est l'aventure la plus épatante !

— Oui… venez. Marchons vite, ou nous allons nous endormir, et alors votre héroïne romantique ne sera plus qu'une « Personne intéressante »… et grognon. Écoutez ! Il y a un chien qui aboie à des millions de milles d'ici… J'ai envie de vous parler de moi… vous ne me connaissez pas. Ou est-ce que je me trompe ?

— Je ne sais pas très bien ce que vous voulez dire.

— Oh, il aura son petit roman ! Mais un jour je vous dirai – peut-être – que je ne suis pas du tout une personne intelligente, mais une sauvage sortant des ténèbres, qui prétend connaître Londres et Paris et Munich, et qui en a une

peur terrible… Attendez ! Écoutez ! Entendez-vous comme la bruine dégoutte de cet arbre. Êtes-vous heureux et noyé ?

— Hum… à peu près. Mais je suis navré de vous savoir trempée.

— Voyons… Mais votre manche est transpercée… mon kaki est plus à l'épreuve de l'eau… mais ça m'est égal d'être mouillée, tout ce que je redoute, c'est l'ennui. J'aimerais monter cette côte en courant, sans rien sur moi, pour sentir sur ma peau ce bon vrai brouillard si sain. Mais ça ne se fait pas, je crains.

Milles sur milles. Elle parlait surtout des boulevards de Paris et du père Duréon, de Debussy et d'artichauts, en petites phrases rieuses qui jaillissaient comme des étincelles dans les vapeurs de la brume.

L'aube parut. Du sommet d'une colline ils aperçurent les toits d'une ville et s'arrêtèrent pour s'émerveiller de son silence, comme si, pendant des éternités, n'avait retenti là l'écho de pas heureux. Le brouillard se leva. Le matin nouveau-né était pur, et ils chantèrent avec entrain en grimpant jusqu'à une vieille auberge pour diligences, et demandèrent à déjeuner à un paysan en blouse qui travaillait dans la cour et qui parut stupéfait. Il ne savait pas que pour un Mr Wrenn enchanté il était – ou peut-être sa blouse – le héros d'un drame anglais. Et sans doute le bacon croustillant et les œufs qu'une servante mal réveillée leur prépara ignoraient-ils également qu'ils étaient des accessoires de théâtre. C'étaient des œufs bien anglais, servis à l'aube dans une auberge anglaise – dans une salle carrelée, à poutres apparentes, avec un étourneau dans sa cage d'osier accrochée à la fenêtre garnie de treillage. Et pas d'excursionnistes pour les en-

nuyer ! Mr Wrenn employait vraiment dans ses méditations ce terme d'excursionniste, qu'il avait appris d'Istra.

Quand il le lui révéla, elle se mit à rire : – Vous savez très bien, Souris, que vous avez le désir caché d'avoir ici un étranger yankee pour témoin de notre exploit.

— Je crois que c'est vrai.

— Mais je ne vaux peut-être pas mieux.

Pour une fois leurs tons n'avait pas été ceux d'un maître et de son élève, mais de deux camarades. Et ils partirent de l'auberge dans le matin lumineux, comme deux joyeux écoliers en vacances.

Le soleil parut, très chaud, en même temps que la poussière, et Istra commença à traîner la jambe. Comme ils passaient au coin d'une ferme, où une meule de paille se dressait à l'écart dans un bouquet de saules, elle soupira, avec un sourire : – Je suis assez fatiguée, mon cher, et je vais dormir dans cette meule ; c'est une chose dont j'ai toujours eu envie. C'est très comme il faut parmi les vagabonds les plus chics, vous savez. Et on peut s'y creuser un gîte… passionnant, hein ?

Elle se fit un oreiller de sa jaquette kaki, pendant qu'il fouillait pour lui préparer une place sèche. Pour lui, il trouva un autre lit sur la face opposée de la meule.

Il ne se réveilla qu'après midi. Il sauta debout et fit le tour en courant. Istra dormait toujours, blottie en un petit amas émouvant comme un enfant, son visage fatigué reposant sur le jaune brunâtre de sa jaquette. Ses cheveux rouges s'étaient dénoués et resplendissaient sur ses épaules. Elle

paraissait si frêle qu'il en fut effrayé. Assurément aussi elle serait fâchée qu'il l'eût laissée se lancer dans cette escapade.

Sur une feuille de son carnet d'adresses – religieusement gardé depuis six ans, mais ne contenant que quatre adresses – il griffonna ce mot : « Parti chercher de quoi déjeuner, reviens immédiatement. – W. W. » Puis, se traînant doucement sur la paille, il laissa le billet à côté d'elle, et courut à une ferme. La fermière était volontiers curieuse. Ô fermière curieuse, à la langue épaisse comme de la crème d'Essex et aux pieds traînants, vous fûtes brave d'affronter Bill Wrenn le grand, tranchant et maître de lui, car il remplissait une mission pour Istra, et il se moquait bien de tous les yeux en boules de loto de l'Angleterre. Qu'importait qu'il eût une tête de lapin paisible, à la moustache inoffensive ? Istra allait se réveiller affamée. Voilà pourquoi il vous bousculait pour se faire vendre une casserole et un fagot, avec du thé, des œufs et un pain, plus un pot de cette marmelade que l'on fabriquait depuis deux cents ans dans la ferme de votre mari. Et vous auriez dû avoir pour lui du café et non du thé, femme d'Essex.

Quand il retourna à leur auberge de plein air, le soleil de l'après-midi déjà avancé, baignait la riche campagne qui s'étendait autour de leur coin si bien caché. Istra dormait encore, mais sa joue reposait maintenant sur son bras replié. Il contempla la pâleur de son visage encadré de roux, ses traits où se lisaient la pensée et l'ambition démasquées, sans la protection de ces rapides changements de physionomie qui la défendaient quand elle était éveillée. Il sanglota : s'il pouvait seulement la rendre heureuse ! Mais il avait peur de ses sautes d'humeur.

Il construisit un feu, au bord d'un ruisselet, par delà les saules, fit cuire les œufs à la coque et rôtit le pain, prépara le thé, avec de la crème dans un pot. Il se rappelait le camping de son enfance à Parthenon et les vieux procédés traditionnels. Retournant alors à la meule, il appela : – Istra… ho, Istra !

Elle secoua la tête, enfoncée dans la paille, puis s'assit, les cheveux tombant sur ses épaules. Elle répondit en souriant :

— Bonjour. Oh, mais c'est l'après-midi. Avez-vous bien dormi, mon chéri ?

— Oui, et vous ? Gee, j'espère bien que oui.

— Je n'ai jamais mieux dormi de ma vie, et j'ai encore si sommeil. Mais je me sens très bien : j'avais besoin d'un bon somme en plein air, et il fait si calme ici. Le déjeuner ! J'ai une faim de loup. Où est la maison la plus proche ?

— Le déjeuner est tout prêt.

— Vous êtes un ange !

Elle alla se laver au ruisseau, et revint avec des yeux brillants et recoiffée, et ils déjeunèrent en riant, les regards fixés sur les champs que couvrait une brume d'or. Une seule fois Istra quitta la région de leur intimité pour un hinterland d'analyse, quand elle le regarda en train de boire son thé bruyamment à même la casserole, et demanda : – Est-ce vraiment vous qui êtes ici avec moi ? Mais vous n'êtes pas un boulevardier. Je dois dire que je ne comprends pas du tout ce que vous faites ici ?… Pas non plus un homme des cavernes… je n'y comprends rien. Mais la méchante Istra ne

vous ennuiera pas. Voyons… nous avons été ensemble à l'école primaire.

— Oui, et puis au collège. Vous ne vous rappelez pas quand j'étais capitaine de base-ball ? Non. Gee, quelle mauvaise mémoire vous avez ! Sur quoi elle sourit d'un air de connivence, et ils repartirent pour le Suffolk.

* * *

— Je crois qu'il va se mettre à pleuvoir, dit malicieusement Istra à la tombée de la nuit. C'était le premier mot qu'elle prononçât depuis un mille. Après cinq autres minutes : – Je vous en prie, ne faites pas attention à mon long silence ; je suis un peu engourdie et mes pieds me font mal de la façon la moins romantique. Vous ne vous en froisserez pas, n'est-ce pas ?

Bien entendu cela le vexait, et bien entendu aussi il dit que non. Il limita adroitement le champ de la conversation par des remarques très Seizième Rue Ouest sur une petite ville qu'ils traversèrent, pendant qu'elle se contentait de sourire d'un air las, faisant au plus : « Oui, c'est vrai », que ce le fût ou non.

« Istra, se disait-il, est affreusement fatiguée ; je devrais veiller sur elle. » Il s'arrêta à l'entrée, soutenue par des piliers de bois, d'une auberge de tempérance et commanda : « Venez, nous allons manger quelque chose ici. » À leur commune surprise, elle répondit doucement : « Si vous voulez » et obéit.

On ne peut affirmer en toute vérité que Mr Wrenn ait prouvé beaucoup de savoir faire en choisissant pour leur dîner une auberge de tempérance. Istra ne parut pas attacher grande importance au fait que la nappe était grossière et les

verres bien épais, et que partout le coude se heurtait à une quantité superflue d'huiliers graisseux. Mais quand elle releva péniblement la tête pour jeter un coup d'œil autour de la salle, elle tressaillit, regarda M[r] Wrenn et d'un ton de reproche :

— Vous êtes-vous par hasard aperçu que cette auberge est envahie par des touristes ? Il y a là deux familles de Davenport ou d'Omaha, j'en suis sûre.

— Oh, ils n'ont pas si mauvais air, protesta M[r] Wrenn… Parce qu'il l'avait décidée à s'arrêter pour dîner, le pauvre homme croyait sa supériorité masculine bien établie.

— Ils sont épouvantables, vous ne le voyez donc pas ? Vous êtes désespérant.

— Mais ce gros type…, ce gros homme, avec ses lunettes sans monture visible, fait l'effet d'un brave ingénieur civil, et je crois que la dame en lace de lui…

— Ce sont des Américains.

— Nous aussi.

— Pas moi.

— Je croyais… pourtant…

— J'y suis née, c'est vrai, mais…

— Enfin, malgré cela, ils m'ont l'air de gens très bien.

— Écoutez : est-ce qu'il va falloir que je discute avec vous ? Je n'aurai donc pas la paix, fatiguée comme je le suis ? Ces excursionnistes parlent d'une « drôle d'odeur anglaise ». Vous faut-il autre chose que ça pour les maudire ?

Et ils font leur tour en automobile, visitant toutes les auberges de la route…

— C'est peut-être amusant pour…

— Ne discutez pas, je sais ce que je dis. Il faut donc tout vous expliquer ? Ce sont des gens impossibles.

Mr Wrenn éprouva une sérieuse envie de la gifler, mais il dit avec une exquise politesse : – Vous êtes horriblement fatiguée, vous ne voudriez pas coucher ici ce soir ? Ou peut-être dans un autre hôtel et moi je resterais ici ?

— Non, je ne veux rester nulle part, je veux me fuir moi-même, dit-elle, exactement comme un enfant méchant.

Ils reprirent donc leur marche.

La nuit approchait. Ils s'étaient enfoncés dans une région qui, dans l'obscurité, semblait ne se composer que de bruyères désolées. Ils gravissaient une côte en silence, quand la pluie se mit à tomber. Elle se précipitait avec fracas, en déluge impitoyable contre lequel ils luttaient en vain, qui les trempait, leur fouettait la figure, les aveuglait. Il prit le bras d'Istra et l'entraîna. Elle allait être naturellement furieuse contre lui parce qu'il pleuvait, mais ce n'était pas le moment de penser à cela : il fallait la mettre à l'abri.

Istra se mit à rire : – Oh, n'est-ce pas que c'est magnifique ? Nous voilà de vrais vagabonds, à présent.

— Comment ? Votre costume n'est pas transpercé ? Vous n'êtes pas mouillée ?

— Jusqu'aux os, cria-t-elle avec allégresse, et ça m'est égal ! Nous faisons quelque chose, au moins. Le pauvre chéri

est-il navré ? Je vous fais une course jusqu'en haut de la côte.

La silhouette sombre d'un bâtiment frappa leur vue au sommet et ils y coururent. Mr Wrenn était prêt à dévorer vivant tout propriétaire grinchu qui essayerait de leur fermer sa porte. Il s'aperçut que ce n'était qu'une écurie en ruine, la porte sortie de ses gonds, le toit de chaume à moitié écroulé en dedans. Il frotta une allumette et, la tenant levée, dressé de toute sa hauteur, lui le maître, oubliant pour une fois dans son humble existence le caractère ***wrennien*** de Mr Wrenn, il découvrit que le chaume au-dessus des mangeoires ne laissait guère passer la pluie.

— Venez, commanda-t-il, grimpez sur le bord de la mangeoire, Istra.

— Voilà un endroit merveilleux pour un assassinat, dit-elle en ricanant, quand ils furent assis, balançant leurs jambes.

Il se représentait sa grimace, il en était certain et bien content.

— Ai-je été tellement odieuse, Souris ? N'avez-vous pas envie de me tuer ? Je vais essayer de vous trouver une grande épingle.

— Non, je n'en ai pas grand désir, je crois que nous pourrons nous en passer pour cette fois.

— Oh là là, c'est vraiment terrible. Vous êtes si habitué à moi à présent que je ne vous fais même plus peur.

— Gee ! J'imagine que je tremblerai très bien devant vous aussitôt que je vous aurai conduite dans un endroit sec, mais pour l'instant je n'en ai pas le loisir. Assis sur une man-

geoire ! N'est-ce pas le plus drôle d'abri ! Maintenant il faut que je trotte pour découvrir une maison. Il doit bien y en avoir une quelque part près d'ici.

— Et vous me laisserez ici dans le noir et dans l'humidité ? Vous n'y pensez pas. D'ailleurs la pluie va bientôt cesser… non, vraiment, ça m'est tout à fait égal : je trouve l'aventure plutôt drôle.

Elle avait repris sa voix naturelle, une voix brave, de bonne camarade. Elle rit en se caressant son épaule mouillée et en prenant la main de Mr Wrenn, tranquillement assise, et l'invitant à écouter le bruit de la pluie sur le chaume.

Mais la pluie ne cessa pas rapidement et leur position instable faisait penser aux enfants qui chevauchent un bâton.

— Je suis bien mal à l'aise, se lamenta Istra.

— Écoutez, je vous en prie : je ferais mieux, je crois, d'aller voir si je ne pourrais pas trouver une maison où vous pourriez vous sécher.

— Je me sens trop malheureuse pour aller n'importe où, trop misérable pour bouger.

— Eh bien alors je vais faire du feu ici. Il n'y a pas grand danger.

— La baraque flambera, commença-t-elle d'un ton plaintif et…

Il l'interrompit : – Oh, que la sacrée cambuse brûle, mais je vous dis que je vais allumer du feu.

— Je ne veux pas faire un mouvement. Ce serait un autre genre d'ennui, voilà tout. Vous ne pourriez donc pas tâcher de prendre un peu soin de moi ?

— Oh, trésor, gémit-il avec un ahurissement juvénile. J'ai essayé de vous faire rester dans cet hôtel en ville pour vous y reposer.

— Eh bien vous auriez dû m'y obliger. Vous ne comprenez donc pas que je vous ai emmené pour que vous preniez soin de moi ?

— Heu…

— Pas de discussion là-dessus : je ne peux pas en soutenir sans cesse.

Il songea instantanément à Lee Thérèse Zapp se disputant avec sa mère, mais il ne dit rien. Il rassembla les bouts de paille et de bois les plus secs qu'il put trouver dans la litière de l'écurie et alluma du feu, pendant qu'elle le regardait avec mauvaise humeur, le visage las et fané, à la pâle clarté de la flamme. Quand la flambée brilla bien, bon petit feu régulier, il étala son veston pour lui faire un siège, et l'appela gaîment :

— Venez maintenant, trésor, voilà pour vous un vrai foyer.

Elle sauta à bas de la mangeoire et, debout devant lui, elle le regarda dans les yeux, qu'il avait juste au niveau des siens.

— Vous êtes bon pour moi, murmura-t-elle en lui caressant la joue, puis elle se laissa tomber sur le vêtement étalé en ajoutant :

— Venez vous asseoir à côté de moi et nous allons nous réchauffer tous les deux.

La pluie ruissela toute la nuit, mais personne ne vint les chasser de leur feu et ils sommeillèrent côte à côte, se tenant la main, leurs vêtements fumant. Istra s'endormit complètement, et sa tête s'appuya sur l'épaule de son compagnon. Il se redressa pour supporter ce fardeau, bien que son dos raide le fît cruellement souffrir, et il resta une heure ainsi, immobile, une heure de douleur et de félicité, de méditations confuses, étudiant le fond bizarre de leur abri, le toit sombre de chaume délabré, les murs décrépits, le sol de terre battue couvert de litière. Sa main serrait légèrement la douce étoffe kaki mouillée qui couvrait l'épaule ; sa manche humide lui collait au bras et il aurait voulu l'ôter. Ses yeux le piquaient, mais il restait assis droit, tandis qu'il considérait, tournant mille pensées dans sa tête, qu'il aimait Istra, et qu'il ne serait pas très chagrin quand il ne serait plus esclave de ses caprices, que cette aventure était la plus étrange et la plus romanesque, mais aussi la plus absurde et la plus inutile de l'histoire.

Vers le point du jour, elle bougea et, changeant péniblement de position, il la tourna de telle sorte que son dos, encore mouillé, fût exposé au feu. Il ranima la flamme et s'assit à côté d'elle, pensif, somnolant et se réveillant en sursaut, jusqu'au matin. Alors il redressa la tête et ouvrit franchement les yeux pour la trouver assise sur son séant et le regardant avec stupeur.

— C'est tout à fait impossible, voilà tout… C'est vous qui m'avez étendue là ? Je suis maintenant toute sèche partout. Vous avez été bien bon, tout à fait digne de louange…

Mais je crois que nous prendrons le train pour la fin de notre pèlerinage. Ce n'a pas été un succès complet, je le crains.

— Nous ferons peut-être mieux.

Une minute il la détesta, elle et sa politesse délicate, après cette nuit où elle avait été tour à tour insupportable et délicieuse. Il eut horreur de ses cheveux en désordre, de son visage tiré. Puis, il eut envie de pleurer, tant il désirait ardemment attirer sa tête sur son épaule, et effacer les plis creusés par la fatigue sur sa chère figure, d'autant plus chère qu'ils avaient subi ensemble cette épreuve. Mais il dit simplement :

— Eh bien, essayons d'abord de trouver à déjeuner, Istra.

Avec leurs vêtements fripés par l'eau, à moitié endormis et assez furieux, ils arrivèrent par le train de midi à la colonie esthétique, mais respectable, d'Ængusmere.

XI

IL ACHÈTE UNE CRAVATE ORANGE

Le caravansérail d'Ængusmere est si inflexiblement joyeux et artistique qu'il inspire à toute personne ordinaire l'ardent désir d'une pièce sobre à la vieille mode, où l'on puisse jouer au solitaire et mâcher de la gomme sans subir, avec une patience exaspérante, les reproches des peintures au pochoir sur les murs, des gravures remarquables et des cuivres polis. Il porte aux adjectifs : la pièce commune, qui ne ressemble en rien à un salon d'hôtel, est toute garnie de perse et de bibelots de premier ordre.

Istra était montée dormir dans sa chambre, engageant Mr Wrenn à en faire autant et à éviter « le mauvais groupe » du caravansérail, car à côté de cette odieuse bande de « Gens intéressants », il y avait, expliqua-t-elle, « un bon groupe » d'artistes qui travaillaient. Mais il avait besoin de se procurer un costume neuf pour remplacer son complet fripé par la pluie. Il errait dans la pièce commune en se demandant s'il trouverait un magasin de vêtements à Ængusmere, quand une exclamation aiguë partant d'une bergère, près de la cheminée rustique en briques, l'arrêta.

— O… o… oh, monsieur Wrenn !

C'était Mme Stettinius, la poétesse du salon d'Olympia.

— O… o… oh, vilain Mr Wrenn, venez vous asseoir près de moi et racontez-moi par le menu votre merveilleuse ex-

cursion avec Istra Nash. Je viens de rencontrer cette chère Istra sur le palier du premier. Pauvre chérie, elle était toute chiffonnée, mais ses cheveux faisaient penser à un coucher de soleil sur des pics de montagne, vous savez, comme dit Yeats :

Ses lèvres étaient un soleil couchant orageux,
Un soleil couchant orageux sur des vaisseaux condamnés…

« Seulement bien entendu c'étaient ses cheveux et non ses lèvres…

« Elle m'a dit que vous aviez marché de Londres jusqu'ici. Je n'ai jamais entendu parler de rien de si romanesque… ou, non, je ne veux pas employer ce mot… je suis de l'avis de notre chère Olympia… n'est-ce pas que c'est une femme merveilleuse, si intrépide et si partisan du progrès… n'avez-vous pas adoré la connaître ?… C'est notre moderne Jeanne d'Arc… une si noble figure… je suis d'avis comme elle que l'amour romanesque appartient au passé, que nous sommes entrés dans l'ère de la glorieuse camaraderie, qui considère la variété des unions comme tout aussi romanesque que la monogamie. Mais… mais… où en étais-je ?… je crois que votre course « à la bohémienne », de Londres vers ici, a été tout ce qu'il y a de passionnant. De grâce, racontez-nous-la en détail, Mr Wrenn. D'abord, je vous présente Miss Saxonby et Mr Gutch et notre chère Yilyena Dourschetsky et Mr Howard Bancock Binch, dont vous connaissez certainement les poèmes.

Sur quoi elle fit une bruyante inspiration et se rejeta dans les profondeurs enveloppantes de la bergère.

Durant tout ce discours, Mr Wrenn était resté debout, effrayé, sans protection et chiffonné par la pluie, devant le groupe réuni autour de la cheminée sans feu, à se demander comment Mme Stettinius pouvait avoir le nez à la fois si bleu et si poudré. Malgré son invite, il se borna pour tout récit de la course « à la bohémienne », à dire : « Eh bien… heu… nous sommes tout simplement venus à pied. »

Mais la Juive russe Yilyena, roulant ses yeux d'ébène vers lui, insista : « Oui, il faut tout nous raconter. » Or, elle avait un joli cou, coloré comme un cigare de force moyenne, et l'art du sourire et l'habitude de voir les hommes lui obéir. Mr Wrenn balbutia :

— Eh bien… heu… nous avons marché et avons été pris par la pluie. Miss Nash a été prodigieuse. Elle n'a pas bronché quand elle a été trempée, transpercée, elle n'a fait qu'en rire et a continué comme si de rien n'était. Et nous avons vu le long de la route une masse de drôles d'endroits anglais… en évitant tous les touristes – les excursionnistes, vous savez.

Un personnage parfaitement inconnu, un vieillard énorme, en chemise souple, avec des lunettes de corne, qui s'était joint au groupe sans en être prié, s'éclaircit la voix et interrompit :

— N'est-ce pas un étrange paradoxe que dans les voyages, l'occupation qui demande le plus d'attention, on rencontre toujours l'éternelle bourgeoisie ?

— Oui ! lança le chœur grec des cockneys réunis autour du feu non allumé. – Partout !

— Heu… commença Mr Gutch, qui avait apparemment quelque chose à dire. Mais le chœur continuait :

— Et aussi abominablement monogame à Port Saïd qu'à Brum.

— Oui, parfaitement.

— Mr Wr-r-renn, lança la voix perçante de Mme Stettinius la poétesse, n'avez-vous pas remarqué qu'ils oublient complètement tout le mouvement économique, que leurs observations ne portent que sur des ruines ?

— Je crois qu'ils veulent être sûrs d'admirer ce qu'il convient, risqua Mr Wrenn avec une terreur secrète.

— C'est bien vrai ! approuva le chœur grec, avec tant d'élan que l'élève particulier de Mittyford, docteur en philologie, lança sa première épigramme :

— Ce n'est pas tant ce que vous aimez que ce que vous n'aimez pas qui montre si vous avez du goût.

— Oui, gloussèrent-ils, et Mr Wrenn, très content de lui, sourit à ses nouveaux amis.

Mme Stettinius se préparait à proférer quelques observations sur la poésie de l'industrialisme, quand Mr Gutch, qui depuis un grand moment poussait des « heu, heu », essayant de placer son mot, cligna de l'œil avec une polissonnerie malicieuse à Miss Saxonby et déclara :

— Je pense que le romanesque n'est pas encore tout à fait mort. Nos amis que voilà semblent avoir fait un petit voyage tout à fait romantique. – Et il fit un autre clin d'œil :

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît ? demanda Bill Wrenn, yeux étincelants, poings fermés, mais très calme.

— Oh, je ne vous blâme pas, Miss Nash et vous, bien au contraire, ricana le personnage en branlant prudemment la tête.

Alors Bill Wrenn, le poing sous le nez de Mr Gutch, lui dit sa manière de voir :

— Dites donc, espèce de gros tas à face de carême et aux idées malpropres, je ne suis pas un grand batailleur, mais je vais vous démolir si bien que vous ne retrouverez plus vos oreilles, si vous ne me faites pas des excuses pour ces sales insinuations.

— Oh, Mr Wrenn…

— Il n'avait pas l'intention…

— Je ne voulais pas…

— Il plaisantait tout simplement…

— Je songeais uniquement à plaisanter…

Bill Wrenn, surveillant sa métamorphose en héros de drame, en jouissait vivement : – Alors, vous faites des excuses ?

— Mais certainement, Mr Wrenn. Laissez-moi vous expliquer…

— Oh ! n'expliquez rien, grogna Miss Saxonby.

— Non, lança Mr Bancock Binch ; les explications sont trop conventionnelles, mon vieux.

Les voyez-vous : Mr Wrenn sûr de lui et prêt à faire de Bill Wrenn au moindre manque de respect un belligérant aveugle ; les causeurs, assis ça et là, et assassinant tous les

principes et toutes les convenances, et prenant Mr Wrenn très au sérieux, les pauvres, parce qu'il avait dévoilé la grande vérité que l'essentiel quand on visite un pays est de ne pas le visiter. Il était extrêmement malheureux, Mr Wrenn, et souhaitait d'être bien loin de là. Il s'élançait comme projeté par un ressort quand il entendit la voix d'Istra l'appelant :

— Venez ici une seconde, Billy.

Elle se tenait debout, appuyée au dossier d'une chaise, fatiguée, mais souriante.

— Je ne peux pas encore m'endormir. Vous ne voudriez pas que je vous montre un peu la maison ?

— Oh oui !

— Si Mme Stettinius peut se passer de vous ?

Ceci parce qu'elle remarquait que la poétesse lançait des regards furieux.

— A… a… a… allez, dit Mme Stettinius, ce qui semblait impliquer un consentement absolu.

Istra l'emmena au belvédère sur une petite éminence qui dominait les prairies d'Ængusmere, parsemées de bungalows bas et de jardins pleins de roses.

— C'est ravissant, n'est-ce pas ? On pourrait peut-être vivre heureux ici… si on pouvait tuer tout le monde, sauf l'architecte, fit-elle pensivement.

— Oh oui, c'est beau, dit-il, rayonnant.

Debout là à côté d'elle, enveloppé de bonheur, contemplant les merveilleuses pelouses, Bill Wrenn était à l'apogée

de sa comédie triomphale : admis dans un monde de pelouses et de bungalows, de grandes fenêtres d'ateliers, se tenir là, dans un belvédère à côté d'Istra Nash, son amie…

— Ma chère Souris, dit-elle avec hésitation, la raison pour laquelle j'ai voulu vous amener ici, et qui m'empêchait de dormir, c'est que je voulais vous dire combien j'ai honte d'avoir été la nuit dernière si maussade et si irritable. J'en suis désolée, parce que vous avez été si patient avec moi, si bon pour moi. Je ne veux pas que vous me preniez pour une femme grincheuse ne sachant pas vous apprécier. Vous êtes très gentil, et quand j'apprendrai que vous aurez épousé une charmante fille, je serai aussi heureuse que possible.

— Oh, Istra, cria-t-il en lui saisissant le bras, je ne veux d'aucune femme au monde… je veux dire… oh, je ne demande qu'à être autorisé à circuler avec vous quand vous le voudrez bien.

— Non, non, mon cher ami. Vous avez dû voir hier soir que c'est impossible. Je vous en prie, ne discutez pas cela en ce moment, je suis trop fatiguée. Je voulais simplement vous dire combien j'ai été touchée… Et quand vous serez de retour en Amérique, vous n'aurez rien perdu à jouer un peu avec la pauvre Istra, parce qu'elle vous a expliqué différentes choses de celles auxquelles vous avez joué… sur la façon d'élever les enfants comme des individus, et de peindre à la détrempe, et autres du même genre. Et puis… et puis je ne veux pas que vous vous attachiez trop à moi, parce que nous sommes… différents… Mais nous avons eu une aventure… un peu humide seulement.

Après un silence, elle reprit gaîment : – Eh bien, je vais rentrer et essayer de dormir. Au revoir, chère Souris. Non,

ne revenez pas au caravansérail… amusez-vous à regarder les animaux. Bonsoir.

Il suivit des yeux sa silhouette droite et souple s’élançant à travers la pelouse et montant les marches de l’auberge en bois. Il la regarda franchir la porte avant de courir aux boutiques groupées autour de la gare du chemin de fer, en dehors des terrains poétiques, propriété de la colonie.

Il remarqua en route que les hommes qu’il croisait étaient pour la plupart vêtus de vestons et de culottes courtes « Norfolk », aussi acheta-t-il le premier pantalon ne cachant pas les mollets qu’il eût possédé depuis son enfance, et un veston de grosse serge, avec une boucle brillante à la ceinture. Et il osa également une cravate orange !

Il voulait offrir quelque chose à Istra au dîner, « une surprise » se murmurait-il tout bas, avec un enfantillage d’amoureux. Pour la première fois de sa vie il entra chez un fleuriste… Normalement, vous savez, les pauvres de la ville ne peuvent se permettre des fleurs qu’après leur mort, et cela pour un jour seulement… Il en ressortit avec une gerbe d’orchidées et se rappela l’époque où il enviait les gens qu’il voyait acheter des fleurs dans les boutiques de fleuristes. Quand il fut presque au caravansérail, il eut envie de retourner changer ses orchidées pour des fleurs plus simples, des roses et des œillets, mais il s’imposa de n’en rien faire.

* * *

Le linge, la verrerie et l’argenterie du caravansérail étaient presque aussi primitifs que ceux d’un hôtel de tempérance, malgré le plafond à poutres apparentes et les gravures de la salle à manger. Après avoir cherché la femme de

charge de l'auberge, une jeune femme active qui lisait énergiquement Keats, assise devant un bureau comme dans une maison d'affaires, Mr Wrenn lui demanda : – Pourrais-je avoir des tasses et de la vaisselle spéciales pour un thé d'apparat ce soi^r ? Je donne une sorte de réception…

— Combien de personnes ? La femme prononça ces mots comme s'il avait mis une pièce d'un penny dans la fente d'un appareil.

— Deux seulement… une sorte de fête d'anniversaire.

Menteur de Mr Wrenn !

— Certainement. Il y a bien entendu un petit supplément à payer. J'ai un service à thé en Satsuma Royal – pour le moins – et de la porcelaine de Limoges.

— Je crois que le Satsuma Royal serait bien. Et de l'argenterie ?

— Bien sûr.

— Et pourrions-nous avoir un menu spécial ?

— Qu'aimeriez-vous ?

— Mon Dieu…

Menteur de Mr Wrenn, ainsi que nous l'avons souligné déjà.

Il pencha la tête de côté, se frotta le menton d'un air réfléchi et d'un ton condescendant : – Que proposeriez-vous ?

— Pour un thé d'apparat ? Eh bien peut-être du consommé, une omelette Bergerac et de la salade, un entremet et du « café à la diable ». Nous avons un chef qui fait les

œufs à la française d'une façon remarquable. Ce serait simple, mais…

— Oui, ce serait parfait, appuya gravement le chef des cuisines.

— À six heures, pour deux couverts.

En s'éloignant, il riait en dedans : « Gee ! J'ai parlé de cette omelette Bergerac comme si je l'avais toujours connue. »

Il cherchait d'autres surprises pour cette fête offerte à Istra. Voyons, si c'était réellement son anniversaire, est-ce qu'elle n'aimerait pas recevoir une lettre de quelque personnage important ? Il lui écrirait une lettre venant soi-disant d'un duc. Ce qu'il fit aussitôt. Après s'être procuré un timbre, il s'assit à une table de la salle commune et, avec des peines infinies, imita un cachet de la poste, puis adressa la lettre à « Lady Istra Nash, Château Souris, Suffolk.

Quelqu'un s'étant assis en face de lui, il emporta jalousement son papier en haut dans sa chambre, sonna pour avoir une plume et de l'encre, avec des manières aussi princières que s'il n'avait jamais été à l'extrémité d'un tuyau acoustique, du mauvais côté. Après une demi-heure d'efforts pour se représenter un duc écrivant une lettre, il produisit ceci :

« Lady Istra Nash.

« Château Souris.

« Chère Madame, nous apprenons par notre ami Sir William Wrenn que certaines gens prétendent que ce n'est pas

aujourd'hui votre anniversaire et qu'ils veulent en empêcher la célébration, si donc vous avez besoin de quelqu'un pour leur persuader que c'est bien aujourd'hui, nous avons envoyé notre secrétaire Sir Percival Montagne. Sir William Wrenn le cachera derrière sa chaise, et, si l'on vous tourmente, appelez simplement Sir Percival qui le leur dira. Permettez-nous, chère Lady Nash, de vous adresser tous nos vœux pour cette circonstance, et nous terminons en vous priant de nous croire, comme toujours,

« Votre sincèrement dévoué,

« Duc VERE DE VERE. »

Il était épuisé. Quand il s'étendit une minute, un oreiller sous la tête, il s'endormit en dix secondes à peine. Bientôt il sauta debout, lava à l'eau froide ses yeux endoloris et se mit à s'habiller. La culotte et les bas de golf l'intimidaient, mais c'était la cravate orange qui lui donnait une sérieuse inquiétude. Il la risqua pourtant, et descendit s'assurer qu'on mettait le couvert avec toute la magnificence convenable.

En traversant la salle commune, il guetta du coin de l'œil les trois ou quatre groupes qui s'y tenaient. Ils parurent prendre son costume comme une chose toute naturelle, et il en fut bien content. Il avait si grand désir de faire honneur à Istra !

En revenant de la salle à manger dans la grande pièce, il passa près d'un groupe réuni dans une embrasure de fenêtre et lui tournant le dos. Il surprit ces mots :

— Quel est ce nouveau personnage remarquable, avec sa cravate orange et sa boucle de ceinture éblouissante, ce-

lui qui vient juste de traverser ? Avez-vous jamais rien vu de plus cocasse ? Il s'en faut bien d'un pouce et demi que son col ne s'ajuste à son cou. Ce doit être un poète. Je me demande si ses vers sont aussi joliment taillés que ses vêtements ?

Mr Wrenn s'arrêta. Une autre voix disait :

— Et la magnifique maigreur de ses jambes ! Cela rappelle les beaux jours du cycle, autrefois, quand le moindre commis drapier partait pour un ***bank-holiday***… Je ne le connais pas, mais je me figure que c'est un dessinateur d'illustrations à quatre ou cinq pence.

— Ou peut-être a-t-il des convictions au sujet des bananes frites et dîne-t-il de haricots sautés. Ô Ængusmere ! Ombres d'Ængus !

— Pas du tout, quand ils ont l'air aussi doux que lui, ils haïssent toujours les capitalistes, comme un militant un ministre. Il dîne probablement à la gauche d'un millionnaire sud-africain, tous les soirs, avant de s'exercer aux barricades… Tenez, regardez là-bas : voilà un véritable artiste qui traverse la pelouse : on reconnaît que c'est un véritable artiste à ce qu'il est habillé comme un officier de marine et…

Mr Wrenn s'éloignait à travers la salle commune, persuadé que tout le monde s'amusait en le dévisageant. Et il était trop tard pour changer de costume : déjà six heures.

Il avança la mâchoire inférieure et se rappela qu'il avait projeté de cacher la lettre du duc dans la serviette d'Istra, pour que la surprise fût plus complète. Il s'assit à leur table, et fourra la lettre dans les plis de la serviette. Il mit le vase d'orchidées plus au centre de la table, qu'il poussa plus près de la fenêtre donnant sur la pelouse. Il se gronda de ne pas

être capable de penser à autre chose pour changer. Et oubliant son costume, il fut heureux.

À six heures quinze, il envoya un groom en haut pour prévenir Miss Nash que M[r] Wrenn l'attendait et que le thé était prêt.

Le messager, de retour, murmura : « Miss Nash a laissé ce mot pour Monsieur, m'a dit la femme de charge. »

M[r] Wrenn ouvrit avec émoi l'enveloppe verte et blanche du caravansérail. Peut-être Istra elle aussi s'habillait-elle pour cette fête ? Il était fou des surprises pour le moment. Il lut ce qui suit :

« Souris chérie, je suis plus désolée que je ne saurais le dire, mais je vous ai averti, vous vous en souvenez, que la méchante Istra est une créature capricieuse, et en ce moment la lubie me prend de filer sur Paris, et j'attrape le train de 5 h. 17. Je ne veux pas vous dire au revoir… j'ai horreur des adieux ; rien n'est plus stupide, vous ne trouvez pas ? Écrivez-moi un jour ou l'autre, aux soins de la Cie Express-Americ., Paris, c'est ce qui vaudra le mieux, parce que je ne sais pas exactement où j'habiterai. Je vous en prie, ne cherchez pas à me revoir à Paris, car il est toujours préférable de rompre ces relations-là sans explications… n'est-ce pas votre avis ? Vous avez été merveilleusement bon pour moi, et je vous enverrai de bons conseils pour vos idées, voulez-vous ?

« I. N. »

Il alla au bureau du caravansérail tranquillement, en aveugle, paya sa note et constata qu'il ne lui restait que cinquante dollars. Il ne put se décider à faire honneur au thé qui l'attendait. Il y avait un train pour Londres à 7 h. 14, il le prit. En attendant, il télégraphia à sa banque de New York de lui envoyer cent cinquante dollars. Pour s'empêcher de réfléchir durant le trajet, il causa gravement, paisiblement, avec un vieux Monsieur du bon temps de l'Angleterre, quand on y lançait le disque. Et il ne cessait de songer, de se dire et de se redire, au bruit rythmé des wagons sur les rails : « Des amis… il faut que je me fasse des amis, à présent que je sais ce que c'est… C'est drôle que certains types n'aient pas d'amis. Il ne faut pas oublier… j'aurai à m'en faire des quantités à New York, à apprendre le moyen de s'en assurer. »

Il arriva vers onze heures à sa chambre de Tavistock Place et essaya de penser tout le reste de la nuit à quel point lui manquait son Morton du navire à bestiaux, maintenant… maintenant qu'il n'avait pas un ami dans ce vaste monde hostile.

* * *

Dans un restaurant A. B. C. de Londres, M[r] Wrenn parlait à un Américain à la moustache en brosse, aux manières vives, avec une épingle-insigne des « Chevaliers de Pythias » et des idées sur la chasse au canard, la vente de la quincaillerie, et les cigares.

— Plus d'Angleterre pour moi, lançait-il avec bonne humeur, je vais sortir au plus vite de ce trou plein de brouillards et rentrer dans le pays de Dieu. J'ai besoin de voir ce qui se passe au magasin et de m'attabler devant un soufflé aux pommes. J'en ai plus que mon compte de thé et de

marmelade. Ma foi, je n'accepterais pas ce pays stupide quand on m'en ferait cadeau. Non, Monsieu^{r} ! Moi, je suis pour le pays de Dieu… Œil endormi, Comté Brun, Minnesota… Vous parlez !

— Alors, dit Mr Wrenn, raisonnant avec soin, vous n'aimez pas beaucoup l'Angleterre ?

— L'aime^{r} ? Aimer ce trou humide et trop peuplé où on ne sait pas parler anglais, et où ils ont une monnaie absurde… hein c'est une belle chose que ce système métrique qu'ils ont en France, mais ici !… Parbleu, ils ne savent pas si la ville de Kansas est dans le Kansas ou dans le Missouri, ou dans les deux. « Ça tombe comme la pluie » m'a dit un type pour « Ça tombe bien ». Avez-vous jamais entendu pareille absurdité ?… Et du thé comme premier déjeune^{r} ! Non, Monsieur, très peu pour moi. Je prends le premier bateau.

Et en lançant, de dégoût, une énorme bouffée de fumée, le citoyen d'« Œil endormi » sortit, en faisant sauter ses clefs dans la poche de son pantalon, en redressant son cigare, du même air que s'il était le propriétaire du restaurant.

Mr Wrenn, se le représentant au moment où d'un paquebot entrant au port il saluerait la Tour Singer, aspira à la voir.

— Gee ! C'est ce que je vais faire.

Il monta au galop, s'agita avec le caissier pour changer son argent, sauta dans un autobus, bondit dans sa chambre, fourra ses affaires dans sa valise, en lui annonçant furieusement qu'ils rentraient chez eux, et fila à la gare du Northwestern. Il marcha nerveusement de long en large jusqu'au départ du train pour Liverpool. « Et si Istra voulait réparer et revenait à Londres ? » C'était une pensée terri-

fiante qui le harcelait. Il se précipita dans la salle d'attente et lui écrivit sur une carte postale illustrée représentant l'abbaye : « Rappelé en Amérique. – Écrirai. Adressez lettres aux soins de la Société des Souvenirs, Vingt-huitième Rue. » Mais il ne mit pas la carte à la poste.

Une fois installé dans un compartiment de seconde, et le train en mouvement, il se sentit déjà bien plus près de l'Amérique, et, tout en fredonnant, au grand déplaisir d'une dame coiffée avec une frange, il fit des plans pour sa nouvelle grande entreprise : l'acquisition d'amis, et la découverte, quelque jour, si Istra ne se radoucissait pas, de « quelqu'un à retrouver le soir en rentrant ». Elle était sans fin la liste des « sociétés, loges et autres groupes » auxquels il allait s'inscrire aussitôt débarqué.

À Liverpool, il s'arrêta soudain à une boîte aux lettres et y jeta sa carte pour Istra. Cela mettait fin au débat. Après cela, bien entendu, il fallait rentrer en Amérique.

Il prit la mer avec enthousiasme un mois et dix-sept jours après avoir quitté Portland.

XII

IL DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE

Dans sa couchette d'entrepont peinte en blanc, Mr Wrenn étendu, un buvard appuyé sur ses genoux relevés et un maigre petit oreiller replié en deux sous sa tête, écrivait des spécimens de circulaires à présenter à la « Société des Souvenirs et des Nouveautés Artistiques », interrompant par moments son travail pour compléter la liste des livres dont il allait se meubler l'esprit, en commençant environ cinq minutes après avoir débarqué à New York. Il était hésitant au sujet de Marie Corelli, que Morton appréciait beaucoup, mais ses œuvres seraient-elles du goût d'Istra Nash ?

Il avait peiné plusieurs heures sur une lettre à Istra dans laquelle il évitait de mentionner des sujets aussi déplacés que l'entrepont et les immigrants. Il lui était reconnaissant, disait-il, « de tout ce qu'elle lui avait appris » et il avait trouvé Ængusmere un endroit merveilleux, bien qu'il vît maintenant ce qu'elle entendait par « les gens intéressants »… son adresse à New York serait à la Société des Souvenirs.

Il déchira les nombreuses pages qui redisaient ce cri de l'amant, le plus ancien et le plus mélancolique des appels, qui a retenti au milieu des « deodars »[1], sur les barques des

---

[1] Espèce de cèdres des Indes.

Vikings, dans les cours de Provence éclairées de lune, le cri que Mr Wrenn se répétait en parcourant le pont : « J'ai tant besoin de vous, vous me manquez si affreusement, je suis si seul sans vous, chérie. » Car le brillant Aucassin ou le maigre Dante ne formulaient pas ce cri dans leur esprit de façon plus claire ou plus noble que ne le faisait Mr William Wrenn, « Notre sieur Wrenn ».

Un steward de troisième classe, à la moustache galeuse et aux yeux bruns de chien d'arrêt, descendit en sautillant, chaque pas faisant l'effet d'un coup de crayon sur une table, et jeta un coup d'œil de côté sur la couchette de Mr Wrenn. Il aimait celui-ci, qui avait prouvé son savoir en lisant des livres reliés – une histoire d'Angleterre et un exemplaire d'occasion des ***Extraits des historiens anglais,*** achetés à Liverpool – et qui consentait à écouter le roman-feuilleton du steward, sur la façon dont sa femme, Mme Wargle, vivait traîtreusement en son absence à lui avec Foddle, le marchand de viande pour les chats et, quand il était chez lui, lui faisait cuire des abats et du foie, achetés indubitablement à ce même marchand. Il jeta un coup d'œil humide et plein d'amour sur les occupations savantes de Mr Wrenn et annonça dans un murmure :

— On a signalé la terre.

— La terre.

— Mais oui.

Mr Wrenn se redressa si vigoureusement qu'il se cogna la tête. De la main droite il fourra ses papiers sous l'oreiller, tandis que de la gauche il cherchait le bord de la couchette.

— La terre ! hurla-t-il, en s'élançant dehors, à ses compagnons de cabine qui sommeillaient.

La promenade de l'entrepont, aux flancs de fer, au plancher noir, se terminant à une extrémité vers la cuisine et à l'autre aux superstructures en fer d'une écoutille, ressemblait à l'affreux bas-côté noir et huileux d'une fabrique pleine de machines, si fermée, au plafond si bas, que le côté le long de la mer paraissait n'être qu'un long vitrage d'usine. Mais Mr Wrenn l'adorait, et, sauf quand il se souvenait avec remords des livres qu'il avait à lire, il était resté sur ce pont, à admirer les naïfs et brillants oripeaux des immigrants et le mouvement sombre ou éblouissant de la mer.

Maintenant, à l'horizon, se profilait une ombre bleue, tracée par un pinceau magique, la terre, sa terre, où il allait devenir le camarade bien-aimé de tous les amis, dont il voyait l'image dans les chapeaux blancs de marins qui passaient comme des éclairs devant lui.

En chantonnant il descendit au buffet, où l'on vendait de la petite bière et du tabac moins fameux encore, afin d'acheter encore une livre de berlingots pour les enfants des Juifs russes.

Les marmots savaient qu'il allait venir. « Petits fripons », dit-il en riant, et touchant leurs joues brunes, en feignant d'avoir peur quand ils frappaient de leurs faibles poings les flancs en fer du navire, ou roulaient dans les dalots alors qu'on ne faisait pas attention à eux. Leurs mères, enveloppées de châles le connaissaient, elles aussi, et, tandis qu'il offrait timidement ses bonbons, la rangée imposante des vieux Juifs en train de bavarder, secouait ses barbes comme la forêt primitive s'agite sous la brise, en prononçant dans une langue bizarre des paroles de bénédiction.

Il répondait par des sourires, faisait des gestes et criait : « Terre ! Terre ! » avec diverses intonations, pour donner au mot quelque chose d'étranger.

Mais il se retira pour la minute sacrée où il verrait la Terre Promise qu'il venait de découvrir, le rivage de Long Island, les glacis gazonnés du Fort Wadsworth, le vaste amas des gratte-ciel de New York se dressant dans la brume comme une énorme forêt brûlée.

— La Tour Singer…, le Building Butterick, murmurait-il, tandis que le navire glissait vers le dock. Voici qui ressemble… Voyons, oui, par Dieu, oui, exactement là-bas entre la Tour Métropole et le *Times*, les bureaux de la bonne vieille Société des Souvenirs. Dieu du Ciel ! « Un dollar pour Albany »… cela semble me faire signe… ce bon vieux dolla[r] ! Au diable leur sacré shilling ! Chez moi, je suis chez moi ! Gee ! Voilà l'endroit du quai où je venais rêvasse[r] ! Bon sang, la vieille ville a l'air de se bien porte[r] !

Et tout cela était à conquérir pour lui, pour l'amour de l'amitié.

Il alla dans un hôtel. Il retournerait chez les Zapp, naturellement, mais il ne voulait pas, en revoyant ces vieux amis, gâter sa première journée. Non, il était plus gai de se tenir devant une fenêtre de son hôtel bon marché dans la Septième Avenue, à regarder « la bonne vieille foule américaine », Allemands, Irlandais, Italiens et Juifs. Il alla au Nickelorion et prit la main du contrôleur, l'homme aux boutons de cuivre, en s'écriant : – Comment va ? Eh bien, ça marche toujours ce vieux cinéma ? Je me suis absenté deux mois.

— Tout va très bien. Avez été absent ? Et alors, c'est bon, hein, de revenir en ville. Un hôtel d'été ?

— Hum ?

— Comment, vous êtes le garçon de salle de Pat Maloney, s'pas ?

Le lendemain matin, Mr Wrenn se mit en devoir d'aller à la Société des Souvenirs et Nouveautés artistiques. Il voulait en finir le plus tôt possible avec les taquineries inévitables sur ce qu'il n'était resté que si peu de temps en voyage. La jeune fille qui écrivait les adresses sur les circulaires parut surprise en le voyant sortir de l'ascenseur, et, en rougissant, manifesta son habituelle et timide gratitude aux hommes du bureau qui lui permettaient d'exister et d'empocher six dollars par semaine.

Puis, dans l'antichambre accourut Rabin, un des voyageurs. – Comment, c'est vous, Wrenn ? Je ne croyais pas que ce pût être vous ? Déjà revenu ? Je pensais que vous étiez allé en Europe ?

— Je viens juste de rentrer. Je n'y tenais plus, loin de vous, mon vieux.

— Vous avez dû apprendre à faire vivement machine en arrière dans ce vieux pays, hein ? Vous revenez avec nous ? Eh bien, je vous reverrai bientôt. Enchanté de vous retrouver ici.

Il n'était pas follement ému de rencontrer Rabin, pourtant, le « tambour » faisait partie de la bonne vieille Société des Souvenirs, le seul endroit au monde sur lequel il pût absolument compter, le seul où on eût toujours besoin de lui.

Il avait contemplé machinalement le tableau des spécimens, notant les nouveautés inédites. La jeune scribe, lui parlant d'une voix douce, mais comme à un étranger, s'informa :

— Qui désirez-vous voir, Mr Wrenn ?

— Comment, mais Mr Guilfogle.

— Il est occupé, mais si vous voulez vous asseoir, je pense qu'il pourra vous recevoir dans quelques minutes.

Mr Wrenn avait l'impression d'être l'enfant prodigue, sans veau gras en perspective, puisqu'il avait à attendre sur la banquette des visiteurs, mais il était secoué de petits frissons de plaisir à la pensée de la délicieuse surprise qu'allait avoir Mr Mortimer R. Guilfogle, son directeur. Il guettait de l'œil Charley Carpenter ; s'il ne passait pas par l'antichambre, il irait dans le bureau de la comptabilité et… « Vous parlez de surprise ! »

— Mr Guilfogle peut vous recevoir, lui dit la jeune fille.

Quand il entra dans le bureau du directeur, Mr Guilfogle se contenta de lever les yeux d'un air stupéfait :

— Eh bien, eh bien, Wrenn, déjà revenu ? Je vous croyais parti pour un bon bout de temps.

— Mr Guilfogle, fit-il avec un sourire embarrassé, je ne pouvais pas me passer du bureau.

— Avez fait un bon voyage ?

— Oui, délicieux.

— Comment se fait-il que vous soyez rentré si vite ?

— Oh, j'avais envie… Écoutez, Monsieur, j'avais vraiment le désir de revenir au bureau… je suis tout à fait heureux de m'y retrouver.

— Enchanté de vous voir. Eh bien, où avez-vous été ? J'ai reçu la carte que vous m'avez envoyée de Chesterton, représentant la vieille église.

— J'ai été à Liverpool, à Oxford et à Londres et… eh bien, à Kew et à Ealings, et dans des tas d'endroits et puis… j'ai circulé à pied dans l'Essex et le Suffolk, partout, à Ængusmere et autres patelins.

— Une seconde… Eh bien, Rabin, qu'y a-t-il ? Mais certainement. Je vous l'ai déjà dit vingt fois : c'est pour ça que j'ai fait faire les spécimens. Je voudrais bien que vous fassiez un peu plus attention, n'est-ce pas ? – Vous avez été à Londres, alors, Wrenn ? Dites-moi, avez-vous remarqué quelques nouveautés que nous pourrions copier ?

— Non, Monsieur, malheureusement non, et j'en suis désolé. J'ai cherché un peu partout, mais je n'ai pas trouvé un objet dont nous puissions tirer parti. Je veux dire que je n'ai rien trouvé qui approchât de notre genre. Les Anglais sont assez en retard.

— Alors rien ? Et quels sont vos projets, à présent.

— Eh bien… heu… je pensais… sincèrement, Monsieur, j'aimerais reprendre mon ancienne place. Vous, vous souvenez… ce devait être arrangé comme ça…

— J'ai peur qu'il n'y ait rien à faire pour le moment, Wrenn, absolument rien. Naturellement, je ne peux dire ce qui pourrait se produire, et il faudra rester en contact avec

nous, mais nous sommes assez au complet présentement. Jake s'en tire mieux que nous ne pensions, il s'y met…

Mr Wrenn n'entendit pas un mot de ce qui concernait les mérites de Jake.

Ne pas retrouver sa place ! Il s'assit en balbutiant :

— Gee ! Je n'avais pas songé à cela. Je comptais ferme, en quelque sorte, sur la Société des Souvenirs, Mr Guilfogle.

— Je vous avais dit, vous le savez, que vous faisiez une sottise en vous en allant. Je vous ai averti.

Il acquiesça timidement, se lamentant : – Oui, c'est vrai, je m'en souviens. Mais… heu… ma foi, je…

— Je regrette, Wrenn. C'est comme ça dans les affaires. Quand on s'en va battre les buissons… pierre qui roule n'amasse pas mousse. Allons, consolez-vous. Il se peut qu'il y ait quelque chose à faire dans…

« Tr-r-r-r-^{r} », fit le téléphone.

— Hello, dit le directeu^{r} ; oui, c'est moi. Qui donc croyiez-vous que c'était, le chat ? Oui. Bien sûr. Non. Soit… demain, probablement. Très bien. Au revoir.

Puis il regarda sa montre et leva les yeux sur Mr Wrenn d'un air d'impatience.

— Voyons, Mr Guilfogle, vous dites qu'il y aura… quand y a-t-il une chance que je trouve ?…

— Comment pourrais-je vous le dire, mon garçon ? Nous vous reprendrons si nous pouvons… vous n'étiez pas un mauvais employé, ou plutôt vous ne le seriez pas si vous étiez un peu plus soigneux. À ce propos, vous comprenez,

naturellement, que, si nous essayons de vous réintégrer, cela nous donnera beaucoup de mal, et nous comptons que vous n'irez pas flirter avec d'autres maisons pour chercher une situation. Vous comprenez cela ?

— Oh, oui, Monsieur.

— Très bien. Nous apprécions votre travail à sa valeur, mais bien entendu vous ne pouvez pas nous demander de mettre à la porte un de nos aides actuels, uniquement parce que vous avez la prétention de revenir quand cela vous plaît… Filer en Europe et quitter une bonne place !… Vous n'avez pas été sur le continent ?

— Non, je…

— Bon… Oh, dites donc, comment est la nourriture à Londres ? Meilleur marché qu'ici ? Ma femme disait ce matin que nous serions obligés de jeûner si tout continue à monter comme ça.

— Oui, c'est vraiment un peu meilleur marché. On peut boire du très bon thé à deux ou trois cents la tasse. Les vêtements sont moins chers aussi. Mais l'Angleterre ne me plaît pas beaucoup, quoi qu'il y ait toutes sortes d'endroits curieux qui ont une vraie saveur… Alors, dites, Mr Guilfogle, j'ai fait un petit héritage, vous le savez, et je peux attendre quelque temps, et vous ne m'oublierez pas pour un poste si…

— N'ai-je pas dit que je penserais à vous ?

— Oui, mais…

— Revenez me voir d'ici une semaine, et laissez votre adresse à Rosey. Je ne sais cependant pas si nous pourrons, au début, vous donner tout à fait les mêmes appointements,

en admettant que nous puissions vous reprendre… la saison a été très médiocre. Mais je ferai ce que je pourrai. Revenez me voir dans une semaine environ. Bonjour.

Rabin, le voyageur, guettait Mr Wrenn dans le corridor.

— Vous avez l'air embêté, Wrenn. Le vieux Goglefogle vous a fait du feu sous le ventre ? J'aurais dû vous prévenir, mais j'ai oublié. Ce vieux grigou a combiné tout le temps de vous larder de coups de canif. Il y a une quinzaine environ, nous avons bu ensemble quelques cocktails chez Mouquin. Vous savez comme il se déboutonne toujours après deux ou trois verres. Eh bien, il parlait de… il disait que vous êtes un brave garçon et il espérait que vous vous amusiez bien et puis il ajouta : « Oui, c'est un bon type, mais il s'est sûrement livré pieds et poings liés en faisant ce voyage. Je l'ai entièrement en mon pouvoir, m'a-t-il dit. J'ai idée qu'il sera de retour ici dans trois ou quatre mois. Et vous figurez-vous qu'il rentrera tout de go et aura ce qu'il veut ? Non pas. Je le ferai attendre un mois avant de lui rendre sa place, et, alors, faites bien attention, Rabin, m'a-t-il dit, cela le démangera de se remettre au travail pour des appointements inférieurs à ceux qu'il avait, et il aura assez de bon sens pour ne plus essayer, après cela, le même coup de lâcher sa situation. Et l'excursion lui aura été salutaire après tout, il fera de meilleure besogne… il aura eu des vacances à ses frais… et nous aura permis de faire des économies. Je vous l'affirme, Rabin, m'a-t-il dit, si l'un de vous, mes gaillards, se figure qu'il nous roulera, la société ou moi, eh bien, il n'a qu'à essayer, voilà tout. » Oui, mon cher, voilà ce que m'a dit ce vieux rat. Il faut le tenir à l'œil.

— Oh, c'est ce que je ferai, oui, ma foi…

— Vous a-t-il débité un de ses boniments, tout à l'heure ?

— Mon Dieu, à peu près. Merci, je vous suis très obligé.

— Dites donc, pour l'amour de Dieu, ne lui laissez pas soupçonner que je vous ai prévenu.

— Non, non, bien sûr que non.

Et ils se séparèrent. Si désireux qu'il fût de revoir son camarade Charley Carpenter, Mr Wrenn se dirigea tristement vers le bureau de la comptabilité, projetant de lui raconter la rosserie de Guilfogle.

Le chef comptable, à la question de Mr Wrenn, secoua la tête.

— Charley n'est plus ici.

— Plus ici ?

— Non, il est parti. Il s'était mis à boire pas mal et un matin, il y a trois semaines environ, comme il avait son compte, il a dit à Guilfogle ce qu'il pensait de lui, sur quoi, naturellement, le patron l'a flanqué à la porte.

— Oh, quel dommage. Dites donc, vous ne savez pas son adresse ?

— Cent huit, Est… Ma foi, je suis content de vous revoir, Wrenn ; je ne m'attendais pas à ce que ce fût si tôt, mais j'ai toujours plaisir à vous voir. Vous revenez avec nous ?

— Je ne suis pas sûr, dit Mr Wrenn, avec aigreur, puis il serra chaleureusement la main au teneur de livres pour bien

prouver que sa mauvaise humeur ne le visait pas personnellement.

Pendant près de cinq cents mètres, Mr Wrenn regarda d'un air renfrogné une affiche des « Flocons de blé » dans le métro aérien de la Troisième Avenue, sans la voir, vraiment… Retournerait-il jamais à la Société des Souvenirs ?

Oui, il irait : c'était le meilleur moyen de commencer à se faire des amis. Mais, s'affirmait-il, « il gardait un chien de sa chienne à notre ami Guilfogle », et il avançait la mâchoire comme l'avait fait le grand Bill Wrenn. Il connaissait à présent les trucs du patron et il montrerait à ce monsieur qu'il était de taille à lui tenir tête. Il accepterait cette diminution d'appointements et feindrait d'avoir peur, mais quand l'occasion se présenterait…

Il ne se formulait pas, fût-ce en lui-même, la terrible mesure qu'il prendrait, mais en sortant du métro il se répétait à satiété, en secouant dans la poche de son manteau son poing serré :

— « Quand j'en aurai l'occasion… quand je l'aurai… »

* * *

Le bâtiment plat qu'habitait Charley Carpenter était une de ces centaines de constructions en briques qui paraissent toutes sorties du même moule. Il était rempli d'une odeur de lessive et de poisson frit. Accablé par la chaleur, Mr Wrenn monta péniblement une quantité infinie de marches en fer et frappa trois fois à la porte de Charley. Pas de réponse. Il redescendit s'informer auprès de la concierge, qui cessa de surveiller une voiture de glace dans la rue pour lui dire :

— Je crois que vous le trouverez là-haut en train de dormir, Monsieur. Il y reste couché, ivre, la plus grande partie de la journée. Sa femme l'a quitté et le propriétaire lui a donné congé pour la fin d'août. Il fait chaud aujourd'hui. Monsieur. Êtes-vous un encaisseur ? Ce sont surtout de ses gens-là qui…

— Oui, il fait très chaud.

Avec un air supérieur, mais profondément abattu, Mr Wrenn sonna d'en bas assez longtemps pour réveiller Charley, regrimpa haletant les interminables étages, et frappa à coups de pieds à la porte de son ami, jusqu'à ce que sa voix tremblotante demandât de l'intérieur :

— Qui est là ?

— C'est moi, Charley, moi, Wrenn.

— Il est en Europe… on ne me la fait pas… fichez-moi le camp.

Trois autres portes, maintenant entr'ouvertes sur le palier, laissaient passer les têtes aux cheveux gras et mal peignés de femmes curieuses. L'odeur de vapeur chaude était pire dans l'obscurité. Mr Wrenn, agacé, puis furieux d'attirer ainsi l'attention, insista :

— Laissez-moi entrer, voyons.

— Je vous dis que ce n'est pas vous… je vous connais !

Et la figure pâle de Charley Carpenter parut dans l'entrebâillement. Ses cheveux en désordre étaient collés par la sueur sur son front, et ses yeux rouges avaient un regard vague. Ses vêtements étaient affreusement chiffonnés, et il

portait une chemise sans col, au plastron d'un rose vif, aux poignets crasseux et effrangés.

— C'est ce vieux Wrenn ! Entrez, entrez vite. Y a toujours des encaisseurs qui rôdent par ici, mais je ne me laisse pas pincer, vous pensez bien.

Il referma la porte et tituba rapidement le long du corridor sombre, tout en s'efforçant, évidemment, de marcher droit. Au bout du couloir, la chambre, à l'atmosphère puante et suffocante, était aussi affreuse à voir que les yeux de Charley. Des mouches bourdonnaient partout ; la table de chêne, que Charley et sa fiancée avaient naguère mis quatre joyeuses heures à choisir, était couverte d'une demi-douzaine de bouteilles à whisky vides, de cols, de journaux déchirés, d'assiettes et de tasses sales. Le tapis de soie bon marché que la fiancée avait autrefois pris plaisir à broder de roses rouges et vertes, avait glissé à moitié, et traînait à terre, parmi les bouts de cigarettes, le tabac de Durham et les peaux de bacon qui jonchaient le tapis jaune et vert.

Voilà ce que vit Mr Wrenn, puis il se consacra à la rude tâche d'écouter Charley marmottant :

— R'venu vite, s'pas, vieux Wrenn ? V's êtes venu me voir, hein ? V's'êtes mon ami, pas vrai ? J'ai une cuite formidable, hein ? Mais vous v's'en f…, s'pas, vieux Wrenn ?

Mr Wrenn le considéra timidement, mais une minute seulement. Peut-être était-ce son aventure sur le transport à bestiaux qui lui permettait d'affronter directement une ivresse qui lui aurait soulevé le cœur trois mois plus tôt, ou peut-être ses assiduités auprès d'une Istra blasée.

— Allons, Charley, cria-t-il d'une voix émue, il faut reprendre courage.

— P'faitement.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ? Comment en êtes-vous arrivé là ?

— La femme m'a quitté… je buvais. Vous m'croyez saoul, s'pas ? Eh bien non… avec sa sœur qu'elle est partie… m'a toujours détesté. Elle a pris ma galette à la caisse d'épargne… trois cents… tout ce que j'avais, 'cepté cinquante dollars. J'la repincerai… j'lui ferai son affaire. Alors, m'suis mis à m'boissonner… Goglefogle m'a fichu dehors… m'en f…, bois tant qu'je veux. Empêchez les jeunes de s'y mettre. Dites, d'scendez m'chercher une pinte… viens juste d'en finir une… m'en faut une autre… crève de soif… du Bourbon… allez…

— J'irai vous chercher à boire, Charley, mais un coup, rien qu'un, vous savez, si vous promettez d'être sage ensuite, comme je vous le dirai.

— P'faitement.

Et Mr Wrenn s'en fut en hâte avec une bouteille à whisky, en murmurant fiévreusement : « Gee ! Il faut que je le sauve… » De retour, il remplit un verre, comme si c'était un remède pour un malade récalcitrant, et dit, d'un ton apaisant.

— Maintenant nous allons prendre un bain froid, hein ? Et nous nettoyer, et reprendre nos idées, et puis nous parlerons d'une place, n'est-ce pas ?

— Oh, pas b'soin de bain. Dites donc, j'me sens mieux à présent. Sortons prendre un verre… donnez-moi la fiole… où qu'vous l'avez mise ?

Mr Wrenn alla dans la salle de bain ouvrir le robinet d'eau froide, et revint déshabiller Charley, qui se défendait en riant et laissait porter sur l'épaule de son ami tout le poids de son corps inerte. Normalement Charley aurait eu raison de trois Mr Wrenn, pourtant, il fut emmené dans la salle de bain et fourré dans la baignoire.

Aussitôt il se mit à barboter en chantant, à lancer de l'eau à pleines mains, à faire déborder la baignoire. Mr Wrenn essayait de le faire tenir tranquille, mais les épaules lisses et mouillées lui glissaient dans les mains. Vexé, il ouvrit la vidange de la baignoire et claqua la porte de la salle de bain.

Dans la chambre il trouva un complet d'hiver en assez bon état et une chemise propre. Dans le salon il accrocha son pardessus, le recouvrit avec un journal, et tirant le balai de sous une table, se mit en devoir de balayer.

Le désordre était si grand qu'il fit une des découvertes inévitables de toutes les ménagères et se dit « qu'il ne savait par où commencer ». Il transporta en trébuchant une lourde pile de plats de la table du milieu à la cuisine, secoua, battit et plia le tapis, mit les chaises sur la table et balaya.

Sur la porte se montra une silhouette nue et ruisselante qui hurlait :

— Hé ! Où vous croyez-vous donc ? Laissez-moi ça.

— Je balaye, Charley, répondit Mr Wrenn et le balai continua à faire entendre son « tuff, tuff, tuff ».

— Laissez-moi ça, j'vous dis. Chez qui est-on ici ?

— Retournez donc dans votre baignoire, Charley.

— Dites donc, croyez que vous p’vez me commander ? Cessez-moi ça, ou j’vous flanque dehors. J’arrange ma maison à ma guise.

Bill Wrenn, le gardeur de bestiaux, se jeta sur lui, le frappa avec le balai, le repoussa jusque dans la baignoire et attendit. Il riait. C’était une bonne plaisanterie : son ami Charley et lui faisaient une petite partie. Charley, de son côté, riait également et éclaboussait de plus belle. Puis il pleurnicha, déclarant que l’eau était froide, et que son unique ami l’abandonnait.

— Oh, fermez ça, fit Bill Wrenn, en balayant la salle de bain.

Charley cessa de lancer de l’eau pour ricaner :

— Un p’tit ange du Seigneur, s’pas ? Vous vous croyez très bon, hein ? V’nez ici m’embêter… quand je n’suis pas bien… Armée du Salut… Ah, laissez-moi tranquille, hein ?

Et comme Bill Wrenn continuait à balayer : – F…-moi le camp, ouste…

Il y avait assez d’énergie dans le ton de Charley pour montrer que ses idées s’éclaircissaient. Bill Wrenn le roua encore de coups si consciencieusement qu’il mit ses poignets empesés en bouillie. Puis il entraîna Charley, l’aida à se sécher et le fourra au lit.

Cela fait, il sortit acheter des serviettes de toilette, du savon, et des cols à la pointure de son ami, un pouce de plus que les siens. Ensuite il acheva de balayer, d’épousseter et de laver la vaisselle, jusqu’à la dernière assiette. Ayant appris à réconforter Istra, il y prenait un vrai plaisir. Son goût de l’ordre lui faisait éprouver de la satisfaction à voir une as-

siette pleine de jaune d'œuf séché briller d'une blancheur éblouissante ; ou un coin de chambre couvert de poussière et de brins de tabac redevenir « un gentil coin bien propre, avec une plinthe brillante, Gee ! comme si elle était neuve ».

Un épicier irrité vint présenter un note de quinze dollars : Mr Wrenn écouta patiemment ses menaces, prétendant que cette maison était la sienne, que son honorabilité était la sienne, et versant huit dollars d'à-compte renvoya le créancier avec hauteur. Puis il s'assit pour attendre Charley, lisant la plupart du temps un journal, mais se levant pour poursuivre des mouches avec fureur, trébuchant dans les chaises, et faisant des massacres avec son journal plié.

Quand Charley se réveilla au bout de trois heures, le cerveau dégagé, mais ayant toujours la « bouche de bois », Mr Wrenn lui donna très peu de whisky avec énormément de café, des rôties et du bacon – le tout assez bon.

— Maintenant, Charley, dit-il gaiement, c'est fini, la noce, n'est-ce pas, mon vieux ?

— Vous avez été rudement gentil avec moi, vieux frère. Bon Dieu, ce que vous avez balayé ! J'étais… j'étais pas mal saoul ?

— À parler franc, terriblement. Mais vous serez sobre, désormais, n'est-ce pas ?

— Pas étonnant que j'ai pris une cuite carabinée, Wrenn. Je suis resté à la « Amusieren Rathskeller » jusqu'à quatre heures ce matin, et puis j'ai bu un ou deux coups avant le petit déjeuner… que finalement je n'ai pas pris. Mais, dites donc, vieux, j'ai sûrement eu du succès hier soir… il y avait là une petite blonde oxygénée qui…

— Voyons, Carpenter, écoutez-moi, maintenant que vous voilà dégrisé. Avez-vous essayé de trouver une autre place ?

— Oui, mais j'ai fait fiasco partout. Il m'a semblé qu'il ne me restait pas un ami.

— Eh bien vous en av…

— Mais je crois que j'en ai un à présent, vieux Wrennski.

— Écoutez, Charley, je ne veux pas, vous le savez, vous la faire à la Société charitable ou vous parler comme un révérend. Mais j'ai tant d'amitié pour vous que je veux vous voir cesser de boire et trouver une autre place, sérieusement, Charley, voilà ce que je désire. Êtes-vous à sec ?

— À peu près. Je n'ai plus guère que dix dollars… Je vais en mettre, mon vieux. Je sais bien que vous n'êtes pas un prêcheur. Bien sûr, si vous m'arriviez avec un sermon sur la vertu, je n'aurais qu'à filer bien vite et à reprendre une cuite dans les règles… Mais oui, je vais essayer de retrouver une place.

— Voici dix dollars, je vous en prie, prenez-les… oh, Charley, je vous en supplie…

— Bon, je ne peux rien vous refuser.

— Qu'est-ce que vous avez en vue comme emploi ?

— Eh bien, j'ai une chance d'avoir un poste de nuit dans un petit hôtel où j'ai été chasseur, il y a bien longtemps. L'employé qui l'occupe s'en va, mais je ne sais pas au juste quand… dans une semaine ou deux, probablement.

— Bon, ne perdez pas ça de vue. Et, je vous en prie, venez me voir, toujours au même endroit, Seizième Rue Ouest.

— Et que devient la vieille gonzesse quinteuse… comment s'appelle-t-elle ? Elle ne me gobait pas beaucoup.

— Madame Zapp ? Oh, la peste l'étouffe, elle peut bien s'emballer tant qu'elle voudra. Je recevrai toutes les visites qu'il me plaira.

— Très bien. Dites, racontez-moi un peu votre voyage.

— Oh, ç'a été épatant. Des tas de chic types sur le bateau à bestiaux… c'est là-dessus que je suis parti, vous savez. Un garçon nommé Morton… un très gentil copain. Ah, Charley, il fallait me voir servir les bœufs, leur donner du foin. Mais vous savez, la mer était rudement belle… des couleurs de toute sorte. Seulement, affreusement sale le bateau.

— On travaillait dur ?

— Oui, assez… oh, pas tellement.

— Et qu'est-ce que vous avez vu en Angleterre ?

— Un tas d'endroits. À Liverpool, Charley, j'ai vu un music-hall de première avec Morton, qui est à la coule ; ici il travaille pour la Pensylvanie… il faut que je le cherche. Vous savez, je voudrais que nous ayons une agence à Oxford pour les coussins de divans dans les collèges, les bannières et souvenirs. Il y a une masse de collèges, là-bas, tous dans la même ville. J'y ai rencontré un prof d'un collège américain qui a loué une automobile pour m'emmener dans une vieille auberge, une vraie…

— Eh ben, alors !

— … comme celles qu'on voit dans les livres, avec plancher sablé.

— Vous avez été à Londres ?

— Oui. Gee ! ça, c'est une ville ! Leur abbaye de Westminster c'est un fameux morceau… j'y ai été deux fois… c'est plein de tombeaux de rois et autres histoires. Et j'y ai vu un évêque avec des guêtres ! Mais je me sentais un peu seul, et j'ai pensé à vous bien souvent. J'aurais voulu pouvoir aller prendre un verre d'ale avec vous, et peut-être rencontrer deux jolies filles.

— Hé, hé, mon gaillard ! Dites donc, vous n'avez pas été jusqu'au « gai Paris », hein ?

— Non. Eh bien, je crois qu'il faut que je file maintenant. J'ai à me réinstaller… je suis à l'hôtel, pour le moment. Vous viendrez me voir ce soir, n'est-ce pas ?

— Alors, vous avez pensé à moi, pas vrai ?… Oui, bien sûr, vieux frangin, je viendrai ce soir. Et je vais m'occuper de cette place immédiatement.

Il est douteux que Mr Wrenn fût jamais retourné chez les Zapp s'il n'avait pas promis à Charley de l'y attendre. Même en portant sa valise à la Seizième Rue Ouest, sous un soleil brûlant, il avait envie de courir dire à Charley de venir plutôt le trouver à l'hôtel.

Lee Thérèse, qui achevait sa journée par un mal de tête, répondit à son coup de sonnette et s'écria :

— Par exemple ! Alors, c'est vous ?

— Mais oui, je crois.

— Comment, déjà de retour ? Mais vous ne vous êtes pas absenté plus d'un mois et demi, n'est-ce pas ?

Prenez garde, fille à l'orgueil méridional ! Le petit Yankee considère avec un sentiment de révolte les courbes accentuées de votre personne et vos yeux vides, tout en répondant avec une extrême douceur :

— Oui, Mademoiselle Thérèse, je crois que c'est à peu près cela.

— Ah ! je le savais bien que vous n'y tiendriez pas loin de nous. Je suppose que vous voulez reprendre votre chambre ? M'man, voilà Mr Wrenn de retour… Mr Wrenn, m'man.

— Oh, oh, oh ! C'était, montant du sous-sol, la voix de Goaty Zapp, avec un mépris d'espiègle. Mr Wrenn est revenu ! Hi, hi, hi ! Il n'a pas pu y tenir. Ça, c'est bien d'un Yankee.

Une claque, un gémissement, puis, sur l'escalier, la masse lente et éléphantique de Mme Zapp. Elle apparut, boutonnant son col, avec un sourire presque agréable, car elle détestait moins Mr Wrenn que presque tous ses autres locataires.

— Déjà de retour, Mr Wrenn ? Je vous l'affirme, je disais à Lee Thérèse, pas plus tard qu'hier, que je savais que vous auriez envie de revenir nous trouver. Vous n'entrez pas ?

Il pénétra dans le salon avec un : – Comment va la sciatique, Madame Zapp ?

— Je ne me sens pas trop bien.

— Est-ce que ma chambre est occupée en ce moment ?

Il examinait d’un air assez sévère la pièce qui sentait le renfermé, et ses manières sèches ne plaisaient guère au chef de la famille Zapp, qui déclara d’un ton lugubre :

— Elle n’est pas prise pour l’instant Mr Wrenn, mais je ne sais pas… Il y avait un Monsieur qui la visitait justement hier et il m’a dit que s’il venait ce serait pour très longtemps. Faut que je vous le dise, Mr Wrenn, ça ne me plaît guère d’avoir des clients qui partent tout d’un coup, sans prévenir.

Lee Thérèse lui lança un regard de blâme.

— Je vous ai avertie, riposta Mr Wrenn.

— Je sais, mais… enfin, je réfléchis que je peux vous donner votre chambre, mais il faudra me payer quatre dollars et demi par semaine au lieu de quatre. Les prix montent tellement, je vous assure… je le disais justement à Lee Thérèse : je ne sais pas ce que nous allons devenir si le bon Dieu ne prend pas pitié de nous. Et puis, Mr Wrenn, ça ne me va pas beaucoup que vous rentriez si tard le soir. Mais je pense que je peux m’entendre avec vous.

— Et c’est une grande faveur que vous me faites, n’est-ce pas, Madame Zapp ?

Mr Wrenn se montrait d’une politesse redoutable. Comptez sur les Yankees pour négocier adroitement avec de bonnes manières.

— Oui, mais…

C’était notre héros, notre exalté des soixante-dix-sept mers, notre ami révolutionnaire d’Istra, qui sautait tout droit du pont imprégné de sel de son vapeur vigoureux dans ce salon moisi, et déclarait, avec un calme inflexible – résolu-

ment inflexible : – Eh bien alors, je ferai mieux, je crois, de ne pas reprendre ma chambre.

— Alors, c'est comme ça que vous allez nous traiter ! hurla Mme Zapp. Vous partez et nous laissez une chambre inoccupée et puis… Ah, mauvais drôle que vous êtes, espèce de…

— M'man ! Taisez-vous et redescendez ! siffla Thérèse. Allez !

Mme Zapp s'en alla avec une allure royale, quoique vacillante, et Lee Thérèse dit à Mr Wrenn :

— M'man n'est pas du tout bien cet après-midi. Je regrette qu'elle vous ait parlé sur ce ton. Vous allez revenir ici, n'est-ce pas ? – Elle montra toutes ses dents dans un sourire franc et son inquiétude toucha le cœur de Mr Wrenn. – Rappelez-vous que vous nous l'avez promis.

— Eh bien oui, mais…

Bill Wrenn s'évanouissait, spectre épouvanté. Le « mais » fut sa suprême manifestation, mais Thérèse n'en tint aucun compte, et, reprenant vivement courage, elle s'écria :

— Je savais bien que vous comprendriez. Je ne fais qu'un saut là-haut pour préparer la chambre et mettre des draps propres à votre lit.



Un mois, un mois étouffant de New York, s'écoula avant que l'impérieux Guilfogle lui rendît sa situation, et encore à dix-sept dollars et demi par semaine au lieu des dix-neuf qu'il touchait avant. Mr Wrenn refusa, sous divers prétextes,

d'aller boire un verre avec son directeur, et lui suggéra vingt idées de nouveautés inédites et de circulaires. Il réorganisa les méthodes déplorables de Jake, cet imbécile, et deux jours après il était au travail comme s'il n'avait jamais été plus loin de la Société des Souvenirs que Newark.

XIII

IL REDEVIENT « NOTRE SIEUR WRENN »

« Chère Istra, me voici de retour à New York où je vais très bien et j'espère que ceci vous trouvera de même. Voilà très longtemps que je veux vous écrire, mais il n'y avait guère de nouvelles d'aucune sorte et c'est pourquoi je ne vous ai pas envoyé un mot. Maintenant, j'ai recommencé à travailler pour la Société des Souvenirs. J'espère que vous vous plaisez bien à Paris ; ce doit être une très belle ville et j'ai souvent désiré la voi^{r} : j'irai peut-être un jour. J'ai lu (ici plusieurs ratures), pas mal de livres depuis que je suis rentré et je crois que, maintenant, je réussirai mieux dans mes lectures… Vous m'avez dit tant de choses au sujet des livres, etc., et j'en suis très heureux. Je termine en me disant votre sincèrement dévoué

« WILLIAM WRENN. »

Il ne pouvait rien lui écrire de plus. Mais il y avait un nombre formidable de choses qu'il pouvait penser, blotti près de sa fenêtre, donnant sur la Seizième Rue Ouest, dont l'aspect lugubre n'avait pas changé pendant les siècles qu'il avait mis à parcourir l'Angleterre. Il se rappelait le sourire d'Istra et il criait : « Oh, que je voudrais la voi^{r} ! ». Il se souvenait de sa vaillance à courir sous la pluie… et il répétait son cri.

Il finit par s'invectiver. « Pourquoi ne fais-tu pas quelque chose qui compterait à ses yeux, au lieu de rester là à te lamenter comme un imbécile ? »

Et il travailla à son projet « d'entrer en relations avec le Sud » – relations d'affaires pour la Société des Souvenirs. À chaque instant il sautait de sa table à écrire dans sa chambre trop chaude, quand Istra lui apparaissait et se tenait près de sa chaise dont elle l'arrachait. Mais il travaillait.

Les placiers de la Société des Souvenirs n'avaient pas réussi à faire avec le Sud les affaires que la Société eût méritées si le droit et la justice avaient prévalu. Sur le paquebot qui le ramenait d'Angleterre, Mr Wrenn avait conçu l'idée qu'un encrier de Dixieland[2], avec le drapeau des confédérés et celui de l'Union en fonte, gracieusement entrelacés, ferait un admirable présent, propre à attirer l'attention du commerce du Sud. L'encrier devait être suivi par une série de lettres envoyées à la moindre occasion d'une commande ou d'un rappel, et exprimant avec tact l'espoir que les santés variées des États du Sud étaient bonnes et la saison de base-ball brillante, le tout pour assurer un bon accueil aux placiers dans leur tournée méridionale.

Il rédigea ses lettres et les mit en ordre, fit un croquis de son encrier, et rassembla son courage pour parler au directeur… Pour oublier leur amour et leur bien-aimée, certains sont montés en avion et ont soumis des tribus africaines. Pour oublier son amour, un nouveau Mr Wrenn, affairé, préoccupé, très « Notre Sieu^r », courut au bureau de Mr Guilfogle, posa ses papiers sur la table et prononça : –

---

2 Nom donné aux États du Sud.

Voici ce projet dont je vous ai parlé pour intéresser le Sud. Sérieusement, dites-moi, j'aimerais beaucoup essayer de le réaliser. Il me faudrait simplement une partie du temps d'une de nos sténographes.

— C'est que, vous savez, elles ont pas mal de besogne. Mais vous pouvez me laisser votre ébauche, dit Mr Guilfogle, je la regarderai.

Ce même après-midi le directeur déclara avec enthousiasme le projet « OK.[3] » : avec enthousiasme, en style de bureau, signifie dire, de façon maussade :

— « Enfin, ça ne peut pas faire de mal d'essayer, je crois, mais, pour l'amour de Dieu, faites attention et n'envoyez pas une lettre sans me la soumettre. »

Sur quoi, Mr Wrenn dicta une lettre pour chacun de leurs clients du Sud, lui envoyant un « encrier Dixieland » et s'informant de l'état des récoltes. Il avait une sténographe, une jeune femme active et intolérante, qui écrivait ses phrases hésitantes, comme si c'étaient des exemples de mauvais anglais qu'elle voulait montrer à ses amies, et qui attendait le mot suivant avec un amusement cynique.

« Bon sang, grommelait Bill Wrenn, le gardeur de bœufs, je lui montrerai que c'est moi le maître, que j'ai encore d'autres idées. » Mais il dictait avec tant de sérieux, il était si anxieux d'obtenir un résultat, qu'il en oubliait l'air de martyr supérieur de l'employée.

---

3 Abréviation très usitée pour dire « Très bien ».

Il guettait dans les journaux les comptes rendus du base-ball dans le Sud, il s'emparait de tous les placiers faisant la tournée du Sud, à leur retour, et s'informait des opinions religieuses et politiques des commerçants de leur région. Il oubliait même de se préoccuper de sa prochaine augmentation d'appointements, et trouvait bien plus passionnant de se précipiter, après un rapide déjeuner, pour écrire une lettre importante que de surveiller l'heure pour s'assurer qu'il profitait bien jusqu'à la dernière minute du temps alloué pour son repas.

Quand arriva octobre – l'octobre, saison du vagabondage, aux feuilles brillantes sur les Palissades, et les palais de cinéma de la Sixième Avenue redevenus frais et animés – Mr Wrenn restait tard, sous les lampes à vapeur de mercure, à faire des fiches des commerçants du Sud, de leurs marottes et de leurs préventions, et, tout en travaillant, il sifflait, s'arrêtant de temps à autre pour frapper sur la table et murmurer : « Parbleu, oui, je suis en train de les avoir… je les aurai. »

Il pensait rarement à Istra avant d'être dans la rue, fier d'avoir travaillé si tard qu'il en avait mal aux yeux. En fait, ses principaux soucis dans cette période lui venaient des moments où Mr Guilfogle ne consentait pas à « le laisser mettre une idée au point ».

Leur première lutte s'engagea à propos de la signature des lettres par Mr Wrenn, personnellement : celles-ci, en effet, au sentiment du directeur, étaient aussi bien « nôtres » que Mr Wrenn, et devaient être signées par la raison sociale. Mr Wrenn lui persuada, non sans peine, qu'une des meilleures façons de donner à une lettre un caractère personnel

était de la faire personnelle. Ils faillirent échanger des injures avant que Mr Wrenn ne fût autorisé à agir à sa guise.

Il n'est pas du tout certain que Mr Guilfogle aurait dû céder. À quoi sert un directeur si ses subordonnés se permettent d'avoir une opinion ?

Mr Wrenn perdit la bataille suivante. Il avait demandé pour sa sténographe un congé mensuel. Mr Guilfogle fit observer que des vacances ne lui feraient aucun bien, que cela la mécontenterait, que c'était lui rendre service de lui occuper l'esprit. On accorda pourtant à Mr Wrenn une nouvelle machine à écrire, d'une manière qui révéla que la Société des Souvenirs avait presque trop d'indulgence en permettant à un employé de satisfaire ses désirs égoïstes et obstinés.

On ne peut pas se fier à son personnel. Mr Wrenn s'absorbait tellement dans son travail qu'il ne parut même pas se rendre compte de la faveur que lui faisait Mr Guilfogle, en l'autorisant à faire copier ses lettres aux clients au papier carbone au lieu de les faire barbouiller par le papier de soie humide d'un copie-lettres. Le directeur fit droit à sa requête, mais il s'indigna, avec raison, de la désinvolture du coquin, sur quoi notre arrogant révolutionnaire, notre ami des anarchistes et des artistes à cheveux roux, demanda une augmentation et déclara qu'il se fichait pas mal que les sacrées lettres ne partent jamais. La bonté des chefs ! Car Mr Guilfogle s'excusa et porta les appointements de cet insensé de dix-sept dollars cinquante par semaine aux dix-neuf qu'il touchait avant. Il s'était attendu à dix-huit et en avait demandé vingt-deux cinquante. Il valait sur le marché du travail de vingt-cinq à trente dollars, alors que le profit que la Société des Souvenirs tirait de son labeur était au

minimum de soixante dollars, quels que fussent ses appointements.

Il y eut plus : Mr Guilfogle lui dit, en lui frappant sur l'épaule : – Vous faites de la bonne besogne, mon vieux. C'est très bien. Je vous demande seulement de ne pas être trop négligent.

Ce soir-là Wrenn travailla jusqu'à huit heures.

Après son augmentation, il pouvait se permettre d'aller au théâtre, puisqu'il n'économisait plus pour voyager. Il écrivit de courtes lettres à Istra et lut les livres qu'il pensa mériter son approbation, un Baedeker de Paris et le second volume de ***Guerre et Paix*** de Tolstoï, qu'il acheta cinq cents, d'occasion, chez un bouquiniste. Il s'intéressa à des histoires populaires et inexactes de France et d'Angleterre, et collectionna une quantité d'anecdotes et de notes sur Guy Fawkes et les chandelles, sur le droit divin des rois. Il pensait presque tous les soirs à se faire des amis, ce qu'il avait plus que jamais l'intention de réaliser, sitôt qu'en serait arrivé « le moment favorable ».

Le jour où un des commerçants du Sud lui parla, dans une lettre, de son fils « un beau garçon, Monsieur, qui a toutes les chances d'obtenir un poste de lieutenant dans les forces de police d'Atlanta », les yeux de Mr Wrenn se mouillèrent. Voilà déjà un ami, se dit-il ; sûrement, il allait s'en faire d'autres. Puis il y eut l'estropié du « Coin des Nouvelles du Capitole » et du « Comptoir des Souvenirs » à Austin (Texas). Mr Wrenn mit de côté deux encriers Dixieland et une bannière de football de Yale et les envoya à l'infirme, pour ses frères qui étaient au « Collège d'Agriculture ».

Les commandes… eh bien, oui, elles augmentaient. Les placiers du Sud l'invitaient parfois à dîner, mais ils l'intimidaient. Ils savaient tant de choses et avaient tant d'histoires de fumoir à raconter. Il n'avait pas encore trouvé les amis qu'il désirait.

* * *

Le restaurant Miggleton, dans la Quarante-deuxième Rue fut une découverte romanesque. Bien qu'il eût des « prix populaires » – omelette simple quinze cents – il avait des appliques lumineuses rouges et vertes, des tables de « style mission », et un orchestre, composé d'un pianiste à tête de moineau et d'un violoniste. Mr Wrenn n'entendait jamais vraiment la musique, mais tandis qu'elle déroulait ses accords il goûtait mieux les dessins comiques du « ***Journal*** » qu'il appuyait toujours contre un huilier. Cela n'eut jamais d'inconvénients pour lui, car il n'avait pas de convictions en fait de salades. Il laissait tomber son journal pour regarder par la fenêtre l'enseigne lumineuse de la « Compagnie des progrès pour les jours de loisirs » montrant de véritables paradis sur son plan de lotissement et des rêves de… ma foi, il n'avait pas la moindre idée de quoi,… de quelque chose de lointain, ayant des chances délicieuses de devenir un coin intime. Une ou deux fois il eut l'impression qu'il voyait la femme en brun clair « chez laquelle il rentrerait le soi^r », et qui, dans un logis suburbain pour jours de loisir, jouerait une musique du même genre pour lui et ses amis du voisinage. Elle serait aussi intelligente qu'Istra, mais… « oh, davantage, telle qu'on puisse aller avec elle dans des milieux ordinaires ». Souvent cette musique lui inspirait de bonnes idées pour des lettres à écrire dans le Sud, et il les notait au dos d'enveloppes.

Enfin vient l'incident historique de la boîte d'allumettes.

Ce soir d'octobre 1910, il dînait de bonne heure chez Miggleton. La table d'hôte à trente cents était parfaite. Le potage à la crème de blé était « un vrai velours », il se permit de le faire remarquer à la serveuse, et la salade Waldorf contenait pour sa seule portion deux noix entières.

Le gros homme à gilet blanc, qu'il avait souvent remarqué dînant dans ce même coin du restaurant, lui sourit et lui dit : « Belle soirée », en s'asseyant en face de lui et aplatit les deux mèches luisantes qui décoraient le devant de son crâne presque chauve.

La musique comprenait un pot-pourri d'airs de ***La Veuve Joyeuse,*** qui lui faisaient battre la mesure du pied. Il était tout ce temps-là persuadé qu'il déciderait avec une de ses lettres le « Magasin de papeterie et de nouveautés de Seattle » à faire une commande de cinq cents dollars.

Le ***Journal*** contenait comme éditorial un essai sur ***L'Amitié,*** qui aurait fait et faisait en réalité honneur à Cicéron. Il déposa la feuille, déplaça sa grande tasse de café et considéra les boutons de nacre ornant le gilet du gros homme, qui avalait sa soupe en face de lui. « L'amitié, songeait-il, voilà mon pays ! Je n'ai même pas commencé à me faire tous ces amis que j'avais l'intention de m'assurer. Je n'ai rien essayé… oh, je vais m'y mettre, il le faut. »

— Magnifique soirée, dit le gros homme.

— Oui, certainement, acquiesça vivement Mr Wrenn.

— Un vrai temps d'été indien.

— Oui, n'est-ce pas ? Ça me donne envie de me promener sur la route de Riverside… je crois que c'est ce que je vais faire.

— Je voudrais en avoir le temps, mais il faut que j'aille au magasin… magasin de cigares. Je suis de nuit, trois fois par semaine.

— Oui, je vous vois ici presque chaque fois que je dîne de bonne heure, roucoula Mr Wrenn.

— En effet. Le reste du temps, je dîne à ma pension de famille.

Un silence. Mais Mr Wrenn luttait pour trouver des choses à dire, des moyens d'approche, une chance de faire la connaissance d'un nouveau personnage, tous les procédés amicaux auxquels il avait aspiré dans ses nuits de solitude.

— Je me demande quand ils auront achevé le Grand Central ?

— Je suppose qu'il faudra pas mal d'années, répliqua Mr Wrenn pour entretenir la conversation.

— Oui, je l'imagine.

Un silence.

Mr Wrenn essayait de découvrir autre chose à dire. Les gens solitaires dans les restaurants ne font pas connaissance. Il réussit pourtant à déclarer de la façon la plus amicale :

— Ce sera un fameux édifice.

Un silence, puis le gros homme reprit :

— Je me demande ce que fera Wolgart dans son match. Je ne pense pas qu’il puisse résister.

Mr Wrenn crut se rappeler que Wolgart était un boxeur.

Il approuva vaguement :

— Ce sera dur, en tout cas.

— Vous allez au concours d’aéroplanes ? interrogea le gros homme.

— Non, mais j’aimerais bien en voir un. Gee ! Il doit y avoir une sorte de… une sorte de risque dans ces affaires-là, hein ?

— Pour sûr. La première machine que j’ai vue pourtant… je descendais du train au parc Belmont, et il y avait un aéroplane en l’air : il faisait l’effet d’un de ces gros insectes mécaniques que les camelots vendent dans la rue et qui tournent en bourdonnant. J’ai été un peu désappointé. Mais qu’est-ce que vous croyez ? C’était ce J. A. D. Mc Curdy dans un biplan Curtiss… oui, c’était bien ça, et, parbleu, il tournait en cercle, et virait et s’inclinait si bien que j’ai failli en perdre mon chapeau tant j’étais enthousiasmé. Et, dites, le croiriez-vous, après cela je vois Mc Curdy en personne, qui se tenait près d’un des… des hangars… un beau garçon, tout jeune, pas plus de vingt-huit ou trente ans, bâti comme un Hercule… et puis j’aperçois Ralph Johnston et Arch Hoxey…

— Gee ! fit Mr Wrenn d’une voix haletante.

… qui plongent et qui font… comment appelle-t-on ça ?… qui bouclent la boucle, ou quelque chose de ce genre. Je criais à me casser la voix.

— Oh ! ç’a dû être épatant de les voir, et de si près également.

— Ah oui, pour sûr alors.

Il ne semblait pas y avoir d’autre question à régler. Mr Wrenn plia lentement son journal, chercha sous trois assiettes et sous le menu sa note qui se cachait derrière le flacon de sauce aux champignons, et quitta la table avec un « Bonsoir » plein de regrets.

Au bureau de la caissière, une blonde décorative, il mit un cent dans l’appareil qui fournit avec bonté des boîtes d’allumettes, mais cette fois il n’en vomit aucune, bien que Mr Wrenn manœuvrât bruyamment le levier.

— Détraqué ? demanda la caissière. Voici deux boîtes d’allumettes, vous les avez bien gagnées, je crois.

— Eh bien, eh bien, eh bien, lança la voix de son ami, le gros homme, en train de payer son addition à la caisse. C’est facile, hein ? Deux boîtes pour un cent ! Ça va couler le restaurant.

Et hochant la tête, il mit soigneusement une pièce dans la fente et secoua le levier en se retournant pour sourire à Mr Wrenn, qui répondit par un ricanement quand le distributeur refusa de fonctionner.

— Laissez-moi essayer, s’écria Mr Wrenn, et il appuya sur le levier avec tout l’enthousiasme de la camaraderie.

— Rien à faire, belle dame, lança le gros homme à la caissière. Je pense que j’ai également droit à deux boîtes, hein ? Et je suis employé dans une maison de cigares. En voilà des façons de rouler vos concurrents, hein ? Ho, ho, ho !

La caissière lui tendit deux boîtes avec un sourire niais et embarrassé, et le gros homme frappa joyeusement sur l'épaule de Mr Wrenn.

— À mon tour ! cria un jeune homme en chapeau vert pelucheux et complet brun, qui avait suivi la scène avec la soudaine sympathie qui unit les curieux d'une foule rassemblée par un accident.

— Non, non, c'est à moi, fit Mr Wrenn rayonnant, c'est moi qui ai inventé le jeu. Jamais encore il n'avait ainsi paradé dans un groupe. C'était un Bill Wrenn, avec le vernis d'un mondain cosmopolite. Il se tenait en face du gros homme, comme un ami de qualité, un personnage à prendre très au sérieux.

Il est vrai qu'à ce triomphe moral, il n'ajouta pas celui d'obtenir encore deux boîtes d'allumettes, car la caissière s'écria :

— Non, pas du tout, c'est mon tour ! et mit l'appareil sur une haute tablette derrière elle. Mais Mr Wrenn sortit du restaurant avec son vieil ami le gros homme, en lui disant, comme une bonne plaisanterie :

— Eh bien, je crois que c'était réussi, hein ?

— Oh oui, gloussa le gros homme.

— Vous allez à pied à votre magasin ?

— Bien sûr… vous ne faites pas un bout de chemin avec moi ?

— Si, avec plaisir. De quel côté est-ce ?

— Quatrième Avenue, et la Vingt-huitième Rue.

— J’y vais avec vous.

— Bravo.

Et le gros homme paraissait sincèrement ravi. Il confia que la pêche à Trulen, dans le New-Jersey, était un sport épatant, qu’il était un as pour lancer les mouches, qu’il avait une envie extrême d’être à Trulen pour y pêcher à la mouche, mais que son patron s’y opposait, et que celui-ci était un vieux diable, que son nom à lui était Tom Poppins, que son magasin avait une nouvelle sorte épatante de cigares de Manille, conservés dans des caisses, avec un nouveau système pour garder l’humidité de l’air, achetées sur son conseil à lui, Mr Poppins, que l’un des jeunes employés du magasin avait très bien figuré dans le « Marathon modifié », que les ***Cubs*** avaient cette année une équipe de premier ordre, qu’il serait heureux d’offrir à Mr… Mr Wrenn, n’est-ce pas ? un de ces cigares de Manille, qui étaient vraiment fameux, et qu’il n’avait pas « autant ri en un mois composé uniquement de dimanches qu’il venait de le faire en roulant le Miggleton à propos des allumettes ».

Tout cela sur le ton aisé, affectueux, légèrement sérieux des hommes gros. Les grands yeux ronds, aimables et enfantins de Mr Poppins n’avaient jamais une expression moqueuse. C’était l’homme qui en une demi-heure se fait de vieux amis d’un groupe de gens réunis dans le fumoir d’un train Pullman. En retour, Mr Wrenn se déboutonna également : il raconta la plupart des ambitions de toute sa vie et bon nombre de ses chagrins, et quand ils arrivèrent au magasin, non seulement il accepta tranquillement, mais encore il alluma sans émoi un de « ces nouveaux Manilles épatants ».

En sortant de la boutique, il sentait que l'âge d'or avait commencé pour lui : il avait un ami !

Il devait revoir Tom Poppins le jeudi suivant chez Miggleton. Et pour l'instant, il allait découvrir Morton ! Il rit si bruyamment que l'agent de service à la Trente-Quatrième rue parut interloqué et se tâta en secret pour trouver ce qu'il y avait de bizarre à son uniforme. Maintenant, ce soir même, il allait tâcher de se mettre sur la trace de Morton… enfin, peut-être pas ce soir – les bureaux de la Pensylvania ne seraient pas ouverts – mais en tout cas dans le courant de la semaine.

Deux jours après, en attendant Tom Poppins au restaurant, il se fit des reproches en pensant qu'il n'avait pas commencé ses recherches pour Morton, ce bon vieux Morton du transport à bestiaux. Mais il oublia tout, tant il fut émerveillé par ce que lui raconta Tom Poppins sur la maison de Mme Arty, une pension de famille « où tous les locataires étaient amis les uns des autres ».

— Vous n'avez jamais pris vos repas dans une pension de famille, hein ? dit Tom. Je crois que dans la plupart la nourriture est assez médiocre, et le milieu assez terne. Mais celle de Mme Arty ressemble autant à un foyer que nous pouvons l'espérer, nous autres pauvres célibataires : un groupe de gens charmants. Si vous ne plaisez pas à Mme Arty – son vrai nom est Mme R. T. Ferrard, mais nous l'appelons toujours Mme Arty[4] – elle n'hésite pas à vous faire savoir qu'elle ne vous acceptera pas du tout chez elle, mais, si vous lui al-

4 Arty, nom que donnent phonétiquement en Anglais les deux lettres R.T.

lez, elle vous raccommodera vos chaussettes avec autant de soin que si c'étaient celles de son mari. Toute la bande quand elle rentre, à peu près jusqu'à n'importe quelle heure, jusqu'à minuit et demi par exemple, se réunit au salon, où on cause et rit en faisant circuler la cruche à bière et en jouant au « Cinq Cents ». On est vraiment en famille !

« Mme Arty est presque aussi grosse que moi, mais rudement leste s'il s'agit de faire quelque chose pour vous. Un groupe de gens charmants d'ailleurs – sauf ce Teddem… c'est un de ces pauvres diables de crabes toujours sans engagement… je crois que Mme Arty a un peu pitié de lui. Dites donc, Wrenn, vous me faites l'effet d'être un bon garçon… pourquoi ne feriez-vous pas la connaissance de notre bande ? Ça vous irait peut-être de venir nous rejoindre un jour ou l'autre : vous me disiez que votre propriétaire est une vieille toquée. En tout cas venez-y dîner un soir, comme mon invité. Êtes-vous libre lundi prochain ?

— Ou… oui.

— Alors venez ce soir-là : Treizième, Est.

— Gee ! j'en serais ravi.

— Pourquoi donc ne viendriez-vous pas ? Vers six heures… vous me demanderez… lundi. Les lundi, mercredi et vendredi je ne suis pas de service au magasin dans la soirée. Venez, vous verrez toujours si l'endroit vous plaît.

— Parbleu oui, j'irai ! Et Mr Wrenn frappa sur table, cordialement.

* * *

Enfin, se disait-il, il en avait terminé avec cette existence de flânerie solitaire sans connaître personne. Il était las des Zapp, il n'y avait rien à en tirer. Il irait chez Mme Arty et en attendant il allait trouver Morton. Le lendemain matin, stupéfait de n'avoir pas fait plus tôt cette chose si facile, il téléphonait aux bureaux du chemin de fer de Pensylvanie, demandait Morton et une demi-minute après entendait :

— Oui, ici Harry Morton.

— Hallo, Mr Morton… Je parie que vous ne devinez pas qui vous parle.

— Ma foi, je ne sais pas trop.

— Voyons, qui croyez-vous que c'est… ?

— Jack ?

— Pas du tout.

— L'oncle Henry ?

— Non. Mr Wrenn se sentit perdu d'être si en dehors des relations habituelles de Morton que celui-ci ne songeait pas à lui. Il se hâta donc de réclamer sa place dans ce petit monde. – Dites-moi, Mr Morton, je ne sais si vous avez jamais entendu parler d'un transport à bestiaux qui s'appelait le ***Merian ?***

— Oh… par exemple ! C'est Bill Wrenn ?

— Oui.

— Eh bien, eh bien ! Où es-tu ? Quand es-tu revenu ?

— Oh, voilà déjà un bon moment que je suis de retour, Morty. J'ai essayé de te joindre… j'ai failli téléphoner deux

ou trois fois. Je suis dans mon bureau maintenant… la Société des Souvenirs. J'ai repris mon ancien poste. Dis donc, j'aimerais bien te voir.

— Et moi aussi, vieux Bill, je voudrais te voir.

— Tu es engagé ce soir pour le dîner, Morty ?

— N… non… je ne crois pas avoir rien promis.

Le ton de Morton semblait exprimer un doute. Mr Wrenn réfléchit donc que son ami devait être très mondain et lui adressa une invitation dans les formes :

— Eh bien, mon vieux, je serais enchanté si tu pouvais dîner avec moi. Est-ce que tu ne pourrais pas venir me retrouver, Morty ?

— S… si, je crois que ça se peut… oui, j'irai. Où le rendez-vous ?

— Que dirais-tu de la Vingt-huitième dans la Sixième Avenue ?

— Ce sera parfait, Bill. Vers six heures ?

— Épatant. Je serai rudement content de te retrouver, vieux Morty.

— Moi de même. Au revoir.

* * *

Chez Miggleton, en regardant à travers la table le corps trapu et familier et la figure énergique de Morton du transport à bestiaux, Mr Wrenn vit un étranger légèrement gêné et très calme, dont la tenue n'avait rien à voir avec les navires à bétail : cravate écarlate avec épingle en forme de fer

à cheval en « diamants du Brésil » et complet brun, avec manchettes de coupe élégante et pochette de couleur.

Morton ne voulut rien dire de ses pérégrinations après leur séparation à Liverpool, sauf ceci : « Oh, j'ai erré un peu partout… des tas d'endroits… fait chaud ce soir, pour la saison ». Trois fois il revint sur le même point : – J'avais vaguement peur que tu ne sois fâché contre moi à cause de la façon dont je t'ai lâché… c'est pour ça que je n'ai jamais cherché à te revoir. – Trois fois Mr Wrenn affirma qu'il n'avait pas été fâché, puis renonça à essayer de se faire comprendre.

La conversation languissait… tous deux jouaient volontiers avec leurs couteaux. Morton construisit une série de triangles tout en feignant de prêter grande attention à la manière dont la pianiste interprétait une chanson nègre, et tandis que Mr Wrenn regardait par la fenêtre, comme s'il s'attendait à voir le bâtiment d'en face s'embraser instantanément. Quand l'un d'eux trouvait quelque chose à dire, ils se dépêchaient de bavarder avec une hâte coupable et chacun approuvait fiévreusement toute opinion avancée par l'autre.

Mr Wrenn se surprit à estimer que Morton n'avait pas grand'chose de neuf à dire, ce qui lui fit l'effet d'une telle déloyauté qu'il s'écria avec effusion :

— Allons, maintenant, mon vieux, je voudrais bien savoir ce que tu as fait après avoir quitté Liverpool.

— Je n'ai…

— Eh bien ?

— Je ne suis jamais sorti de Liverpool. J'y ai travaillé dans un restaurant. Mais la prochaine fois – ce fut comme une explosion brusque – j'irai droit à Constantinople. Et à Liverpool j'ai vu pas mal de la vie anglaise.

Mr Wrenn parla longuement et très vite des matches de base-ball internationaux et des chaussures Walkover. Il tâchait d'imaginer ce qu'ils pourraient bien faire et soudain :

— Dis donc, Morty, je connais ici un très chic type employé dans un magasin de cigares. Si nous allions le voir ?

— Parfait.

Tom Poppins les accueillit très cordialement. Il tira des sièges en toile brune de la salle parfumée de tabac où se fabriquaient les cigares, et ils s'installèrent tous les trois au fond du magasin, où Tom se répandit en propos variés sur les courses de Juarez, sur Taft, les bagues de cigares et les Juifs. On décida Morton à raconter l'histoire, un peu blette déjà, du juge et du nègre ; il se montrait gai, riait très fort et à chaque instant répétait : – « Ah ! elle est bien bonne ! » en manière d'approbation générale. Mais il ne cessait de regarder la pendule, posée dans une niche du mur au-dessus du réfrigérateur pour l'eau. À dix heures tapant il se leva, l'air un peu confus, et murmura avec hésitation : – Eh bien, il faut, je crois, que je file chez moi.

— Oh, Morty, s'écria Mr Wrenn, de si bonne heure ?

— Qu'est-ce qui vous presse tant ? fit Tom.

— Il faut que j'aille jusqu'à Jersey City. Le ton de Morton était cordial, mais peu convaincant.

— Dites-moi… heu… Morton, fit Tom d'un air aimable, et sa tête chauve brillait derrière ses deux mèches, tandis

qu'il se levait, je vais avoir Wrenn à dîner à ma pension de famille lundi prochain, vous me feriez plaisir en l'accompagnant. C'est une maison agréable, Mme Arty – c'est la propriétaire – est épatante. Il va y avoir une chambre libre… vous pourriez peut-être vous organiser pour la prendre à vous deux, hein ? Vous comprenez, je ne touche pas de commission là-dessus, mais nous sommes tous heureux de faire ce que nous pouvons pour Mme…

— Non, non, dit Morton, je regrette, mais impossible. J'habite avec mon beau-frère et ça me coûte moitié moins qu'autrement… je ne sors pas beaucoup quand je suis en ville… je veux mettre assez d'argent de côté pour une longue fugue : j'irai tout droit jusqu'à Saint-Pétersbourg ! Quant à ce soir, j'ai passé un très bon moment.

— Enchanté, dit Tom. Superbes vos aventures sur le transport à bestiaux.

Morton se hâta d'ajouter pour se défendre et avec une nuance de blâme : – Vous vous amusez pas mal tous les deux, n'est-ce pas ? Moi, je n'en ai pas le moyen… Allons, bonsoir. Très heureux de vous connaître, Mr Poppins. Bonsoir, vieux Wr…

— Tu vas jusqu'au bac ? Pour Jersey ? Je t'accompagne, dit Mr Wrenn.

La promenade fut paisible et, pour Mr Wrenn, d'une tristesse tragique. Il voyait Morton faisant – c'était à prévoir – le voyage qu'il avait lui-même jadis projeté, et il sentait que, tout en s'assurant un vaste et nouveau cercle d'amis, il perdrait tout le furieux esprit d'aventure de Bill Wrenn. Et puis, il se séparait de son premier ami. À l'embarcadère du bac

Morton prononça son « Allons, à bientôt, mon vieux », avec une affection indiquant que c'était la fin.

Mr Wrenn reprit le chemin du magasin de cigares et fut choqué en route d'éprouver un soulagement d'avoir rompu avec Morton. La boutique était fermée.

Chez lui, Mme Zapp le guettait au sujet de son loyer pour lequel il était en retard d'un jour et il répondit très sèchement. Ceci n'était pas pour retenir le « Dieu que tout cela me dégoûte » par lequel, une fois dans sa chambre, il formula la désolation de la solitude.

Le spectre de Morton, mort et oublié, le hanta tout le lendemain jusqu'au moment où, en rentrant, il trouva, chose incroyable, sur le porte-chapeau en noyer foncé des Zapp une lettre de Paris, une enveloppe grise d'apparence étrangère, portant l'écriture d'un noir intense d'Istra.

Il attendit, pour s'offrir la volupté d'ouvrir cette missive, le moment où il aurait accompli les rites, brossé ses dents, mis ses pantoufles et amolli en le tapant le coussin de son fauteuil à bascule. Frémissant de la joie à venir, il voyait à travers la fenêtre une gigantesque et éblouissante figure d'Istra – l'Istra rieuse du déjeuner près du feu de campement – qui se dressait dans la rue au dessous. Avec un soupir joyeux, il se mit à lire :

« Souris chérie, juste un mot pour vous dire que je ne vous ai pas oublié, et que vos lettres me font grand plaisir. Pas grand'chose à vous raconter… terriblement occupée par mon travail et de fols plaisirs. Vous êtes une chère et bonne âme et j'espère que vous continuerez à m'écrire. En hâte.

« I.N. »

« Une plus longue lettre la prochaine fois. »

Il avait eu bientôt fini. Istra était encore repartie.

XIV

IL PÉNÈTRE DANS LE MONDE

L'Angleterre, avec tout le charme d'Istra, ne procura guère à Mr Wrenn de plus fortes émotions pour sa collection que celle qu'il éprouva le soir de novembre où il vit la porte blanche de Mme R. T. Ferrard, dans une élégante rangée de maisons de la Treizième Rue, près de Lexington Avenue.

C'est un quartier où les habitants ont de l'orgueil civique. Il n'y a pas la moindre chance qu'un journal y traîne sur l'asphalte ; un propriétaire, à la moustache fréquemment taillée, fondra dessus avant qu'une heure ne se soit écoulée. On ne s'étonne pas d'y voir des vestibules dallés de carreaux de marbre alternés blancs et noirs, poncés, non par les maîtresses de maison, mais par des servantes. Il y a des rideaux suisses à pois aux fenêtres du sous-sol et des rideaux en point d'Irlande à celles du premier étage, et, sur moins de huit maisons, on trouve deux plaques de cuivre poli. Ce n'est assurément pas un quartier où les enfants emplissent les rues de leurs cris et de leurs petits bâtons.

Il arrive qu'un taxi s'arrête devant une porte sans ameuter une foule de gamins, et il n'est pas rare de voir des jeunes gens en tenue de soirée emmenant des jeunes filles en robes habillées avec de légères écharpes sur la tête. La Fraternité d'un collège du Middle West y a son club, et quatre des maisons sont des hôtels particuliers, dont l'un appartient à un inspecteur de la police et un autre à un directeur d'école qui porte des guêtres de drap.

C'est un endroit qui se suffit à lui-même, aussi différent du quartier Zapp, où des ménagères en robe de guingan sortent pour se chamailler avec des marchands ambulants, que celui-ci l'est du ghetto.

La maison de Mme Arty Ferrard n'est qu'une parente pauvre de la plupart des demeures du voisinage. La grille du sous-sol est cassée et rouillée, mais les fenêtres sont garnies de rideaux en perse rouge et blanche, entre lesquels s'aperçoit la statuette en biscuit d'une dame nue, à 2 dollars 98, et la porte est d'une blancheur immaculée, avec une sonnette en cuivre verni.

Mr Wrenn tira cette poignée avec une vivacité courtoise qui, espérait-il, dissimulerait sa nervosité et son ravissement à l'idée de dîner en ville. Car il était un des hommes solitaires de New York : en huit ans cela lui était arrivé quatre fois.

La femme de trente-cinq à trente-huit ans qui lui ouvrit la porte était très grasse, les deux tiers aussi grosse que Mme Zapp, mais elle avait des yeux jeunes, et sa bouche, petite et bien dessinée, était souriante.

— Voici Mr Wrenn, n'est-ce pas ? gazouilla-t-elle, appuyée, l'air joyeux et indolent en apparence, au chambranle de la porte. Je suis Mme Ferrard. Mr Poppins m'a annoncé votre visite et m'a dit que vous étiez un homme tout à fait charmant, et de ne pas manquer de vous bien accueillir. Entrez donc.

Son indolence se transforma en vigueur quand elle s'élança à travers le vestibule vers la porte à deux battants, sur la droite, et l'ouvrit toute grande, lui révélant un décor de splendeurs et de réjouissances nocturnes.

Plusieurs personnes – on eût dit qu'il y en avait des douzaines tant était grande l'animation, – chantaient et criaient, accompagnées au piano, au milieu d'un ameublement d'un rouge éblouissant, papier rouge, tapis rouge usé, haut plafond orné d'une corniche en pâtisseries roses. Les murs étaient garnis de tableaux, vieux moulins et dames rêvant devant des couchers de soleil de teinte saumon, plus une scène de Noël, avec neige faite en incrustation de nacre. Sur une table centrale en chêne doré se dressait une grande lampe à abat-jour de mosaïque, et à travers les fragments rouges, verts ou en perles de verre ruisselait une lumière éclatante.

La pièce était remplie de sièges en peluche rembourrés et de chaises en imitation de cuir, de petites tables et d'encoignures, d'un divan et d'un bureau de dame. Des vases verts, rouges et jaunes ornés de silhouettes de jeunes amoureux encombraient le dessus du piano placé à un bout de la pièce, et le manteau de la cheminée en marbre noir. Le gaz brillant rivalisait d'éclat, de gaîté et d'éblouissement avec le feu du foyer. La profusion de meubles donnait une impression de tumulte et la rougeur, le poli des bois de chêne, étourdissaient, d'autant que le tout était amplifié de façon accablante par les rires et les chants autour du piano.

Tom Poppins surgit d'un divan en cuir neuf d'un écarlate terrifiant, et Mr Wrenn fut présenté avec une rapidité déconcertante aux cinq personnes inconnues du salon. Il eut l'impression de voir cinquante fois cinq étrangers magnifiques et inaccessibles qu'il aurait voulu fuir. Sur ce nombre il n'était sûr que de deux : une certaine Miss Nelly quelque chose et ce qui lui parut être Horatio Hood Tem – c'était Teddem.

Il aurait bien voulu saisir le nom de famille de Miss Nelly – il sut au dîner que c'était Croubel – car il fut immédiatement séduit par la douceur de son sourire quand, lui tendant une jolie main, elle dit : – Je suis ravie de faire votre connaissance, Mr Wrenn.

Elle retourna ensuite au bout du salon et reprit avec une vieille fille maigre sa conversation à propos de ruches. Mais Mr Wrenn eut l'impression de la connaître depuis longtemps et aussi intimement qu'on peut connaître une jeune femme d'un tel mérite.

Nelly Croubel lui fit l'effet d'être d'une beauté délicate, d'une sorte de beauté supérieure, rappelant celle de la fille de la « Grande Maison Blanche » sur la colline, la demeure du seigneur à Parthenon ; elle n'était pourtant pas exceptionnellement jolie. En fait, elle avait la bouche trop grande et des cheveux d'un châtain assez ordinaire. Mais son visage mobile changeait sans cesse sous l'empire de ses émotions, de sa bonté, de la vie. Sa peau était parfaite, ses traits fins, avec quelque chose de grec, son sourire prompt et pourtant sensible. Plus petite de plusieurs pouces que Mr Wrenn, elle n'était que rondeurs. Sa blouse de soie blanche soulignait tendrement l'adorable et moelleuse douceur de ses jeunes épaules. Une élégante ceinture en cuir verni serrait sa taille mince ; de fins bas de fil noirs laissaient voir dans un soulier de même nuance un pied cambré et assez petit.

Elle avait l'air d'être entraînée aux affaires, éveillée, pleine d'initiative et de respect de soi-même, s'attendant à avoir à exécuter, et à bien exécuter, les choses ; elle semblait pourtant d'une gentillesse, d'une bonté et d'une crédulité indestructibles, avec juste une nuance de timidité.

Nelly Croubel, âgée de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était plus vieille en affaires et beaucoup plus jeune en matière d'amour. Née à Upton Grove en Pensylvanie, elle y avait pendant dix-huit ans joué aux quatre coins dans les réunions, caché les billets dans lesquels des garçons l'invitaient à des pique-niques à Baptist Beach, lu beaucoup de Walter Scott, et à l'occasion enseigné à l'école du dimanche. Ses parents moururent quand elle commençait sa quatrième année d'école supérieure, et elle était venue à New York travailler au rayon des jouets chez Wanamacy, pour six dollars par semaine, au moment de la presse des vacances. Sa patience avec de vieux clients pointilleux et ses beaux totaux de vente lui avaient valu une situation permanente dans la maison.

Elle s'était fièrement élevée au poste d'acheteuse en second au rayon de la lingerie, aux appointements de quatorze dollars quatre-vingts cents par semaine. C'était à peu près toute son histoire, si l'on ajoute qu'elle allait presque tous les dimanches à une église presbytérienne. La seule personne qu'elle détestât était Horatio Hood Teddem, l'acteur de bas étage qui jouait du piano à l'entrée de Mr Wrenn.

En ce moment, il exécutait un ***ragtime*** avec une rapidité prodigieuse, en tapant du pied et en tournant la tête pour faire des mines aux autres.

Mme Arty conduisit son troupeau bavard dans la salle à manger en sous-sol aux murs tendus de papier rose et au buffet gigantesque. Mr Wrenn prit place entre Mme Arty et Miss Nelly Croubel. De la brume d'étrangetés émergea bientôt la personnalité de Miss Mary Proudfoot, vieille fille de quarante-deux ans, pleine d'entrain quoique dévote, qui faisait des travaux de broderies pour ***Les échanges féminins de***

Dorcas et qui avait deux cents dollars de revenu par an. À la droite du plat de pickles en verre rouge était placé le ménage plus mûr des Ebbitt, Samuel Ebbitt Esq. et Madame. Mr Ebbitt était arrivé d'Hartford cinq ans auparavant, mais semblait toujours en sortir à l'instant. Il était dans une agence immobilière, avait les cheveux gris, un mauvais caractère, une honnêteté intolérante, des rhumatismes et la passion des journaux. Mme Ebbitt, elle, n'avait que la passion de son mari.

À travers la table se faisait sentir la présence de James T. Duncan, qui ressemblait à un digne directeur d'école du dimanche à moustache rouge, mais qui voyageait pour une maison de confections pour hommes, jouait gros au poker et au « pinochle aux enchères », et que l'on estimait pour son allure martiale et sa connaissance de l'indicateur des trains.

Et c'était tout le groupe…

Aussitôt que Mme Arty eut guidé Annie, la timide servante, pour servir la soupe aux légumes, et l'eut gentiment invitée à donner une serviette à Mr Wrenn, elle prit la direction de la conversation, soin qu'elle n'eût jamais confié aux efforts d'amateurs de ses ouailles. Mr Poppins, dit-elle, avait raconté avoir vu un ami de Mr Wrenn, Mr Morton, n'était-il pas vrai ? Un charmant homme, paraît-il. Était-il vrai que Mr Wrenn et Mr Morton avaient traversé l'Atlantique sur un navire transportant du bétail ? C'était bien exact ?

— Oh, que c'est intéressant ! s'écria la jolie voisine de Mr Wrenn, Nelly Croubel, les yeux pleins d'une admiration qui donna à celui-ci des palpitations et une extrême difficulté à avaler sa soupe. Il fut troublé en entendant le vieux Samuel Ebbitt déclarer :

— Heu… en… en… en 18… heu… 1872, le navire ***Prissie***… non c'était en 1873… non, ce devait être en 72…

— C'était en 1872, père, dit Mme Ebbitt.

— 1873. C'était sur un caboteur, jeune homme, mais nous ne transportions pas de bétail. Et Mr Ebbitt ayant lancé un coup d'œil sombre à Horatio Hood Teddem, ferma bruyamment son étui à lunettes et se mit à manger, comme s'il avait réglé toutes ces absurdités.

Au milieu de spirituelles interruptions de l'acteur, Mr Wrenn raconta le maniement du foin, les plaisanteries de Morton et la méchanceté de Satan, le chef.

— Mais vous ne nous dites rien des exploits que vous avez accomplis, roucoula Mme Arty, qui en appela à Nelly Croubel. Je parie qu'il n'avait pas froid aux yeux. Vous ne croyez pas, Nelly ?

— J'en suis sûre. La voix de Nelly avait une sonorité de flûte.

Mr Wrenn sentit qu'il n'avait qu'un désir au monde : persuader à Miss Nelly Croubel que, tout en étant un homme d'affaire sérieux, oui parfaitement, et honorable, il était un vaillant qui avait choisi, pour circuler à travers la vaste terre, les moyens les plus périlleux, tels qu'un transport à bestiaux. Il s'efforça de trouver à dire quelque chose de modeste et pourtant de saisissant, tandis que Tom discutait avec Miss Mary Proudfoot, la respectable vieille fille, sur l'abandon des transports par tramways.

Comme on finissait le gâteau de semoule, Mr Wrenn lança :

— Êtes-vous originaire de New York, Miss Croubel ? Et il écouta des récits sur des parties de traîneaux à Upton Grove en Pensylvanie. Il était complètement heureux.

— C'est vraiment un foyer familial, se disait-il. Et ce sont tous des gens distingués à fréquenter, maintenant que je peux les discerner les uns des autres. Gee ! Miss Croubel est un bijou… et quel cerveau, bon Dieu !

Il espérait, avec un certain effroi, pouvoir après le dîner, s'isoler dans un coin pour causer avec elle, mais Tom Poppins conférait avec Teddem et appela Mr Wrenn. Teddem avait travaillé pendant une semaine avec une troupe d'acteurs de cinéma et avait trois entrées pour le célèbre établissement Waldorf.

Mr Wrenn avait jugé du plus mauvais goût les exclamations efféminées d'Horatio Hood, telles que « Ta, ta, ta ! » et « Oh, le méchant ! », mais quand il apprit que cette poule mouillée avait participé à la gloire de tourner un film, il s'en alla fièrement avec lui et avec Tom, sans avoir eu l'occasion de parler à Mme Arty de la chambre vacante qui serait à prendre.

Il aurait souhaité que Charley Carpenter ou les Zapp pussent le voir, assis tout à côté d'un acteur qui paraissait miraculeusement dans le film projeté là, devant eux, lui demandant comment on procède pour mettre un scénario à l'écran, aussi amicalement que s'ils se fussent toujours connus.

Il voulut faire mieux pour être agréable à ses amis que de leur offrir à boire n'importe où : il les invita à venir chez lui, et ils acceptèrent.

Teddem était dans une forme merveilleuse : il imitait avec tant d'empressement tous les gens qu'ils voyaient, que Tom comprit que l'acteur voulait emprunter de l'argent. Leur petit groupe fredonnait délicieusement l'air à la mode du jour : ***Toute petite femme, – qui est une gentille petite femme – est la petite femme qu'il me faut*** », quand ils gravirent en gambadant le perron sombre des Zapp. En entrant, Poppins et Teddem prirent des poses sur l'escalier intérieur et chantèrent à pleine voix.

Mr Wrenn songeait beaucoup à Mme Zapp, qui devait être au sous-sol, et prêtait l'oreille tout en les conduisant à sa chambre et en y allumant le gaz. Mais Teddem imita si bien le colonel Roosevelt, avec deux verres à boire pour représenter sa jumelle et une petite brosse à chapeau comme moustache, que Mr Wrenn, tout frétillant, ne put retenir cette exclamation : – Écoutez, je vais aller chercher de la bière… ou préférez-vous autre chose ? Des sandwiches au fromage ? Qu'en dites-vous ?

— Épatant ! dirent d'une seule voix Tom et Teddem.

Mr Wrenn n'acheta pris seulement un bon nombre de bouteilles de bière, enveloppées dans un journal, avec des sandwiches au gruyère, mais encore une petite boîte de caviar et des biscuits salés. Revenu dans sa chambre, il étala une, puis deux serviettes propres sur la table et prépara la fête avec deux verres à eau et un bol à barbe.

Horatio Hood Teddem étalait du caviar sur un sandwich et chantait à tue-tête son grand morceau : ***En me balançant…,*** quand il s'arrêta court, fixant sur la porte de la chambre un regard stupéfait.

Mr Wrenn se retourna précipitamment. La lumière tombait – comme sur un bloc de rocher en train de s'effriter – sur Mme Zapp, debout sur le seuil, énorme dans son peignoir gris sans ceinture, les bras croisés, muette de saisissement.

— M'sieur Wrenn, commença-t-elle, d'une voix haut perchée qui promettait d'éclater avec violence.

Mais elle s'adressait au redoutable aventurier Bill Wrenn, qui avait à protéger ses amis. Il bondit et marcha sur elle.

— Je ne vous ai pas entendu frapper, madame Zapp, dit-il avec calme.

— Je n'ai pas frappé, et je voudrais bien que…

— Alors, frappez, je vous prie, si vous ne voulez pas que je vous donne congé.

Il tremblait et sa voix était perçante.

Du vestibule d'en bas, Thérèse appelait : – M'man, redescends, ***m'man***.

Mais Mme Zapp était trop bien lancée : – Si vous vous figurez que je vais supporter un méchant petit ivrogne sournois qui empêche toute la rue de dormir, quand il est bien près de minuit.

À ce moment Mr William Wrenn vit et entendit la chose la plus stupéfiante de sa vie et fut à jamais asservi à Tom Poppins. La large face de ce dernier se durcit, et d'une voix tranchante il cria à Mme Zapp :

— Fichez le camp ou je vous empoigne. Le malheur c'est que, vieille mégère que vous êtes, vous n'estimez pas à

sa valeur un paisible et charmant garçon comme Wrenn et vous essayez de le bousculer, lui qui est ici depuis des années. Sortez, ou je vous flanque dehors. Je ne suis pas un agneau et je ne tolérerai pas vos singeries… hors d'ici. Cette chambre n'est pas à vous… il l'a louée, il a payé son loyer, elle est à lui. F… le camp !

Le doux Tom Poppins, employé chez un marchand de cigares, était habitué à faire reculer des ivrognes de six pieds de haut. Sa voix était formidable, et sa corpulence inébranlable : il ne s'émouvait nullement du fait que Mme Zapp était toujours « muette d'horreur ».

Mais voici une alliée pour l'infortunée. Quand Thérèse, d'en bas, entendit Tom, elle comprit que Mr Wrenn ne logerait plus chez elle, et, galopant jusqu'au premier, elle glapit par dessus l'épaule de sa mère :

— Vous vous attaquez à une femme, hein, ignobles soulauds… sales pleutres… je vais vous faire arrêter si vite que…

— Écoutez, Madame, dit doucement Tom. Je suis un agent en civil, un détective… sa grosse voix ronronnait comme celle d'un tigre. Je ne veux pas vous arrêter, mais j'y serai obligé si vous ne sortez pas d'ici et ne fermez pas cette porte. Ou bien vous pourriez descendre appeler l'agent de l'îlot : il vous fourra dedans, pour infraction à l'article 2762 du code pénal : violation de domicile et intrusion, voilà le cas.

Mal à l'aise, effrayée, puis horrifiée, Mme Zapp se balança lourdement, vira et claqua la porte.

Tout malade, coupable et banni de chez lui qu'il se sentît, Mr Wrenn, d'une voix chevrotante, essaya de se montrer digne :

— Je suis désolé qu'elle se soit permis d'entrer quand vous étiez chez moi, mes amis, et je ne sais comment m'excuser…

— Oubliez ça, mon vieux, tonna la basse de Tom. Arrivez, retournons chez Mme Arty.

— Mais, diable, il est presque onze heures moins un quart.

— Ça va bien. Nous serons là-bas dans un moment et Madame Arty reste à jouer aux cartes jusqu'après minuit.



« Dieu du ciel ! » s'exclama à mi-voix Mr Wrenn, très agité, quand ils pénétrèrent chez Mme Arty à grand bruit… sauf pour sa part à lui.

La porte du salon était ouverte. La propriétaire leur tournait son large dos, et elle annonçait à James T. Duncan et à Miss Proudfoot, avec lesquels elle jouait aux « Cinq cents » à trois : « Eh bien, je demande sept cœurs, puisque vous êtes si exigeants ». Elle tourna la tête, leur fit un signe en disant : « Entrez, mes enfants », ramassa « la veuve » et écarta avec des gestes rapides. Le craintif Mr Wrenn, qui avait la même impression qu'un marin d'eau douce naufragé, faisait une comparaison, peu favorable, entre cette femme qui jouait et fumait et la si respectable Mme Zapp, la chère patronne qu'il venait de perdre. Il s'assit, mal à l'aise, jusqu'à ce que le coup fût terminé, ayant l'impression qu'on

ne faisait que le tolérer. Et nulle part il n'apercevait Nelly Croubel.

Soudain Mme Arty lui dit : – Et maintenant, Mr Wrenn, si je ne me trompe, vous aimeriez voir cette chambre ?

— Mais… heu… oui… je crois que j'aimerais bien la voir.

— Venez avec moi, mon enfant, reprit-elle en affectant un air sévère. Tom, prenez mon jeu, et qu'on ne me raconte pas que vous avez demandé dix sans avoir une séquence avec le joker.

Elle emmena Mr Wrenn jusqu'au porte-chapeaux de l'antichambre.

— La chambre sur le derrière, au troisième, sera libre dans quinze jours, Mr Wrenn. Nous pouvons monter la voir en ce moment, si vous voulez. Celui qui l'occupe actuellement travaille la nuit, il est quelque chose comme gérant chez Rector, et ne rentre qu'à trois ou quatre heures. Venez.

Quand il vit cette pièce du troisième, celle que les hôtes si distingués de Mme Arty consentaient à lui faire avoir, il eut l'impression d'un homme qui vient de se fiancer. Elle était entièrement d'un vert doux, natte vert gazon, murs vert pâle, chaises d'osier blanc avec coussins verts ; comme lit un divan couvert en serge avec quatre coussins. Il avait l'illusion d'être invité dans un palais de la Cinquième Avenue.

— C'est une chambre assez simple, dit Mme Arty avec hésitation. L'ameublement est plutôt ordinaire. Mais mon gérant – on l'a meublée pour un de ses amis – dit qu'il la préfère à toutes les autres pièces de la maison. Elle est confortable et vous y aurez beaucoup de soleil, et puis…

— Je la pr… combien est-ce, s'il vous plaît, avec la pension ?

— Onze cinquante par semaine, répondit-elle d'un ton défiant qui voulait dire : « Prenez-la ou laissez-la ».

C'était une terrible extravagance, à peu près comme d'épouser une femme malade quand on gagne dix dollars par semaine, réfléchit-il. Onze cinquante ôtés de dix-neuf ne lui laisseraient que sept cinquante pour ses vêtements, les économies et… mais… « Je la prends, dit-il vivement. Il s'effrayait lui-même, mais il était content, très content : il allait vivre dans ce paradis, échapper à cette affreuse Zapp, et Nelly Croubel… « Est-elle fiancée ? » se demandait-il.

— Je veux d'abord vous poser tout de même quelques questions, disait Mme Arty ; asseyez-vous, je vous prie.

Et, se laissant tomber sur un des sièges d'osier qui craqua sous son poids, cette joueuse de cartes, cette bavarde, cette fumeuse, devint une femme digne, réservée, pleine d'autorité :

— Voyez-vous, Mr Wrenn, Miss Proudfoot et miss Croubel habitent à cet étage. La première n'a besoin de personne pour se tirer d'affaire, mais Nelly est une enfant si confiante… elle est comme ma fille. C'est la seule personne à qui j'aie jamais fait une réduction… et j'avais juré de n'en jamais accorder… Est-ce que… hem… vous buvez… je veux dire, beaucoup ?

Nelly à cet étage ! Près de lui ! Immédiatement ! Il lui fallait cette chambre. Il fit effort pour parler sur-le-champ.

— Je vois ce que vous voulez dire, Madame, non, je ne bois pas beaucoup de… presque pas, juste un verre de bière

de temps à autre, je reste souvent une semaine sans même en toucher un. Et je ne suis pas joueur et… j'essaie de marcher droit… et ainsi de suite…

— C'est très bien.

Je suis employé à la « Société des Souvenirs et des Nouveautés artistiques ». Si vous voulez leur téléphoner, je crois que le directeur vous donnera d'assez bons renseignements.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, Mr Wrenn. C'est mon métier de découvrir, rien qu'en leur parlant, quelle sorte d'animaux sont les hommes. – Là-dessus elle se leva, sourit et tendit la main. – Vous serez gentil pour Nelly, n'est-ce pas ? Je vais mettre ce Teddem à la porte – ne le lui dites pas, mais j'y suis décidée – parce qu'il prend trop de libertés avec elle.

— Vraiment !

Elle éclata soudain de rire et lança : – Ç'a été une rude séance, hein ? Vous n'avez pas horreur d'être sérieux ? Descendons vite et j'enverrai Tom ou Duncan nous chercher une cruche de bière pour fêter votre entrée parmi nous… Je parie que vos chaussettes ne sont pas reprisées comme il faut… Je me glisserai chez vous pour y jeter un coup d'œil dès que vous percherez ici… Mais je ne lirai pas vos lettres d'amour ! Maintenant allons nous mettre au coin du feu, où il fait bon.

XV

IL APPREND LE « CINQ CENTS », LE SAVOIR-FAIRE ET UNE FOULE DE PRÉCEPTES D'AFFAIRES

Sur un divan de cuir rouge luisant, avec boutons noirs brillants et franges raides, également en cuir rouge luisant, Mr Wrenn, assis très droit, causait en grande confiance avec Miss Nelly Croubel, étendue sur les coussins de satin, sa jupe soigneusement ramenée sur ses chevilles. Il était chez Mme Arty depuis deux semaines. Il portait une cravate neuve bleu clair et un pantalon repassé, raide comme une plaque d'acier.

— Oui, vous êtes fiancée, je le suppose, Miss Nelly, et vous vous en irez et nous quitterez… vous partirez pour ce maudit Upton's Grove ou quelque autre endroit.

— Je ne suis pas fiancée, je vous l'ai dit. Qui voudrait m'épouse^{r} ? Cessez de me taquiner… vous êtes trop méchant… il faudra que je demande à Tom de me protéger.

— Sûrement vous êtes fiancée.

— Non.

— Si.

— Non, qui voudrait épouser une pauvre petite comme moi ?

— Mais, tout le monde, bien entendu.

— Assez de taquineries… D'ailleurs, vous êtes probablement amoureux de vingt jeunes filles.

— Pas du tout… Voyons, c'est à peine si j'ai connu deux jeunes filles, dans ma vie. Avec l'une d'elles je suis tout juste allé une ou deux fois au théâtre : c'était la fille de mon ancienne propriétaire, avant que je ne vienne ici.

— « Si vous ne faites pas la cour à la fille de la propriétaire, vous n'aurez pas une seconde tranche de pâté, » cita Nelly, d'après le trésor de la littérature.

— Parfaitement, c'est bien ça. Mais je vous parie…

— Qui était l'autre femme ?

— Oh, c'était… une artiste. Je l'aimais beaucoup. Mais elle était… oh, affreusement cultivée. Gee ! Si… mais…

Un silence de sympathie rompu par ces mots de Nelly :

— Oui, ce sont de drôles de gens ces artistes… Est-ce ce soir que vous prenez votre leçon de « cinq cents », votre toute première ?

— Je crois que oui. Dites-moi, est-ce que ça ressemble beaucoup au bridge ? Oh, et puis, Miss Nelly, pourquoi ce nom de « cinq cents » ?

— Parce que c'est le chiffre qu'il faut faire pour sortir. Non, je ne pense pas que cela ressemble beaucoup au bridge, mais, pour dire la vérité, je n'ai jamais joué au bridge. Mon Dieu, ça doit pourtant être un joli jeu.

— Oh, je croyais que vous deviez savoir y jouer : vous pouvez presque tout faire. Sérieusement, je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Maintenant en voilà assez, Mr Wrenn. Je sais bien que je suis une… comment m'appelait Mr Teddem ? Une péronnelle, mais…

— Miss Nelly, vous n'êtes pas une péronnelle.

— Eh bien…

— Ni une marte[5] non plus. Vous êtes… voyons… une antilope.

— Pas du tout… quoique je puisse remuer le nez comme un lapin. En outre, ça fait l'effet d'un melon musqué. Mais, en tout cas, l'acheteur en chef a dit qu'aujourd'hui j'étais piquée.

— Si je l'entendais dire une chose paille…

— Est-ce que vous le rosseriez pour moi ? Elle caressa un coussin et eut un sourire reconnaissant. Ses grands yeux parurent s'emplir de clarté.

Il se surprit à avoir envie de mettre un baiser sur sa douce épaule, mais il se contenta de dire : – Enfin, je ne suis pas un champion, mais je tâcherais de lui donner une bonne leçon.

— Dites-moi, vous êtes-vous jamais battu ? Quand vous étiez un petit garçon ? Étiez-vous très batailleur ?

---

5 Jeu de mots sur minx (péronnelle) et mink (marte).

— Non, jamais quand j'étais petit garçon, mais… enfin… j'ai eu deux combats, quand j'étais sur le transport à bestiaux, et après en Angleterre. Seulement, ni l'un ni l'autre n'a été bien important, je crois. J'avais rudement peur.

— Je ne crois pas ça.

— Mais si, certainement.

— Je ne vous vois pas ayant peur. Vous êtes trop sérieux.

— Moi, Miss Nelly ? Allons donc, je suis un vrai farceur.

— Cessez donc de vous moquer de vous-même. J'aime que vous soyez sérieux, comme quand vous avez vu cette magnifique chute de neige, l'autre soir… Oh, mon Dieu, n'est-ce pas malheureux d'être privé ici, en ville, de tant de belles choses… il y a tout juste les parcs, et même là, il n'y a pas d'oiseaux, pas de vrais oiseaux sauvages, comme nous en avions en Pensylvanie.

— Oui, n'est-ce pas, que c'est malheureux ! Et Mr Wrenn se rapprocha d'elle avec un air de sympathie.

— Je deviens sentimentale, je crois. Miss Hartenstein – c'est une jeune fille de mon rayon – se moquerait de moi… Ah, j'aime tellement les écureuils et les oiseaux, les petits saules et toutes ces choses-là. En été j'adore faire des pique-niques à Staten Island, ou vagabonder dans le parc Van Cortlandt.

— Viendriez-vous faire un pique-nique avec moi un jour de printemps… je veux dire, se hâta-t-il d'ajouter, avec Miss Proudfoot, Madame Arty et moi ?

— J'en serais enchantée. Elle minaudait un peu, mais pleine de confiance. – Oh, Mr Wrenn, écoutez : vous êtes-vous jamais promené le long des Palissades jusqu'à Englewood ? C'est un endroit adorable… les bois et la rivière, et tous ces drôles de petits remorqueurs qui soufflent en bas au-dessous de vous… je pourrais rester des heures à rêver, rêver, étendue là-haut sur les rochers. Quand j'y ai passé un dimanche – il vit qu'elle était déjà en train de rêver, et son cœur se gonflait d'une tendresse passionnée pour elle – ça m'est à peu près égal d'aller au magasin le lundi matin… Vous y avez été, n'est-ce pas ?

— Moi ? Comment donc, je crois être le type qui a découvert les Palissades !… Oui, il fait merveilleux là-bas.

— Ah, c'est vous vraiment ? J'ai lu quelque chose là-dessus dans l'histoire d'Amérique !… Mais, sérieusement, Mr Wrenn, je crois que vous aimez les courses à l'aventure, et tout ça… pas comme ce Teddem ou Mr Duncan qui ne demandent qu'à rester toujours en ville, ou même comme Tom, bien que ce soit un si brave homme, le cher vieux.

Mr Wrenn parut jaloux, d'une légère jalousie brûlante, et elle ajouta bien vite : – Je veux dire, bien entendu, cher comme un grand frère, qu'il est pour nous tous.

Il était bien doux pour eux deux, pour elle d'affirmer et pour lui d'entendre dire que ni Tom ni aucun autre ne possédait son cœur. Leurs regards timides ressemblaient au contact de mains se touchant tendrement quand elle lui fit cette confidence :

— Madame Arty et lui organisent des pique-niques et quand nous sommes arrivés aux Palissades, il me dit – quelquefois, vous savez, il me fait croire qu'il a envie de dormir,

mais j'imagine qu'il s'isole tout simplement sous un arbre et bavarde avec Mme Arty, ou lit un magazine – mais qu'est-ce que je disais… oui, il me répète toujours : « Eh bien, petite sœur, je pense que vous avez envie de trotter partout et de rêvasser toute seule, vous ne voulez pas causer avec un vieil ours grognon comme moi. Allons, j'en suis ravi. Je veux dormir, et je ne veux pas que vous m'assommiez avec votre caquetage perpétuel. Allez-vous-en ! » Il dit cela, je crois, uniquement parce qu'il sait que je ne voudrais pas m'éloigner toute seule, s'ils ne trouvaient pas cela convenable.

Quand il entendit les efforts qu'elle faisait pour imiter la basse de Tom, Mr Wrenn éclata de rire en se tapant le genou et fit chorus avec elle : – Oui, Tom est un type délicieux, n'est-ce pas ? Moi aussi j'adore me mettre dans un coin tout seul. J'aime bien errer dans des endroits solitaires et composer à leur sujet les petites histoires les plus extravagantes, pour moi tout seul, exactement comme un gosse.

— Vous lisez tellement, Mr Wrenn ! Grand Dieu ! Oh, dites, avez-vous jamais rien lu de Harold Bell Wright ou de Myrtle Reed ? Ils écrivent des romans si délicieux.

Non, il ne connaissait rien d'eux, mais il exprima la résolution immuable de lire leurs livres, et sur-le-champ.

— Madame Arty m'a dit, continua-t-elle, que vous avez une bibliothèque vraiment considérable, près d'une centaine de volumes, et… vous ne m'en voudrez pas ? je suis entrée dans votre chambre pour jeter un coup d'œil dessus.

— Bien sûr non, je ne vous en veux pas ! S'il y en a qu'il vous serait agréable d'emprunter, n'importe quand, Miss

Nelly, je serais trop heureux de vous les prêter. Mais quelle blague, je n'ai presque pas de livres.

— C'est pour cela que vous n'avez pas perdu votre temps à apprendre le « Cinq cents » et autres bêtises, n'est-ce pas ? Vous étiez trop occupé à lire, et ainsi de suite ?

— Oui, c'est à peu près ça. – Il prenait un air modeste.

— Est-ce que vous n'avez pas toujours été… oh, n'avez-vous pas toujours eu beaucoup d'imagination ?

Elle semblait vraiment s'intéresser à lui.

Mr Wrenn en eut la certitude, qui l'émut énormément, et repartit : – Oui, je crois… et j'ai toujours eu le désir de faire de grands voyages.

— Moi aussi ! N'est-ce pas qu'il est merveilleux de circuler et de voir des pays nouveaux ?

— Oui, n'est-il pas vrai ? murmura-t-il. C'était magnifique d'être en Angleterre, bien que les gens y soient en un sens un peu froids. Même quand je suis simplement sur un quai ici, à New York, j'ai l'impression de partir pour la Chine ou quelque autre contrée. Ah, j'aimerais voir la Chine… et les Indes… Gee ! Quand j'entends les vagues à Coney Island ou ailleurs… vous savez le bruit qu'elles font en se brisant… eh bien, parfois il me semble presque qu'elles vous parlent… vous saisissez ?… qu'elles racontent… sur les navires. Et puis, dites, vous savez, la frange d'écume blanche… est-ce que ce n'est pas exactement comme si les vagues vous faisaient signe de venir avec elles… là-bas en Chine… et autres pays.

— Mais, Mr Wrenn, vous êtes un vrai poète.

Il eut l’air d’en douter.

— Sérieusement, je ne vous taquine pas : vous êtes poète, et je crois que c’est une belle chose… Mr Teddem prétendait qu’on ne peut être poète à moins de boire énormément et… heu… et de ne pas être honnête et de ne pas avoir un métier. Mais vous n’êtes pas comme ça, n’est-ce pas ?

Il prit un air pénétré et marmotta avec sérieux :

— Enfin, je m’applique à ne pas l’être.

— Seulement je vais vous décider à aller à l’église. Vous deviendrez socialiste ou quelque chose d’approchant si vous êtes trop poète et si vous ne…

— Miss Nelly, puis-je, je vous prie, aller à l’église avec vous ?

— Mais…

— Dimanche prochain ?

— Mon Dieu, oui, j’en serais très contente. Êtes-vous Presbytérien ?

— Heu… je crois que je suis Congrégationaliste… pourtant, il y a si peu de différence.

— En effet, et, d’ailleurs, qu’est-ce que cela fait si nous croyons tous la même chose et nous efforçons de bien agi^{r} ? Quelquefois c’est difficile, quand on est pauvre, et cela semble comme… comme…

— Comme quoi ? insista Mr Wrenn.

— Oh, rien… Seulement, si vous voulez venir avec moi, il faudra vous lever joliment tôt dimanche matin : mon service commence à dix heures et demie.

— Oh, je me lèverais à cinq heures pour vous accompagner.

— Ne dites pas de bêtises. Vous essayez simplement de me monter un bateau… parfaitement, car les hommes n'aiment pas tant que ça l'église… je sais que vous n'y tenez guère. Vous êtes très paresseux le dimanche matin, et vous ne demandez qu'à rester tranquille, à lire les journaux et à laisser les pauvres femmes… Mais, je vous en prie, donnez-moi d'autres détails sur vos lectures et sur tout ça.

— Eh bien, je serai prêt à partir à neuf heures et demie… Je ne sais pas, je n'ai pas beaucoup lu. Mais j'aimerais voyager et… Dites, est-ce que ça ne serait pas épatant de… je suppose que je suis très gosse sur ce point et, naturellement, il faut songer surtout aux affaires, mais ce serait épatant… Imaginez un type qui serait en Europe avec… avec un ami, et qu'ils sachent tous les deux bien leur histoire… qu'ils connaissent à fond Guy Fawkes (c'est le bonhomme qui a essayé de faire sauter le parlement d'Angleterre) et alors, quand ils seraient à Londres, ils pourraient presque se figurer le voir, ils visiteraient tout ensemble et verraient la fenêtre de Shelley – c'était un poète qui habitait Oxford… Oh, ce serait superbe avec… avec un ami.

— Oui, n'est-ce pas ? J'ai eu envie, à une époque, d'entrer au rayon de la librairie. C'est si agréable d'être…

— Prêts pour le Cinq cents ? cria d'en bas Tom Poppins. Les partners sont-ils prêts… vous, Wrenn ?

C'est Tom qui devait initier Mr Wrenn à ce jeu en jouant avec lui contre Mme Arty et Miss Mary Proudfoot.

Mme Arty saisit l'occasion de déchaîner la gaieté en lançant de la porte la formule sacramentelle. – Allons, les femmes contre les hommes, n'est-ce pas ?

Un grognement général, que l'on peut figurer par « Hemmmm », acquiesça.

— Je suis une bonne suffragette, ajouta-t-elle. Vous allez voir, Mary, comme nous écraserons les hommes.

— Vous voudriez briser des vitres ? dit Tom, et, tout en préparant le paquet de cartes : – Voyons, les rouges d'abord…

— Oui, je voudrais bien, affirma Mme Arty ; je suis si lasse de voir ces vieilles badernes que les hommes désignent comme candidats en sachant très bien que ce sont de graves imbéciles. J'aurais plaisir à risquer ma tête pour voter.

— Moi, je crois que la place de la femme est à son foyer, renifla Miss Proudfoot, en mettant résolument de côté une broderie qu'elle finissait pour « l'Échange féminin » et en lissant ses bandeaux.

Ils s'installèrent autour de la brillante, de la luisante, de l'éblouissante table centrale en chêne doré. Miss Proudfoot battit les cartes avec conviction. Mr Wrenn ne bougeait pas plus qu'un professeur naufragé, se trouvant sur un radeau avec deux joueurs et un journaliste, et pourtant Nelly lui adressait un sourire encourageant du divan où elle s'était mise à broder un grand dessous de lampe, destiné comme cadeau de Noël à la femme du pasteur presbytérien d'Upton's Grove.

— Vous ne regrettez pas que votre petit ami Horatio Hood Teddem ne soit pas ici pour jouer avec vous ? lança Tom.

— Pas moi, déclara Mme Arty. Il y avait pourtant un avantage avec Horatio. Je n'avais jamais besoin de regarder son compte pour savoir combien il me devait. Il cessait de m'appeler « Petit bouton-d'o^r », quand il me devait dix dollars, et il renonçait même à claquer la porte quand il était arrivé à vingt. Oh, Monsieur Wrenn, vous ai-je jamais raconté comment je lui ai demandé un jour s'il désirait qu'Annie balaie…

— Gerty ! protesta Miss Proudfoot, tandis que Nelly, sur son divan, lançait machinalement « quelle histoire ! », mais Mme Arty, avec un rire gras, continuait :

— Je lui ai demandé s'il voulait qu'Annie balaie sa chemise de nuit en même temps que sa chambre. Le lendemain il en a changé.

— À vous de parler, Mr Poppins, dit Miss Proudfoot d'un ton sévère.

— Je veux d'abord expliquer le jeu à Wrenn. Écoutez, mon vieux, voici la règle. Nous jouons la règle d'Avondale, vous savez.

— Ah oui, dit craintivement Mr Wrenn… Il avait entendu nommer une fois Carbondale dans le New Jersey ou la Pensylvanie, mais cela ne semblait pas être d'un grand secours…

— Eh bien, vous voyez, vous y allez ou vous vous abstenez, poursuivait Tom. Le joker est la carte la plus haute puis vient le valet d'atout, celui de la même couleur et l'as.

Ensuite… heu… voyons : celui qui fait la plus forte demande prend le chat – la veuve, vous savez – et écarte. Dix levées : on fournit de la couleur, comme au whist, bien entendu. Je crois que c'est tout… en tout cas, ça doit vous indiquer la marche. Je demande six sans atout.

Quand Tom Poppins eut achevé de donner ces instructions, sur ce ton rapide du joueur qui signifie « et ne me posez plus de questions stupides » Mr Wrenn eut une sensation d'étouffement. Il s'étira le cou, essayant de donner du jeu à son col raide. Ainsi donc il était, dès maintenant, un raté, un paria, incapable d'apprendre le Cinq cents ! Lui qui était si fier de distinguer à la perfection une carte d'une autre, puisqu'il avait joué maintes parties de poker avec Tim sur le transport à bestiaux. Mais que diable signifiaient « le chat… répondre à la couleur » et autres expressions.

Et échouer ainsi sous les yeux de Nelly ! Il tira encore sur son col.

Telles étaient ses réflexions tandis que se poursuivait entre Mme Arty et Tom ce dialogue mondain aussi brillant que mystérieux.

Mme ARTY. – Ma foi, je ne sais pas.

TOM. – Ce n'est pas l'échec, ma petite, c'est la demande trop basse qui est un crime.

Mme ARTY. – Mary, faut-il jouer…

TOM. – Hé là ! Pas de communications à travers la table.

Mme ARTY. – Hum… voyons… voyons.

TOM. – Parlez, parlez ! Demandez un petit sept, à cœur.

Mme ARTY. – Rien que pour ça, mon gros, je demande sept à cœur.

TOM. – Ah, ce que nous allons vous aplatir !… Qu'est-ce que vous demandez, Wrenn ?

Derrière Mr Wrenn Nelly Croubel lui souffla : « Demandez sept, sans atout, vous avez le Joker.

Son index délicat, à l'ongle brillant, lui désignait une carte bizarre dans son jeu.

— Sept sans atout, mâchonna-t-il.

— Huit cœurs, jeta Miss Proudfoot.

Nelly approcha une chaise et s'assit derrière Mr Wrenn. Il écouta ses patientes explications avec le respect et l'affection désespérés que prêterait un « bleu » à son général au cours d'une bataille.

Tom et lui gagnèrent le coup. Il se retourna vers Nelly avec terreur, puis serra son nouveau jeu dans sa main, épouvanté, étourdi, le considérant comme s'il pouvait cacher un de ces trompeurs malveillants contre lesquels Nelly venait de le mettre en garde, un valet de la couleur de l'atout.

— Très bon, dit Nelly… ces piques, vous voyez ?

Un quart d'heure après Mr Wrenn devina que Tom espérait qu'il jouerait un trêfle, ce qu'il fit et toute la table s'écria : – Très bien, parfait !

Il sentit qu'on lui frappait légèrement sur l'épaule et il rougit violemment en se retournant vers Nelly.

* * *

Mr Wrenn, le brillant mondain, ne cessait, durant tout ce temps, d'être « Notre sieur Wrenn » de la Société des Souvenirs. Pour le moment il avait la ferme intention de continuer à remplir sérieusement ses fonctions jusqu'à cette minute nébuleuse et lointaine que nous attendons tous et où « il se produira quelque chose ». Ses attentions pour les commerçants du Sud donnaient de tels résultats qu'il ne s'intéressait plus seulement à tous les papiers qui se trouvaient sur son bureau, mais qu'il croyait à la nécessité divine de « Son Poste » pris en soi. Ce n'était pas maintenant qu'il eût, comme naguère, conservé ses lettres personnelles attachées en paquet dans son tiroir, prêtes à partir brusquement pour Vienne ou pour le Kamchatka. Il désirait aussi gagner beaucoup plus d'argent pour sa carrière de luxe. Mr Guilfogle lui avait assuré qu'il pourrait y avoir des chances… les affaires avaient bien marché, on avait enrôlé deux nouveaux vendeurs pour la province et un pour la ville, et, tandis que la maison n'avait jusque-là été qu'un intermédiaire, achetant ses nouveautés aux fabricants, ils faisaient maintenant imprimer spécialement pour eux des cartes qui faisaient grand effet dans le monde commercial.

Par l'intermédiaire de son ami Rabin, le placier, Mr Wrenn fit plus ample connaissance avec deux personnages considérables : Mr L. J. Glover, l'acheteur de la Société des Souvenirs, et John Hensen, le chef nouvellement engagé de la manufacture des inscriptions. Il désirait s'initier à toutes les différentes branches de l'affaire afin de pouvoir se consacrer à n'importe laquelle. C'est d'eux qu'il apprit les précieux secrets du négoce, grâce auxquels les marchés commerciaux assurent notre prospérité à tous : comment on fait asseoir un client face à la lumière de manière à voir mieux sa figure qu'il ne distingue la vôtre ; à quel moment il faut téléphoner à l'imprimeur des inscriptions : « Il nous faut

absolument une épreuve cet après-midi… qu'est-ce qu'on fait donc chez vous ? Vous ne voulez donc plus faire d'affaires avec nous ? » Il apprit également bien des choses sur les diverses sortes de bristol et d'encriers en verre, mais c'était là, bien entendu, pure question de savoir et non de brillante tactique, et bien moins important que ce que Tom Poppins et Rabin « appelaient » tendre des lignes bien appâtées » grâce à un joli bagout.

— Dites donc, lui fit remarquer Rabin, vous devenez un véritable homme du monde, depuis quelque temps.

La réponse de Mr Wrenn suffit à prouver la justesse de cette observation : – Bien sûr, car je vais vous emprunter de l'argent, mes gaillards. Il faut que je fasse mon effet, vous comprenez ?

Quelques heures après cette déclaration, arrivait la seconde lettre d'Istra :

« Chère Souris, je suis bien heureuse de ce que j'apprends sur cette sympathique pension de famille. Oui, j'aimerais vraiment avoir des détails sur ses habitants. Et alors, vous lisez des livres d'histoire ? C'est très bien. Je commence à en avoir assez de Paris, et un de ces jours je vais arrêter un buveur d'absinthe sur le boulevard et le gifler, à seule fin de prouver que je suis une effrontée américaine de l'Ouest, comme on en voit au cinéma, et ensuite je sauterai en selle et poursuivrai le bandit. Je travaille comme une négresse, mais à quoi bon ? C'est-à-dire à moins qu'on ne fasse bien son métier, comme vous, ce dont je suis ravie.

Continuez, mon cher. Je veux, vous le savez, que vous soyez franchement ce que vous êtes. Je n'avais pas

l'intention de vous faire de la morale, mais j'ai horreur, vous ne l'ignorez pas, des gens qui ne sont pas sincères… aussi n'ai-je pas beaucoup de goût pour moi-même.

« *À vous récrire*[6].

« I. N. »

Après avoir lu la lettre pour la troisième fois il fut affreusement choqué et se considéra comme un traître parce qu'il s'aperçut qu'il feignait seulement d'en être heureux et très touché… Cela lui semblait si lointain… « *à vous récrire* » ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Et puis Istra était toujours si mécontente. « Que ferait-elle si elle devait avoir un emploi comme Nelly ?… Oh, Istra est une femme merveilleuse, mais… Gee !… Je ne sais pas…

Et quand celui qui a vaillamment aimé dit : « Mais… Gee !… je ne sais pas… » l'amour prend la fuite, épouvanté.

Il rentra à pied tout pensif.

Après le dîner, il dit tout à coup à Nelly : – J'ai eu une lettre de Paris aujourd'hui.

— Sérieusement ? De qui ? D'une femme ?

— Heu… heu… heu…

— Oh, c'est toujours d'une femme.

6 En français dans le texte.

— Eh bien… heu… oui, c'est d'une femme. J'avais commencé à vous parler d'elle un jour. C'est une artiste, et une fois nous avons fait une longue excursion à pied dans la campagne. Je l'ai rencontrée… elle habitait la même maison que moi à Londres. Mais… oh, Gee !… je ne sais pas. Elle est si diablement littéraire. C'est une personne remarquable… Pensez-vous que vous aimeriez une femme comme elle ?

— Peut-être.

— Si c'était un homme ?

— Oh oui ! Les artistes sont si romanesques.

— Mais ils ne travaillent pas de leur métier la moitié du temps, dit-il avec jalousie.

— Ça c'est bien vrai.

Sa main s'avança secrètement, contournant avec ruse un coussin pour toucher celle de Nelly, qu'elle retira en riant :

— Halte-là ! Allez donc prendre la main de votre artiste.

— Oh, Miss Nelly ! C'est moi-même qui vous ai parlé d'elle !

— Ah oui, j'en conviens.

Elle avait des remords et toute la soirée ils jouèrent à « Cinq cents » avec entrain.

XVI

IL DEVIENT MODÉRÉMENT RELIGIEUX ET HAUTEMENT LITTÉRAIRE

Le héros de la pièce en un acte au théâtre Victoria – direction Hammerstein – ce soir de décembre, se trouvait être un jeune et riche propriétaire de mine, caché sous un déguisement. Il travaillait pour le lanceur de mines truquées, parce qu'il aimait la fille de celui-ci d'un amour qui passait toute compréhension, sauf celle des spectatrices de la galerie. Quand les autorités furent sur le point d'arrêter l'escroc, notre jeune héros le sauva en lui faisant cadeau d'une mine véritable, et le baiser de la fille, qui en fut la conséquence, mit fin à l'anxiété avec laquelle Mr Wrenn et Nelly, Mme Arty et Tom avaient suivi les péripéties du sixième rang du balcon.

Avec un soupir de joie Nelly cria au groupe :

— N'est-ce pas que c'était superbe ? Que j'ai été émue ! Et ce jeune mineur, quel trésor, hein ?

— Un type délicieux, dit Mr Wrenn. Et, Gee ! quel décor de bureau épatant, avec ce coffre-fort et tout le reste des accessoires… on se croyait dans une vraie maison de commerce. Seulement, dites donc, dans une boîte comme ça ils n'auraient pas une presse à copier ; ces escrocs en mines truquées envoient de si chic circulaires, ils se serviraient de copies au carbone et ne bousilleraient pas leurs lettres.

— C’est ma foi vrai ! fit Tom, tournant son menton vers son épaule droite en manière d’approbation. Nelly cria : – « C’est tout à fait exact », et Mme Arty, ignorant ce qu’est une presse à copier, prit un air hautement approbateur, mais ne dit rien.

Pendant le film qui suivit, Mr Wrenn sentit avec fierté qu’on le prenait au sérieux, et pourtant il n’y avait guère plus d’un mois qu’il les connaissait. Il poursuivit son avantage comme chef de chœur pour se demander « duquel des deux principaux personnages l’héroïne est-elle la femme ? » et « combien touchent-ils par semaine pour tourner un film comme celui-là ? » Ce fut Tom qui les invita à prendre chez Miggleton du café et des huîtres frites. Mr Wrenn garda un certain temps le silence, mais, comme ils pataugeaient dans les ornières transformées en ruisseaux à un croisement boueux, il reprit sa supériorité en criant : – Dites donc, ne pensez-vous pas que ce film aurait été meilleur si l’escroc avait eu une terrible querelle avec le jeune mineur, et avait été obligé de faire amende honorable quand celui-ci le sauve ?

— Certainement oui, déclara Nelly en lui jetant un regard rayonnant.

— Je le croirais volontiers, acquiesça Tom, tout en secouant la neige fondue de ses chaussures et en tapant dans le dos de Mr Wrenn.

— Écoutez, dit Mr Wrenn, au moment où ils quittaient Broadway, où la foule annonçait l’approche de Noël, pour entrer dans le calme relatif de la Quarante-deuxième Rue, pourquoi ceci ne ferait-il pas une chic pièce : supposons un vieux type extrêmement riche, disons un président de compagnie de chemins de fer, ou quelque chose de ce genre,

vous voyez ça ? Eh bien, il a un secrétaire, là, dans son bureau, que représente le décor, donc sur la scène, vous comprenez. Alors la fille du type – du vieux richard – arrive et annonce qu'elle a épousé un pauvre diable, dont elle ne veut pas dire le nom, mais elle veut obtenir de l'argent de son papa. Son père, vous saisissez, a projeté de la marier à un marquis, ou à une sorte de lord, et il est furieux, et ne veut pas écouter sa fille, et il la chasse en la maudissant… une scène violente, vous voyez ça ? Naturellement il ne la maudit pas tout de bon, mais il est affreusement en colère, et elle lui dit : « Est-ce que tu n'as pas épousé maman quand tu n'avais pas le sou ? » Mais il n'écoute rien. Alors arrive le secrétaire – mon idée, vous voyez, c'est qu'il s'est tenu en quelque sorte au fond de la scène, et c'est lui le mari de la fille, vous comprenez ? Et il dit au vieux grigou qu'il a des papiers à lui – au vieux type – qui prouvent qu'il a fait quelque chose de malpropre… une sorte d'escroquerie ou de chantage, vous sentez ce que je veux dire ? Et le secrétaire va envoyer ces documents aux journaux si le vieux ne cède pas et ne leur pardonne pas… alors, naturellement, le président est bien obligé de leur ouvrir les bras, vous comprenez ?

— Vous voulez dire que le secrétaire était tout le temps le mari de la fille, et qu'il a entendu tout ce que disait le président ? dit Nelly haletante, en s'arrêtant devant Miggleton, dans la lumière provenant de la vitrine remplie d'huîtres.

— Oui, et il a tout entendu.

— Je crois, ma foi, que c'est vraiment une belle idée, affirma-t-elle pendant qu'ils pénétraient dans le restaurant. Ses manières étaient tout aussi dignes et même réservées que jamais, mais elle semblait franchement ravie du génie de son ami.

— Dites donc, Wrenn, c'est une idée de pièce épatante, s'écria Tom, en prenant galamment, à leur table, les manteaux des dames.

— Assurément, confirma Mme Arty.

— Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ? demanda Nelly.

— Oh… j'en serais incapable !

— Comment ! insista Tom, sûrement vous pourriez. Sérieusement, vous devriez l'écrire. – Holà, garçon ! Quatre portions d'huîtres et du café. – Oui, vous devriez… allons, c'est une merveille, ça aurait un sacré… pardon, Mesdames… un magnifique succès. Et vous y gagneriez probablement une petite fortune.

La chaleur qui revenait à leurs pieds mouillés sur le sol carrelé de rouge, l'odeur des huîtres frites, les sons du piano jouant ***N'importe quelle petite femme***, tout cela donna du ton à Mr Wrenn pour prendre sa grande résolution. Tous les quatre échangeaient des regards émus, les paupières de Mr Wrenn clignaient. Tom posa sa main sur la table avec un bruit doux et mat et déclara : – Écoutez, il pourrait y avoir là beaucoup d'argent à gagner. Tenez, j'ai entendu dire qu'Harry Smith, qui écrit les paroles de ces comédies musicales, a trouvé là une mine d'or.

— Mr Poppins devrait vous aider, conseilla anxieusement Mme Arty, il a vu jouer tant de pièces !

— C'est une bonne idée, dit Mr Wrenn.

Il avait, sans doute, été décrété qu'il devait l'écrire. Ils réglaient maintenant des détails importants. Aussi, quand Nelly s'écria : « Je crois que c'est une fameuse idée : je sa-

vais bien que vous aviez beaucoup d'imagination », Tom l'interrompit en disant :

— Non, écrivez-la, vous, Bill. Je vous aiderai de mon mieux, bien entendu… Je vais vous dire ce que vous devriez faire : mettre la main sur Teddem… il a une grande expérience de la scène et il vous aiderait à approcher les directeurs. Ça, ce sera le plus dur… vous êtes très capable de l'écrire, mais il s'agira ensuite d'aller trouver ces gaillards-là dans les coulisses, et Teddem… Oui, vous devriez certainement écrire cette histoire-là, Bill. Ça pourrait faire beaucoup d'argent.

— Oh, beaucoup ! soupira Nelly.

— J'ai entendu raconter qu'un type, continuait Tom, – un nommé Gene Wolf, je crois – était si à sec qu'il couchait dans Bryant Park… eh bien, il a gagné ***cent mille dollars*** avec sa première pièce… ou bien non… je vais vous dire comment ça s'est passé : il l'a vendue directement dix mille dollars… quelque chose dans ce genre, en tout cas. Je tiens ça de quelqu'un qui le connaît.

— Pourtant, il faut qu'un auteur ait été au collège, et tout ça.

Mr Wrenn parlait comme un homme qui serait heureux d'entendre l'objection détruite sur-le-champ, et elle le fut par un général :

— Oh, quelle blague !

Croquant dans leur enveloppe de pâte brune des huîtres, dont chaque bouchée était un délice, entendant louer son génie, et lui-même appelé Bill trois fois en un quart d'heure, Mr Wrenn était aux anges. Il demanda du papier au garçon

et, tandis que tous quatre discutaient des choses « qu'il serait épatant de faire faire à la fille du président », il traça une liste des personnages sur une feuille de papier qu'il possède encore. Elle a pour en-tête « Miggleton, succursale de la Quarante-deuxième Rue » ; en bas de la page se lit plusieurs fois le nom de Nelly.

MIGGLETON
Succursale de la Quarante-deuxième rue
Prix modérés … Musique … Service soigné
New-York le 19
Comédie.
Dramatis personae
Nelly Warrington
Mr Warrington
son père, présid. d'une Cie de chem. de fer.
Reginald Thorne – secrét.
Dans un bureau.
Table pr. mach. à écrire
Bureau
D
rampe
Faut. Nelly
Nelly Nelly Nelly Croubel
N. Nelly Nelly Croubel
William
William Wrenn

— Je crois, dit-il d'un air de méditation, que j'appellerai l'héroïne Nelly.

Nelly Croubel rougit. Mme Arty et Tom échangèrent un coup d'œil.

Mr Wrenn se rendit compte qu'il venait, même en cette minute de triomphe, de « faire une gaffe ».

Il se hâta de dire : – J'ai toujours aimé ce nom-là ; c'était celui d'une de mes tantes…

— Oh… commençait Nelly.

— … qui a été très bonne pour moi quand j'étais gosse, ajouta-t-il, essayant de se rappeler s'il était permis de mentir dans un moment de détresse comme celui-là.

— Oh, c'est un nom affreux, déclara Nelly. Pourquoi ne lui en donnez-vous pas un joli, comme Hazel ou… ou Dolorès ?

— Non, Nelly est un nom élégant… très élégant.

Il marcha à côté de Nelly, derrière les autres, dans la Quarante-deuxième rue. Pour l'œil des passants c'était un honnête employé, légèrement voûté, avec une moustache comme il faut et cette dignité que donne une connaissance précise d'un monde restreint, portant un pardessus trop léger pour l'hiver, trop occupé de s'écarter devant les autres et de guider la jolie fille qu'il escortait dans les espaces libres, en lui touchant légèrement le coude, trop minutieusement soucieux de jeter un coup d'œil hors de la foule pour guetter le poète ou le roi qu'il pourrait croiser, ou contempler le ciel nocturne gris fer. Il était un fragment aussi indiscernable de la vie du soir dans la rue que n'importe lequel des tramways faisant jaillir sous leurs roues la neige fondante. Et, pourtant, il était le seigneur chevaleresque de la plus grande dame de son royaume, il était un auteur mondain, un homme appelé à un grand avenir, à la fortune, et à la domination sur l'humanité.

— Écoutez, disait-il, si je réussis avec ma pièce, nous ferons le plus magnifique dîner dont vous ayez jamais entendu parler. Y viendrez-vous, Miss Nelly ?

— Certainement ! Oh, vous ne me laisserez pas de côté ! Est-ce que je n'étais pas là quand…

— Pour sûr vous y étiez. Ah, nous donnerons une vraie fête à l'Astor… des artichauts, des truffes, et toutes sortes de choses… Est-ce que… est-ce que vous seriez contente si je vendais ma pièce ?

— Bien entendu, vous êtes bête !

— J'achèterais l'affaire, la Société des Souvenirs, et je prendrais Rabin comme directeur.

Et il en vint ainsi à lui confier des détails intimes sur sa situation, et il fut stupéfait de l'aisance avec laquelle elle « comprit le vieux Goglefogle ».

Ses préparatifs pour écrire sa pièce furent compliqués.

Il marcha de long en large dans la chambre de Tom jusqu'à minuit et demie, examinant s'il avait à faire le plan du décor, et fumant des cigarettes, en prenant des attitudes, assis sur un bras de fauteuil. Le lendemain matin, au bureau, il fit de nombreux plans de la mise en scène sur de demi-feuilles de papier. À midi il téléphonait à Tom pour discuter s'il fallait un ou deux bureaux sur la scène.

Il manqua le dîner chez Mme Arty et prit son repas au restaurant arménien, avec des préoccupations littéraires, car il avait à méditer sur de subtils problèmes. Il acheta un stylo d'un dollar, à larges bandes de pseudo-or, avec une plume

dont la pointe accrochait quelque peu, puis une boîte d'assez grandes feuilles de papier. Serrant tendrement sous son bras ces fournitures littéraires, il alla dans quatre cinémas à intermèdes. Vers onze heures il avait vu trois autres pièces en un acte et un sketch dramatique.

Chez Mme Arty il se glissa sans bruit devant la porte du salon.

Sa chambre était paisible. La lumière de la lampe sur les murs d'un vert délicat la faisait ressembler, il n'en doutait pas, à un véritable cabinet d'écrivain. Il essaya le stylo avec succès en traçant les noms de Nelly et de William Wrenn sur un morceau de papier qu'il brûla, comme un coupable, dans un cendrier ; il se lava la figure avec de l'eau qu'il laissa couler un moment pour la rafraîchir, puis s'assit devant sa table avec un grognement de satisfaction, retourna se laver les mains, rejeta fièrement ces objets bourgeois et encombrants que sont un veston et un col de chemise, et se rassit, se releva pour redresser un cadre, prit sa plume et la reposa, tout ému à la pensée de Nelly dormant là, tout près, sa joue ravissante et soyeuse appuyée sur son bras peut-être, et faisant de doux rêves…

Soudain il se cria : « Mettons-nous au travail, hein, s'il vous plaît ». Et, ramassant son stylo, il écrivit :

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

Pièce dramatique en un acte

par

Personnages :

John Warrington, Président d'une Compagnie de chemin de fer, très riche.

Nelly Warrington, sa fille.

Reginald Thorne, son secrétaire.

Il jubilait. Sa plume courait à toute allure, faisant jaillir de fines gouttelettes d'encre.

La scène représente un bureau, très luxueux, Mr Warrington et Mr Thorne y sont assis. Miss Warrington entre et dit :

Il s'arrêta, et réfléchit, la tête dans ses mains. Puis il alla à sa cuvette et se plongea le visage dans l'eau. Étendu ensuite sur son lit, il frappait ses talons l'un contre l'autre, caressant gravement et lentement sa moustache. Au bout de cinquante minutes, il poussa un grognement formidable et se mit au lit.

Il avait été incapable d'imaginer ce que dirait Miss Warrington, en dehors de : « Je suis venue vous annoncer, papa, que je suis mariée » et cela ne paraissait pas très bon… en tout cas, pas pour un début de scène.

Au dîner, le lendemain – un samedi – Tom eut tendance à faire des allusions à « notre auteur » et à lancer des : « Je sais où était une certaine personne hier soir, mais, bien entendu, je ne le dirai pas. Ah, ces auteurs sont de rudes gaillards. »

Mr Wrenn, qui avait toléré les taquineries même de Tim le chapelier « n'allait supporter les plaisanteries de qui que ce fût, ah non, pas devant Nelly », et il demanda un verre d'eau de l'air d'un professeur adjoint d'Harvard, forcé de déjeuner au wagon-restaurant et à qui le cuisinier tape sur le ventre.

Nelly voulut l'apaiser : – La pièce marche bien, n'est-ce pas ?

Quand il eut, sur un ton de grandeur indifférente, dont il eut honte immédiatement, déclaré qu'il en était déjà « aux menus détails », qu'il avait étudié quatre autres pièces et commencé à écrire, tout le monde parut frappé de stupeur et lui posa des questions appropriées.

À neuf heures et demie, ce soir-là, il peigna et brossa soigneusement ses cheveux, dans lesquels il avait fourragé avec fureur pendant une heure et demie, traversa le palier jusqu'à la chambre de Nelly et frappa à la porte avec un : « C'est Mr Wrenn. Puis-je vous demander quelque chose au sujet de la pièce ?

— Un instant, lui répondit-elle.

Il attendit, haletant doucement, les lèvres entr'ouvertes. Il allait voir pour la première fois la chambre de Nelly ! Elle ouvrit la porte à moitié, avec un sourire humide, tenant bien fermée sa robe de chambre bleu pâle. Cette teinte délicate faisait une tache d'un éclat modeste sur la blancheur de la pièce : bureau blanc décoré de programmes de réunions dansantes et d'une bannière jaune de l'école supérieure d'Upton's Grove, petit fauteuil à bascule blanc, natte jaune pâle, papier de tenture blanc et argent, et vague aperçu des blancheurs d'un lit moelleux.

La tête lui tournait devant l'étalage de toute cette pureté, il réussit pourtant à dire :

— Je suis en quelque sorte arrêté dans la première partie de la pièce, miss Nelly. Dites-moi, je vous prie, comment, à votre avis, l'héroïne devrait s'adresser à son père. Lui dira-t-elle « papa » ou « monsieur » ? Qu'en pensez-vous ?

— Voyons… laissez-moi réfléchir…

— Ce sont des gens d'un si grand monde…

— Évidemment… Eh bien, je crois qu'elle dirait « Monsieur ». Peut-être… oh, qu'est-ce que j'ai entendu un jour dans une comédie à l'Académie de musique ? « Père, je suis revenue vers vous. »

— Écoutez, voilà une belle réplique. Ça empoignera le public dès le début… Je vous l'avais dit que vous m'aideriez beaucoup.

— Je suis enchantée si je vous ai aidé, dit-elle avec sérieux, absolument ravie, mais… bonne nuit… et bonne chance pour la pièce. Bonne nuit !

— Bonsoir. Merci infiniment, miss Nelly. À l'église, demain matin, n'oubliez pas. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Comme il est bien connu que tous les auteurs dramatiques travaillent avec une maquette de théâtre devant eux pour modèle, Mr Wrenn démolit une belle boîte en carton intacte, dans laquelle lui était récemment arrivé un réveil à quatre-vingt-dix-huit cents, et sortit chercher de la colle et trois petits bouchons. Dressant sa boîte pour représenter la scène, il colla sur le plancher – qui avait été jusque-là un des

côtés – une boîte de pilules et une d'allumettes, et il avait ses bureaux en acajou. Enfonçant ensuite trois allumettes dans ses bouchons, il obtint trois gracieux acteurs – gracieux du moins pour des morceaux de liège. Il était fascinant de les voir entrer, par des trous ménagés au fond du théâtre, s'avancer jusqu'à leur bureau et y prononcer des tirades merveilleusement émouvantes qui feraient pleurer tous les publics, tirades qu'il connaissait à fond… sauf les expressions, détail qu'il ignorait encore complètement après avoir joué pendant une heure et demie avec ses marionnettes.

Avant de se coucher, désespéré, ce samedi soir-là, il avait ajouté à son manuscrit :

MR THORNE. – ***Voici les papiers, Monsieur. En votre qualité de président d'une grande compagnie vous devriez***…

La phrase devait être complétée plus tard. Comment diable s'y prendre pour faire savoir au public à quel point son président était vraiment grand ?

Miss Nelly, la fille du président, entre :

MISS NELLY. – ***Père, je suis revenue vers vous, Monsieur.***

MR WARRINGTON. – ***Ma fille !***

NELLY. – ***Père, j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose***…

* * *

Le premier déjeuner chez Mme Arty était toujours remontant. Contrairement au repas morne et solitaire qu'il prenait à la crémerie Hustler, au temps des Zapp, il était à côté d'une Nelly, en blouse élégante, fraîche et pleine d'entrain après neuf heures de sommeil. Voilà pour les jours de semaine. Mais les dimanches matins, quel paradis ! Le poêle luisait et ronronnait comme un grand chat de métal, leur grillant agréablement les jambes, pendant qu'ils se gavaient de rôties, de gaufres et de café. Nelly et lui se sentaient toujours notablement supérieurs à Tom Poppins, qui faisait la grasse matinée, en devisant sur la joie de ne pas aller au bureau, d'approcher de Noël, et sur les charmes d'Upton's Grove et de Parthenon.

C'est ce matin-là que Mr Wrenn devait pour la première fois se rendre à l'église avec Nelly. Le dimanche précédent, où ils en avaient formé le projet, Mr Wrenn avait passé sa matinée sans ferveur religieuse, dans le « Cabinet dentaire de Chelsea », avec un jeune homme en blouse blanche, au lieu d'assister au service avec Nelly.

C'était également la première fois depuis neuf ans qu'il suivrait une pieuse cérémonie, si l'on excepte une messe à Saint-Patrick, où il était entré, non comme dans une église, mais pour la beauté de l'édifice. Il se sentait prodigieusement réformé, entré dans de nouveaux chemins de vertu et de perfection. Il pensait vaguement à ces célibataires solitaires, comme Morton et Mittyford Doct. Phil. Ils ne savaient pas ce que c'était que d'aller à l'église avec une jeune fille comme Miss Nelly, se disait-il, en se recoiffant après son premier déjeuner.

Il marchait fièrement à côté d'elle, très pénétré de ce qu'il y avait de distingué à entrer à l'église comme membre

d'une assemblée de fidèles à leur aise et de tenue très soignée. Il salua même un jeune sacristain à lunettes d'or, lavé et brossé au point d'en être pénible à voir. Il pensait avec mépris à l'époque où il s'inclinait devant l'homme aux boutons de cuivre du Nickelorion.

L'intérieur de l'église était aussi confortable que les rôties et la marmelade du dimanche matin : immenses tapis rouges dans les bas-côtés, bancs en chêne massif brillant, vitraux magnifiques, sans compter un craquement général et élégant des corsets de première qualité pour les dames et des plastrons empesés pour les messieurs, et le parfum de la meilleure eau de Cologne mêlé à celui de la naphtaline.

Il n'y avait plus que six jours jusqu'à Noël. Le cœur de Mr Wrenn était comme un petit jardin, et ses yeux se mouillaient, et il regardait Nelly avec tendresse en voyant le houx et le lierre et les inscriptions pour Noël, saupoudrées de neige : « ***Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*** » et autres qui éclairaient les murs dans les intervalles des fenêtres.

Noël… intérieurs joyeux… rires… Depuis qu'enfant il avait assisté aux fêtes de Noël de l'École du dimanche dans la vieille église de Parthenon, où il recevait un sac de bonbons aux belles couleurs, il n'avait célébré ce jour de congé qu'en se payant du plum-pudding pour son dîner solitaire dans de grands restaurants bon marché, où il n'y avait personne pour lui souhaiter un joyeux Noël, en dehors du garçon qu'il ne devait probablement jamais revoir, et ne désirait d'ailleurs pas retrouver.

Mais ce Noël-ci… il se surprit brusquement lui-même, ainsi que Nelly, en avançant la main avec ardeur et en frôlant la manche de la jeune fille avec les doigts avides d'un

enfant qui cherche à se rassurer contre les frayeurs de la nuit.

Pendant le sermon, il eut une idée. Qu'est-ce que lui avait donc dit Nelly au sujet de ***Peter Pan ?*** Ah oui, quelqu'un dit dans cette pièce : « Croyez-vous aux fées ? » Pourquoi ne serait-il pas très bien de faire dire par la fille du millionnaire à son père :

« Croyez-vous à l'amour ? »

— Gee ! Moi, je crois à l'amour ! soupirait-il en dedans, en sentant le bras de Nelly toucher inconsciemment le sien.

Tom Poppins recevait cette après-midi-là Horatio Hood Teddem, à qui il offrait un grog chaud. Ce dernier avait un air très juvénile, très disposé aux confidences, et il emprunta cinq dollars à Mr Wrenn presque sans peine, tant celui-ci était absorbé par son désir d'apprendre d'Horatio comment on s'y prend pour vendre une pièce. Savoir l'adresse de la maison Wendelbaum et Schirtz, agents théâtraux, habitant Broadway dans l'immeuble d'un théâtre équivalait presque à connaître un directeur.

Quand Horatio fut parti, Tom suggéra une idée laborieusement conçue et pesée pendant son heure de présence à midi au magasin de cigares.

— Pourquoi trois d'entre nous, par exemple Mme Arty, vous et moi ne « causeraient-ils pas la pièce », juste comme s'ils la jouaient ?

Son enthousiasme imposa son plan à Mr Wrenn. Il descendit au galop et remonta avec Mme Arty. Il s'élança à travers la chambre en lançant d'une voix tonnante des indications. Il tira son bureau pour qu'il représentât celui du prési-

dent, puis une table pour le secrétaire, et, après avoir réfléchi et s'être longuement frotté le menton, en deux temps et trois mouvements, il transforma en coffre-fort son fauteuil Morris vert.

La pièce commençait. Mr T. Poppins, dans le rôle du président, entra, la mine grave et hautaine, lança un « Bonjour, Thorne » à Mr Wrenn, son secrétaire, et ôta ses gants. (Mr Wrenn nota ce détail : c'était un trait de caractère.)

Mr Wrenn s'approcha avec méfiance, la physionomie sans expression, de crainte que Mme Arty ne se moquât de lui.

— ***Voici***…

— Dites donc, comment croyez-vous que le secrétaire pourrait bien avertir le public que l'autre personnage est le président ? Que diriez-vous de ceci : « ***Le vice-président de la Société vous prie***, ***Monsieur, de signer cette pièce en votre qualité de président*** » ?

— C'est parfait, s'écria Mme Arty, dont la robe de satin s'étalait soigneusement sur ses genoux enflés et qui, assise dans le fauteuil à bascule en chêne, semblait un joyeux monument de bronze élevé en l'honneur des bienséances du dimanche. Mais ne croyez-vous pas, ajouta-t-elle, qu'il dirait : « ***Si cela vous convient, Monsieur ?*** »

— Gee ! voilà qui est distingué !

Et la pièce continua.

Elle se termina à sept heures. Mr Wrenn ne prit qu'un quart d'heure pour dîner, et écrivit jusqu'à une heure du matin, achevant le premier brouillon de son manuscrit.

La révision fut un charme, car elle exigea de nombreuses conférences avec Nelly, assise avec lui, épaule contre épaule, en toute confiance, à la table du salon. Ils étaient d'autant plus intimes que Tom avait invité Mr Wrenn, Nelly et Mme Arty au grand bal de la veille de Noël, donné par l'« Union des fabricants de cigares » au Melpomène Hall. Nelly demanda à Mr Wrenn, avec presque autant d'insistance qu'à Mme Arty, si elle devait pour cette fête mettre sa robe de mousseline neuve ou sa toilette, plus ancienne, en soie rose.

Deux jours avant Noël, il remit timidement la pièce pour la faire taper à la machine à une sténographe à mine hautaine qui ressemblait à Lee Thérèse Zapp. Elle le considéra bouche bée quand il la pria de prendre grand soin du manuscrit. La copie dactylographiée, avec titres et noms soulignés en rouge, fut expédiée par la poste à 6 h. 15 du soir, la veille de Noël, à MM. Wendelbaum et Schirtz, agents théâtraux.

* * *

Les deux couples suivirent à pied la Sixième Avenue pour se rendre au bal des fabricants de cigares. Ils marchaient en file indienne à travers la foule faisant ses achats de Noël, et s'arrêtaient fréquemment et bruyamment devant les séduisantes échoppes de la rue, pleine de clinquant et de jouets. Ils poussèrent tous des cris et de grands éclats de rire quand Tom Poppins, en gambadant, alla acheter pour sept cents une poupée en biscuit rose qu'il accrocha au revers de son grand pardessus à carreaux. Ils burent du chocolat bouillant à la Pâtisserie Olympique, en s'affirmant mutuellement qu'ils étaient gelés.

Ce fut là que Nelly, avec des doigts caressants, refit plus élégamment le nœud de cravate bleu pâle de Mr Wrenn. Elle avait dans les cheveux le parfum qu'il était arrivé à reconnaître comme l'odeur personnelle de la jeune fille, dont la fourrure blanche frottait son manteau.

Quand ils arrivèrent au Melpomène Hall, les fabricants de cigares, dont sept en habit et deux en smoking, dansaient déjà sur le parquet ciré. Sur une estrade dressée sous le balcon rouge à fronton de stuc, un orchestre complet se déchaînait avec un fracas joyeux, et, au bar, derrière ce même balcon, flottait une odeur de bière dans une atmosphère de réjouissance.

Mr Wrenn passa avec embarras devant de nombreux groupes de jolies femmes. Il se sentait très léger et peu sûr de lui dans ses escarpins neufs, luisants comme de l'acier, depuis qu'il avait ôté ses caoutchoucs et qu'il se risquait sur le parquet glissant. Il essayait désespérément de ne pas se servir trop ostensiblement de son mouchoir, bien qu'il fût enrhumé.

C'est seulement quand les couples se furent formés pour la prochaine danse, quand Tom Poppins enlaça Nelly, que leurs bras se balancèrent légèrement et que leurs pieds se murent en cadence, que Mr Wrenn se rendit nettement compte qu'il ne savait pas danser.

Huit jours plus tôt, il avait négligemment déclaré aux autres qu'il ne connaissait que les contredanses, qu'il avait apprises dans sa jeunesse dans les soirées de Parthenon. Mais on l'avait rassuré. – Oh, laissez donc, nous vous apprendrons à danser au bal… ce sera sans cérémonie. Et puis d'ailleurs nous vous donnerons des leçons avant d'y aller. » Mais la composition de la pièce et les parties de Cinq Cents

les avaient empêchés de tenir leur promesse. Aussi restait-il maintenant assis, terrifié quand on commença un « two-step » et qu'il vit, lui sembla-t-il, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles tourbillonner adroitement et se lancer dans une course compliquée, où ils se dépassaient les uns les autres d'une façon qu'il était certain de ne pouvoir jamais imiter. L'orchestre exécutait une musique aussi riche, aussi douce qu'une crème au chocolat, et qui lui faisait vivement sentir l'absence de Nelly, bien que la largeur seule de la salle la séparât de lui.

Tom Poppins présenta immédiatement à Nelly un facétieux marchand de cigares qui, à son tour, lui présenta trois des élégants personnages en habit, pendant que Tom entraînait Mme Arty. Mr Wrenn, assis au milieu de gens parfaitement indifférents à son chagrin, jetait des regards sombres dans la salle en souhaitant – avec quelle amertume ! – de s'enfuir et de rentrer. Nelly s'approcha de lui, rayonnante, rieuse, avec des cavaliers à moustache noire et à gilets blancs, auxquels elle le nomma, mais il leur lança un coup d'œil désapprobateur, et on lui enlevait sans cesse son amie pour de nouvelles danses.

Elle trouva et, pleine d'espoir, amena à Mr Wrenn une jeune personne faisant tapisserie, qui venait de Yonkers et n'avait jamais entendu parler de Tom Poppins ou d'aéroplanes, d'Oxford ou d'aucun des sujets dont Mr Wrenn essaya péniblement de l'entretenir tout en suivant des yeux Nelly, qui valsait et souriait à son danseur. Bientôt ils se turent tous deux et la jeune provinciale retourna près de sa maman de Yonkers.

Mr Wrenn restait là, boudeur, maudissant ses amis de l'avoir amené, maudissant le charme de Nelly Croubel et se

disant : « Oh, parbleu, elle danse avec tous les autres, et moi je ne suis que le pauvre imbécile qui bavarde avec elle, quand elle est lasse, et qui essaie de la remonter. »

Il ne répondit même pas à Tom, qui vint lui raconter une nouvelle histoire qu'il venait d'apprendre au bar.

À un moment, Nelly vint s'asseoir près de lui et insista pour qu'il essaie d'apprendre à danser. Il s'épanouit une seconde, puis déclara timidement : – Oh, non, je crois que mieux vaut pas. » Et au même instant la moustache la plus noire et le gilet le plus blanc des vendeurs de cigares vinrent solliciter la faveur d'une danse et elle partit avec un simple : « Allons, rassemblez votre courage. Je vous ferai danser. »

Quand l'orchestre se tut, il la regarda traverser la salle avec l'odieux marchand de cigares, svelte dans sa robe neuve de mousseline qui moulait son jeune corps, jouant avec son éventail et causant avec une vivacité joyeuse. Elle se rassit près de lui, mais il ne dit rien et continua à regarder dans le vide à travers le parquet luisant. Elle lui jeta des coups d'œil curieux à plusieurs reprises et frappa doucement de son éventail le bord de sa chaise. Enfin, après un léger soupir, elle dit avec précaution, mais d'un air négligent :

— Vous ne voudriez pas m'emmener me rafraîchir au buffet, Mr Wrenn ?

« Bien entendu, se dit-il, je suis bon, moi, pour lui offrir à boire. »

Pauvre Mr Wrenn ! Il n'avait pas été à assez de soirées dansantes à Parthenon et il n'avait assisté à aucune à New York… À près de quarante ans, il apprenait pour la première fois ce qu'est l'humeur sombre, la rudesse, la cruelle jalousie de l'amoureux.

— Pourquoi, lui dit-il, n'y êtes-vous pas allée avec ce beau Monsieur à moustache noire ? Et il regardait toujours droit devant lui.

Elle ouvrit tout grands ses yeux, auxquels montait une larme.

— Oh, Billy… Ce fut tout ce qu'elle put répondre.

Il serra les poings pour ne pas éclater en sanglots pitoyables, mais il ne prononça pas une parole.

— Billy, qu'est-ce que… ?

Il se tourna craintivement vers elle, ses mains touchèrent doucement celles de Nelly.

— Oh, je ne suis qu'une brute, dit-il vivement, d'une voix basse qui parvint tremblante aux oreilles de la jeune fille, à travers les rires du groupe qui les entourait. Je ne voulais pas dire ça, mais j'étais… je me sentais si ridicule… d'être incapable de danser. Oh, Nelly, je suis affreusement désolé… vous savez que je ne voulais pas dire… Venez, allons prendre quelque chose.

Tandis qu'ils avalaient, au buffet, une glace, des petits fours, du nougat et des sandwiches au poulet, ils se sentaient très intimes et la présence des autres les importunait… Tom et Mme Arty vinrent les rejoindre. Tom fit allumer à Nelly sa première cigarette. Mr Wrenn admira la façon timide dont, aspirant de minuscules bouffées, elle tirait sur sa cigarette avec de petites moues, des froncements de narines et de pseudo-éternuements, mais il fut ravi de la voir la jeter au bout d'une minute, en déclarant qu'elle ne fumerait plus jamais, et qu'elle obligerait ses trois amis à cesser également

« à présent qu'elle savait combien c'était horrible et étouffant, là ! »

Avec une profonde astuce, à ses propres yeux du moins, Mr Wrenn l'entraîna au bar, et ces deux enfants, assis devant leurs verres de bière au gingembre étalaient si naïvement leur innocent et rustique amour que Mme Arty et Tom s'éclipsèrent. Bientôt Nelly, renonçant à une danse promise, reprit avec Mr Wrenn le chemin de la maison.

— Ne prenons pas le tram… j'ai besoin de respirer en sortant de cette atmosphère enfumée, dit-elle. Tout de même ç'a été superbe. Remontons à pied la Cinquième Avenue.

— Volontiers… Fatiguée, Nelly ?

— Un peu.

Il eut l'impression d'une légère froideur dans son ton.

— Nelly, je suis si navré… je n'ai vraiment pas pu vous dire là-bas à quel point je regrette de vous avoir parlé comme je l'ai fait. Gee ! Ç'a été très mal à moi… mais je me sentais… je ne pouvais pas danser, alors… oh… !

Aucune réponse.

— Et cela vous a fait de la peine, n'est-ce pas ?

— Je ne vous ai pas trouvé très gentil à ce propos… quand je m'étais donné tant de mal pour que vous vous amusiez bien…

— Oh, Nelly, que je vous demande pardon…

Son accent avait quelque chose de tragique. Ses épaules, qu'en marchant à côté d'elle il s'efforçait de tenir droites, comme si elles étaient prises dans un étau, tombèrent.

Elle lui toucha son gant : – Oh, laissez cela, Billy, ça va bien maintenant, je comprends. Oublions…

— Oh, vous êtes trop bonne pour moi.

Un silence.

En traversant la Vingt-troisième rue dans la Cinquième Avenue, elle lui prit le bras, il lui serra la main, et soudain le monde ne fut que jeunesse et beauté merveilleuse. Pour la première fois de sa vie il s'avançait ainsi, le bras d'une femme aimée serré sous le sien. Il abaissa son regard sur la pauvre fourrure blanche. Des flocons de neige, tremblant dessus, se transformaient en poussière de diamants à la lumière d'un réverbère qui montrait également une petite place où le col, déchiré, avait été raccommodé avec un soin extrême. Alors, en un millionième de seconde, lui qui avait erré solitaire dans les régions grisâtres d'un cœur humain sans attaches, il connut la douceur de l'amour, toutes ses émotions et la tendresse infinie pour la bien-aimée, qui d'un rond-de-cuir engourdi fait un homme. Il leva un visage plein d'adoration vers la merveille brumeuse des arbres nus, dont les branches emplissaient Madison Square de leurs entrelacs, vers la Tour Métropolitaine, dressant sa masse sur la nuit rougeâtre d'hiver au-dessus de la ville. Il comprenait et chantait en lui tous ces mystères, mais voici ce qu'il dit :

— Gee ! Ces arbres font l'effet d'un vrai tableau… La tour semble tout à fait s'évanouir dans l'air, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est joli, dit-elle, sans conviction, mais en lui serrant le bras.

Puis, ils jacassèrent comme un ruisseau au printemps, décidant qu'il achèterait une branche de sapin qu'elle apporterait en cachette au premier déjeuner. Et dans leur bavardage persistait l'intimité nouvelle, née dans le chagrin de leur malentendu.

* * *

Le 10 janvier, l'agence théâtrale Wendelbaum et Schirtz renvoyait le manuscrit de ***La fille du millionnaire,*** accompagné de la lettre suivante :

« Cher Monsieur, nous regrettons d'avoir à vous annoncer que votre pièce ne nous paraît pas utilisable. Ci-inclus le rapport de notre lecteur, et aussi la note de dix dollars, honoraires d'une lecture, que vous voudrez bien nous régler à votre convenance. »

Il reçut le paquet dans le vestibule de Mme Arty juste avant le dîner. Il lut deux fois la lettre, puis ouvrit lentement le rapport du lecteur ainsi conçu :

« ***La fille du millionnaire***, pièce en un acte. Absolument impossible. Ce qu'il y a de pire comme théâtre d'amateur, dialogue d'un burlesque involontaire. »

Nelly descendait l'escalier. Il lui tendit la lettre et le rapport, puis, serrant les dents, s'efforça de faire bonne contenance. Elle les lut, et glissa sa main dans la sienne. Il se rendit vivement au sous-sol et se contraignit à lire l'épître – mais pas le rapport – à toute la table. Avant de se mettre au lit il brûla son manuscrit. Le lendemain matin, il se plongea dans le travail du bureau comme jamais encore. Il avait la douloureuse certitude que jamais il ne s'évaderait de son humble situation, mais il pensait à Nelly dix fois par heure et espérait qu'un jour… un soir de printemps plutôt, par un

brillant clair de lune, il oserait la grande aventure et lui donnerait un baiser. Istra… il se souvenait d'elle théoriquement comme d'une grande épreuve. Mais quelles choses nébuleuses que ces théories !

* * *

Un soir, vers la fin de février, ce joueur de Cinq Cents, gauche mais extrêmement méticuleux, Mr William Wrenn, plus connu sous le nom de Billy, jeta un regard triomphant à Miss Proudfoot, qui était sa partenaire contre Mme Arty et James T. Duncan, le voyageur. C'était à lui à faire la demande dans le coup décisif du rob. Les autres attendaient respectueusement. Il déclara avec assurance : « Neuf, à sans atout. »

— Bon Dieu, Bill ! s'exclama James T. Duncan.

— Je les ferai.

Et il les fit. Il se leva vainqueur. Il n'y avait aucune gêne, mais bien plutôt tout le vernis mondain en honneur chez Mme Arty, dans ses façons, quand il se dirigea vers Mme Ebbitt et lui demanda :

— Comment va Mr Ebbitt, ce soir ? Toujours ses rhumatismes ?

Miss Proudfoot lui offrit une pastille au citron qu'il accepta, comme il se doit. – Je crois, dit-il en redressant la tête, que ces pastilles valent bien celles de Park et Tilford. Dites-moi, Dunk, je vous joue à pile ou face à qui ira chercher une cruche de bière. Tom sera bientôt ici, son magasin doit être fermé à l'heure qu'il est : nous aurons à boire pour lui.

— Entendu, Bill, acquiesça James T. Duncan.

Mr Wrenn perdit et partit après avoir secrètement obtenu, non pas un, mais deux cruchons, dans l'un desquels il fit mettre une pinte de brune, et dans l'autre une surprise. Il appela Nelly, qui était remontée :

— Descendez, Nelly, si vous pouvez. J'ai une cruche de crème glacée au soda pour les dames.

Il est vrai que quand Tom arriva et se mit à discuter chaleureusement avec Duncan sur les mérites d'un « Tom Collins », Mr Wrenn ne fut pas brillant, pour la raison qu'il prit Tom Collins pour un personnage et non pour une boisson que c'est en réalité.

Pourtant quand on se retira, Miss Proudfoot dit à Nelly :

— Mr Wrenn est bien calme, mais j'estime que c'est, en un sens, un des hommes les plus agréables que j'aie vus depuis des années dans cette maison. Et si sérieux ! Je crois même que, sans parler du Cinq Cents, il fera un bon joueur de pinochle.

— Oui, répliqua Nelly.

— Il était un peu timide au début, il me semble… moi, j'ai toujours été timide… mais il nous aime bien et j'aime ceux qui aiment leurs semblables.

— Oh oui, dit la jeune fille.

XVII

IL EST EMPORTÉ PAR LE TOURBILLON…

« *Il fut emporté par le tourbillon et suivit une flamme errante, à travers des mers périlleuses, jusqu'à une rive heureuse.* »

dit François.

Un lundi soir, en avril, tandis qu'un quartier de lune éclairait timidement la ville, que les rues étaient remplies de sons de vielles et de cris printaniers d'enfants en train de jouer, Mr Wrenn descendit de bonne heure à la salle à manger, car Nelly Croubel devait y être à bavarder avec Mme Arty, et il désirait gaîment combiner un pique-nique pour le dimanche suivant. Il avait un craintif espoir de pouvoir, après un pareil divertissement, embrasser Nelly… il avait même l'idée qu'il pourrait un jour… enfin d'autres que lui s'étaient mariés… pourquoi pas ?

Miss Mary Proudfoot raccommodait un accroc à la nappe en service, avec des mouvements rapides et délicats de ses mains aux tons argentés. – Mr Duncan, lui annonça-t-elle, sera de retour dans cinq jours de sa tournée dans le Sud. Il faudra faire un grand tournoi de Cinq Cents pour clôturer la saison d'hiver.

Mr Wrenn était trop occupé à se demander si Miss Proudfoot ferait, pour le pique-nique, de ses célèbres – et justement fameux – sandwichs au jambon haché, pour être très passionné par cette nouvelle. Il ne le fut pas beaucoup plus quand elle l'informa que Mme Ferrard avait une lettre ou quelque chose pour lui.

On se mettait à table quand Mme Arty entra vivement d'un air tragique et dit : – Il y a un télégramme pour vous, Mr Wrenn.

Était-ce une mort ? De qui ? La table était haletante, Mr Wrenn avec tous les autres… voilà ce que signifiait pour eux un télégramme. Tous les yeux formaient comme un cercle de baïonnettes se lançant à la charge quand il ouvrit et lut le message – venant d'un bateau par sans fil :

« Venez me chercher ***Hesperida***. – ISTRA. »

— Ce n'est qu'une… une dépêche d'affaire », réussit-il à dire et il se mit à avaler sa soupe. Ce n'était pas l'endroit convenable pour sortir ses sentiments de son cœur palpitant et les examiner.

Le dîner suivait son cours. La conversation roulait sur les pique-niques envisagés dans toutes leurs phases les plus importantes, historique, hygiénique et sociale. Mr Wrenn parlait beaucoup et un peu fiévreusement. Le dîner fini, il galopa à la recherche d'un journal. L'***Hesperida*** arrivait à dix heures le lendemain matin.

Ce fut une soirée de trouble et d'épouvante. Il fit une promenade furtive tout le long de l'avenue Lexington. Il ne savait qu'une chose : il aimait beaucoup Nelly et pourtant il brûlait du désir de voir Istra. Il se maudissait, s'invectivait littéralement, se traitant à toute minute de pleutre, de traître

à double face et de tous les noms les plus horribles dont un homme s'accable d'ordinaire, quand il découvre que deux femmes peuvent être différentes et pourtant également dignes d'être aimées. Et toutes les minutes également il s'épanouissait de bonheur à l'idée de voir Istra,… de la voir réellement, si incroyable que ce fût, et cela dès le lendemain !

En rentrant, il trouva Nelly assise au bas de l'escalier de Mme Arty.

— Hello !

— Hello !

Deux propos également justes, les seuls qu'ils purent proférer pour un moment, tandis que Mr Wrenn examinait minutieusement le dessous en fer de la rampe.

— Billy… était-ce grave, ce télégramme ?

— Non, c'était… Miss Nash, cette artiste dont je vous ai parlé, me demande d'aller la chercher au débarcadère… elle arrive de Paris et désire, je suppose, que je l'aide pour ses bagages, la douane, etc…

— Ah, bon, je comprends.

Nelly montrait si peu de jalousie que Mr Wrenn en fut désappointé, sans savoir pourquoi. On est toujours froissé de voir ses violents drames intimes se réduire à un dialogue terre à terre.

— Je me demande si vous aimeriez la connaître. Elle est extrêmement bien élevée, mais je ne sais pas… il se pourrait qu'elle vous fît l'effet d'être un peu snob. Par exemple, elle s'habille… je n'ai jamais vu personne de si élégant… je veux

dire dans sa toilette. Bien entendu, ajouta-t-il vivement, elle a de l'argent et alors peut se le permettre. Mais elle est… oh, tout à fait délicieuse à certains points de vue. J'espère que vous aimerez… qu'elle ne vous fera pas…

— Oh, ça me sera bien égal qu'elle soit snob. On s'habitue naturellement à ce genre-là quand on est employée dans un grand magasin, dit-elle d'un ton aigre, puis, s'en repentant bien vite, elle supplia : – Oh, je n'ai pas voulu être méchante, Billy, pardonnez-moi. Miss Nash sera tout à fait charmante, j'en suis sûre. Est-ce qu'elle habite New York ?

— Non, en Californie. Je ne sais pas combien de temps elle restera ici.

— Eh bien… eh bien… hum… m… m. Je commence à avoir bien sommeil. Je ferai mieux d'aller me coucher, je crois. Bonsoir.

* * *

Mal à l'aise parce qu'il n'était pas à son bureau, mécontent d'avoir à quitter ses lettres bien aimées aux détaillants du Sud, agacé des difficultés qu'il avait eues à obtenir accès sur le quai, et furieux en dernier ressort parce qu'il n'avait pas dormi, Mr Wrenn roulait soigneusement dans sa tête toutes ces émotions accumulées en attendant l'arrivée de l'***Hesperida***. Il se demandait d'ailleurs s'il avait vraiment le désir de voir Istra, et ne pouvait se souvenir exactement de ses traits. Allait-elle toujours lui plaire ?

Le grand paquebot accosta et fut amarré le long du quai. Regardant entre des rangées d'épaules serrées les unes contre les autres, Mr Wrenn examinait froidement les passagers qui garnissaient les ponts, sans apercevoir Istra. Il se

sentit alors inquiet à son sujet : s'il lui était arrivé quelque chose ?…

Le petit homme, qui s'était faufilé si discrètement dans la foule, s'élança brusquement dans le groupe qui se formait devant la passerelle et bouscula rudement tout le monde pour arriver au premier rang. Il enfonça le coude dans le gilet comme il faut d'un gros monsieur comme il faut, mais ne s'en douta même pas. Il se cramponnait à la rampe en corde de la passerelle, la suivant des yeux d'un air effaré quand on la souleva jusqu'à la coupée et que la longue file de passagers, souriant et faisant des signaux, se mit à débarquer. Puis il la vit, grande, gracieuse, nonchalante, indifférente, dans son joli costume à carreaux avec un coquet chapeau de paille noir, un sac neuf à la main.

« Gee ! fit-il d'une voix haletante en la regardant fixement, je suis fou d'elle… tout va bien. »

Elle le découvrit et leur double sourire de bienvenue les rapprocha. Descendue de la passerelle, elle l'embrassa vivement.

— Vous voilà tout de bon ! dit-elle en riant.

— Mais, mais… mais… je suis si heureux de vous voir !

— Moi aussi, ma Souris chérie.

— Avez-vous eu une bonne trav…

— Ne m'en parlez pas : il y avait à bord un homme marié sans sa femme qui m'a poursuivie tout le temps. Je suis contente de penser que vous n'allez pas vous amouracher de moi.

— Mais… heu…

— Dépêchons-nous et tâchons d'en finir au plus tôt avec la douane. Où est l'N ? Oh, comme c'est ingénieux, elle est juste à côté de l'M. Voilà déjà une de mes malles. Comment va, chère Souris ?

Mais elle ne paraissait pas se soucier tellement de lui et l'ahurissement qu'elle lui causait toujours s'était déjà emparé de lui.

— Après tout, c'est bon de rentrer, et puis, ma petite Souris, je sais que vous ne refuserez pas de me trouver un endroit où je pourrai passer ces quelques jours ? – cela ne faisait pas de doute pour elle – Nous trouverons cela dès ce matin, n'est-ce pas ? Pas trop cher… j'ai à peu près juste assez pour retourner en Californie.

En homme, il vit très nettement le travail à faire accumulé sur son bureau, et, non moins en homme, il répondit : – J'en serai ravi.

— Que diriez-vous de votre pension ? Vous m'avez écrit que c'était si propre, si bien…

La pensée de réunir Nelly et Istra l'épouvanta.

— Oh, je ne sais pas si elle vous plairait tant que ça.

— Ça irait bien en tout cas pour quelques jours. Y a-t-il une chambre disponible ?

Cette idée le troublait, il prévoyait bien des ennuis.

— Mais oui, je crois.

— Souris chérie ! Et Istra se laissa tomber sur une malle dans le flot confus des bagages qui arrivaient, des douaniers et des passagers indignés qui surgissaient autour d'eux dans

la vaste salle des docks. Elle leva sur lui ses beaux yeux, où se lisait un chagrin sincère.

— Oh, Souris, je croyais que vous seriez heureux de me voir. Je ne vous ai jamais fait de scène, n'est-ce pas ? Je me suis appliquée à ne pas être capricieuse avec vous. C'est pourquoi je vous ai télégraphié à vous, quand j'ai de vieux amis ici.

— Oh, je n'avais pas l'intention de grogner, non, sincèrement. Je me demandais simplement si la pension vous plairait.

Il aurait voulu, en marque de repentir, s'agenouiller devant sa divinité, en ce moment où elle n'était qu'une femme isolée, perdue dans le tumulte de New York.

— Nous avons été en quelque sorte séparés, continuait-il, et je ne savais pas… Mais je crois que… ah !… que j'aurai toujours un culte pour vous.

— C'est parfait, Souris, c'est… Voilà les employés de la douane.

Istra Nash savait très bien que les douaniers n'étaient pas encore prêts à visiter ses bagages, mais la discussion était close et ils semblaient se comprendre mutuellement.

— Gee ! dit-il, il y a une quantité de riches Juives qui rentrent par ce bateau.

— Oui, elles portaient leurs diamants toute la journée.

— Bigre, c'est un fameux pays que le nôtre !

— Oui.

C'est ainsi qu'ils attestèrent leur immuable amitié, jusqu'au moment où ils arrivèrent chez Mme Arty et où Istra fut accueillie comme nouvelle pensionnaire dans la chambre de « ce Teddem ».

* * *

Le dîner commença avec le cérémonial obligatoire chez Mme Arty. On n'omit aucune des vieilles plaisanteries consacrées. Tom Poppins ne manqua pas de crier de sa voix tonnante : « Apportez l'eau de vaisselle », ni Miss Mary Proudfoot de gazouiller gravement : « Vous ne savez donc pas… » sur un ton que l'on aurait reconnu comme spécifiquement anglais sur n'importe quel théâtre d'Amérique. Puis la conversation s'arrêta net quand Istra Nash se dressa sur le seuil, pâle et hautaine, ses cheveux rouges relevés en un chignon éclatant, grande, mince et souple dans une robe grise très collante… Toutes les têtes se tournèrent comme sur un pivot, d'abord vers Istra, ensuite vers Mr Wrenn. Il rougit et salua, comme si on l'avait invité à prononcer une allocution, se leva en trébuchant et dit :

— Heu… heu… vous connaissez déjà Mme Ferrard, n'est-ce pas, Istra ? Elle voudra bien vous présenter aux autres.

Il se rassit, se demandant pourquoi diable il s'était levé, et se rendit compte avec chagrin que Nelly les examinait, Istra et lui, avec une froideur hostile. Il jeta hâtivement un coup d'œil à Istra qui s'asseyait nonchalamment en face de lui, à côté de Mme Arty, et dépliait sa serviette, sans manifester aucune curiosité. Il lui sembla que sur son visage riant passait une expression d'amusement diabolique.

Il rougit et étendit énergiquement du beurre sur son pain, tandis que Mme Arty disait à la réunion des convives :

— Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous présenter à tous Miss Istra Nash. Miss Nash, vous connaissez Mr Wrenn ; Miss Nelly Croubel, notre benjamine ; Tom Poppins, le grand joueur de Cinq Cents ; Mme Ebbitt, Mr Ebbitt et Miss Proudfoot.

Istra Nash releva avec une apparente timidité ses yeux qu'elle avait tenus baissés, hésita, dit « Merci » d'une voix claire, avec une articulation impeccable, et revint à sa soupe, comme si on avait désagréablement interrompu un agréable entretien.

Les autres se mirent à causer et à manger très vite et assez bruyamment. La voix aiguë de Miss Mary Proudfoot perça le brouhaha :

— À ce qu'on m'a dit, Miss Nash, vous venez juste d'arriver à New York.

— Oui.

— Est-ce la première fois que vous…

— Non.

Miss Proudfoot but avec rancune plusieurs gorgées d'eau.

Nelly fit bravement une tentative :

— Aimez-vous New York, miss Nash ?

— Oui.

Nelly, Miss Proudfoot et Tom Poppins se mirent à discuter sur les magasins de chaussures, parlant tous ensemble et très vite, tandis que Mr Wrenn, fiévreux et mal à son aise, essayait de trouver quelque chose à dire… Grand Dieu, si Istra allait le couler chez Mme Arty !… Puis, il fut furieux contre lui-même et contre tous les autres de ce qu'ils n'appréciaient pas son amie. Qu'elle était exquise avec son visage pâle et las !

Tandis qu'Annie, la bonne, enlevait les assiettes à soupe qu'on se passait à la ronde au milieu d'un grand désordre, Istra regarda la servante avec vivacité, sur quoi Mme Arty fronça le sourcil, puis dit avec un enjouement forcé :

— Miss Nash revient de Paris. C'est une vraie voyageuse européenne, tout comme Mr Wrenn.

— Mr Ebbitt, lança sa femme, a été en Europe en 1882.

— Non, Fanny, gémit son mari, c'est inexact, c'était en 1881.

Miss Nash attendit la fin de cette interruption, comme un bruit qu'il faut bien endurer, ainsi que celui du métro aérien.

Deux fois elle retint sa respiration pour prendre la parole, et toute la table d'un commun accord posa fourchettes et couteaux pour écouter. Tout ce qu'elle dit fut ceci :

— Excusez-moi de vous parler de cela en ce moment, madame Ferrard, mais voudriez-vous me faire servir mon premier déjeuner dans ma chambre, demain matin ? Vers neuf heures ? Oh, rien que de très simple : un cantaloup et des œufs brouillés, avec du chocolat.

— Mais oui, certainement, murmura Mme Arty, pendant que toute la table, haletante, se disait en dedans :

— Du chocolat !

— Un cantaloup !

— Des œufs brouillés !

— Dans sa chambre… à neuf heures !

Tout cela était affreux pour Mr Wrenn. Il se trouvait dans la situation d'un homme convoqué pour faire un discours à l'Association des brasseurs et au W. C. T. U.[7] à la même heure. Il se risqua hardiment :

— Miss Nash serait une excellente recrue pour nos pique-niques. C'est un as pour les excursions à pied.

— Ah oui, Mr Wrenn, et moi-même, une fois, dit Istra d'un air innocent, en Angleterre, nous avons marché presque toute une nuit.

Les yeux de toute la table interrogèrent Mr Wrenn : qu'est-ce que cela signifiait ? Il essaya de regarder Nelly, mais une souffrance intérieure le retint.

— Oui, mâchonna-t-il, une très longue promenade.

Miss Mary Proudfoot fit un nouvel essai :

— Est-ce agréable d'étudier à Paris ? Mme Arty nous a dit que vous étiez une artiste.

— Non.

---

7 Union chrétienne féminine de tempérance.

Il y eut alors un silence général et durant tout le reste du dîner Mr Wrenn parla alternativement d'Olympia Jones avec Istra et de pique-niques avec Nelly. Il y avait dans sa voix une nuance de supplication voilée qui décida Nelly à tourner les yeux vers lui et même à se radoucir. Avec une insistance paisible, elle entraîna Istra dans une conversation sur les modes de la rue de la Paix, qui rétablit presque l'union entre tous les convives et remplit Mr Wrenn d'une reconnaissance palpitante.

Après le dessert, Istra tira lentement de son sac en brocart gris argent un étui à cigarettes en or tout uni. Elle en sortit une fine cigarette russe qu'elle alluma avec soin, et resta assise à fumer dans une de ses attitudes préférées, les coudes sur la table, et contemplant froidement, sur le mur, derrière Mr Wrenn, un énorme tableau intitulé « Chasse au cerf ».

— Annie, jeta Mme Arty à la domestique, apportez-moi mes cigarettes.

Mais Mme Arty avait toujours des remords quand elle s'était montrée raide et – bien qu'Istra ne parût pas s'apercevoir sur-le-champ que « la patronne » avait été désagréable – elle l'invita à monter au salon après le dîner de façon si cordiale qu'Istra fut bien obligée de répondre : « Oui, peut-être », et alla même jusqu'à ajouter : – Vous êtes tous dignes d'envie, il me semble, de former une si heureuse famille.

— Oui, c'est très juste, répliqua Mme Arty.

— Oh oui, appuya Mr Wrenn.

— Comme c'est vrai, fit Nelly.

Et toute la table, hochant gravement la tête : – Oui, parfaitement vrai.

— Je suis sûre, dit Istra avec un sourire à Mme Arty, que c'est parce qu'une femme a ici la haute main. Imaginez quelle vie de chiens et de chats vous mèneriez si Mr Wrenn ou Mr Popple, est-ce bien cela ? avait la direction.

On applaudit, on sentit qu'elle avait aimablement plaisanté. Elle fut de nouveau et officiellement invitée à monter au salon et elle y vint, tout en disant, un peu sèchement, qu'elle ne jouait pas au « Cinq Cents », mais seulement à un bridge fantaisiste, variété de whist que Mr Wrenn résolut instantanément d'apprendre. Elle se coucha – c'est le mot propre – sur le divan en cuir rouge, au milieu des coussins, et y fuma deux cigarettes, revenant à la conversation par monosyllabes.

Mr Wrenn se disait, presque avec animosité, tandis qu'elle rabrouait Nelly : « Elle est trop chic pour nous, sans doute ? » Mais il ne pouvait s'éloigner d'elle. L'idée qu'Istra était dans le salon lui faisait oublier presque toutes ses déclarations au pinochle, et quand Miss Proudfoot lui demanda son avis sur la question de savoir si on ferait le prochain pique-nique à Staten Island ou aux Palissades, il répondit vaguement : – Oui, je crois que ce serait mieux.

Car il avait envie de s'asseoir à côté d'Istra Nash, d'être près d'elle… c'était un besoin. Il s'enhardit donc à traverser le salon pour la rejoindre et, instantanément, considéra tous les autres comme des étrangers que sa savante camarade et lui étaient en train d'étudier.

— Dites-moi, chère Souris, pourquoi ces gens d'ici vous plaisent-ils ? Dans l'ensemble, j'entends. Ils ne me paraissent pas tellement remarquables. Éclairez la pauvre Istra.

— Eh bien, ils sont extrêmement bons. J'avais toujours habité une maison dont les locataires se connaissaient à peine – en dehors de Mme Zapp, la propriétaire, que je n'aimais pas beaucoup. Mais ici, Tom Poppins et Mme Arty et… et les autres… aiment vraiment bien leurs compagnons et, grâce à eux, on a un intérieur… Miss Croubel est une charmante jeune fille. Elle est employée chez Wanamacy, où elle a une belle situation : acheteuse en second au…

Il s'arrêta avec horreur : il avait failli dire « au rayon de lingerie » il changea pour « au rayon de la confection », puis continua avec hésitation : Mr Duncan est un voyageur, sans cesse en tournée.

— Avec lequel jouez-vous ? Alors Nelly aime à… à se figurer, à imaginer ?

— Comment avez-vous pu… ?

— Oh, je l'ai observée quand elle vous regardait. Je trouve qu'elle a un visage rose rudement gentil. Et, en ce moment même vous nous comparez l'une à l'autre.

— Gee ! dit-il.

Elle était extrêmement contente d'elle. – Dites-moi, à quoi pensent ces gens, ou du moins de quoi parlez-vous tous ensemble ?

— Parbleu…

— Chut ! Pas si haut, mon cher.

— Parbleu, je sais ce que vous voulez dire. Vous éprouvez à peu près la même chose que moi en Angleterre. Vous ne pouvez pas saisir ce que pensent les gens et cela vous donne une impression de solitude.

— Mon Dieu, je…

À ce moment précis Tom Poppins roulait sa masse pesante vers le divan.

Il avait conduit ses nombreuses livres de graisse jusqu'à la Troisième Avenue, parce que Miss Proudfoot avait fait cette réflexion : « Je mangerais bien quelque sucrerie ce soir ». Il s'arrêta devant Istra et Mr Wrenn, tendant d'un geste théâtral un sac de bouchées au chocolat d'une main, et un de dragées à la pistache de l'autre, et d'un ton grandiloquent :

— Lequel désire votre Altesse ? Personne n'aime un gros homme, il faut donc qu'il achète des bonbons pour qu'on tolère sa présence. Voyons, vous prenez des chocolats, Bill. Dites votre préférence, Miss Nash.

Elle leva les yeux sur lui d'un air grave et poli – trop grave et trop poli. Elle ne semblait pas le trouver à son goût.

— Ni l'un ni l'autre, merci, dit-elle sèchement au brave homme debout devant elle. Il s'éloigna froissé, déconcerté.

Istra continuait : – Je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour me sentir seule, mais, en tout cas… quand Mr Wrenn l'interrompit :

— Vous avez blessé Tom en n'acceptant pas un bonbon, et, Gee ! il est tellement gentil !

— Vraiment ? Le ton était ironique.

— Oui, parfaitement. Et il n'y a pas tant de gens aussi bons que lui en ce monde.

— Vous avez raison, bien sûr. Je suis désolée, oui, navrée.

Et, s'élançant sur les traces de Tom, elle lui dit, gaiement :

— Oh, je voudrais un de ces chocolats. Voulez-vous me permettre de changer d'avis ? Je vous en prie.

— Oui, Madame, bien certainement, vous pouvez, dit le gros Tom, tout souriant et content, en tendant ses deux sacs.

Istra s'arrêta ensuite près de la table du Cinq cents, pour sourire d'un air de souveraine à Mme Arty et dire, très aimable :

— Je regrette tant de ne savoir jouer convenablement aucun jeu. Je suis malheureusement trop stupide pour apprendre. Je trouve que vous avez bien de la chance.

Mr Wrenn, sur le divan, s'agitait affreusement : est-ce qu'Istra n'allait pas revenir ?

Elle revint. S'arrachant au tumulte des invites à apprendre le Cinq cents, elle se rapprocha du divan et murmura :

— La méchante Istra a-t-elle été sage ? Suis-je pardonnée ? Souris chérie, je n'ai pas eu l'intention de vexer vos amis.

Comme les bulles s'élèvent à travers l'eau dans une marmite, comme la surface frémit, puis, qu'après une longue attente, le liquide entre en ébullition, telle était l'émotion de

Mr Wrenn, maintenant qu'Istra, la divine, avait obéi à une de ses suggestions.

— Istra… ce fut tout ce qu'il put dire, mais de son regard avait disparu toute réserve.

Le coup d'œil par lequel elle lui répondit était aussi franc que le sien, seulement il avait quelque chose de plus maternel : c'était comme une caresse affectueuse sur la tête. Et c'était encore une mère qui prononçait d'un air réfléchi :

— Alors, vous m'avez regrettée ?

— Si je vous ai regrettée !…

— Avez-vous pensé à moi depuis que vous êtes ici ? Oh, je sais… j'étais oubliée : la pauvre Istra abdique devant la jolie figure rose.

— Oh, Istra, taisez-vous. Je… Ne pourrions-nous sortir, marcher un peu, afin de causer librement ?

— Mais qui nous empêche de le faire ici ?

— Oh, Gee ! il y a tant de monde autour de nous… Grand Dieu, quand je suis revenu en Amérique… Gee !… j'ai été des nuits sans pouvoir dormir…

De l'autre côté de la pièce leur arrivait la voix impétueuse et un peu rauque de Tom disant à Nelly :

— Oui, naturellement, vous croyez être la seule femme qui ait jamais vu une représentation au théâtre. Nous autres nous n'y avons jamais assisté, oh non !

À cette plaisanterie, Nelly et Miss Proudfoot se tordaient de rire.

Mr Wrenn les regardait d'un air détaché. Ces gens-là n'étaient pas de son monde, et, avec une fierté émue, il considérait le visage d'Istra, délicatement modelé par la pensée, tandis qu'il se penchait ardemment dessus.

— … des nuits entières sans dormir… puis je me suis remis à la besogne.

— Voyons, vous êtes toujours dans la même maison ?

— Oui, la Société des Souvenirs et Nouveautés artistiques. J'y ai travaillé avec acharnement, et ainsi j'ai réussi à oublier pendant quelque temps et…

— Alors, vous m'aimez vraiment un peu… même après ma conduite dégoûtante avec vous en Angleterre ?

— Oh, cela n'a aucune importance… Mais je pensais sans cesse à vous, même quand je travaillais à mon bureau…

— Il est flatteur de savoir que quelqu'un persiste à me prendre au sérieux… vraiment, mon cher, cela me touche. Mais il ne faut pas… il ne faut pas…

— Oh, Gee ! Il m'est impossible de surmonter ce sentiment… Vous ici, près de moi, n'est-ce pas curieux !… Puis il insista sur son désir ardent, auquel elle avait si soigneusement coupé court. – Les gens d'ici sont excessivement gentils, et bons, et on peut compter sur eux, mais… Ah !…

À travers le salon leur parvenaient les moqueries forcées de Tom, avivées par les ricanements de Miss Proudfoot, comme des lampions de papier illuminent Coney Island. Il lançait :

— Oui, vous êtes une danseuse enragée, c'est parfait. Vous savez, je suppose, le boston et toutes les danses à la mode. Ouah, oua, oua !

— …mais, Istra, oh, Gee ! vous êtes comme la poésie, comme toutes les belles choses qu'on ne peut atteindre, mais vers lesquelles on s'efforce de s'élever quand on lit Shakespeare et tous ces poètes.

— Non, mon cher petit, il ne faut pas. Nous serons bons amis. Je suis heureuse que quelqu'un s'intéresse à savoir si je suis toujours en vie ou non. Mais je croyais qu'il était entendu que nous ne devions pas prendre au sérieux notre jeu… que ce devait n'être absolument qu'un jeu, rien de plus.

— Mais, en tout cas, vous me laisserez jouer avec vous ici, à New York, autant que je pourrai ? Oh, venez, allons-nous promener, allons… allons au théâtre.

— Je suis absolument désolée, mais j'ai promis… un ami va venir me chercher et nous irons à une stupide réunion dans un atelier à Bryant Parle. Quelle barbe, n'est-ce pas, le jour de mon arrivée ? Et la pauvre Istra qui avait un tel mal du pays !

— Eh bien alors… (avec espoir) n'y allez pas. Nous pouvons…

— Je regrette, Souris chérie, mais je ne peux pas manquer au rendez-vous… Il faut même que je monte maintenant me faire une beauté.

— Vous ne tenez donc pas un peu à moi ? dit-il d'un ton boudeur.

— Mais si, naturellement… Mais vous ne voudriez pas qu'Istra désappointe un brave garçon qui s'est acheté un magnifique gilet neuf, n'est-ce pas ? Bonsoir, chéri.

Elle sourit – de son sourire maternel – et elle était déjà partie après un joyeux bonsoir général à toute l'assistance.

* * *

Nelly monta se coucher de bonne heure, se disant fatiguée. Mr Wrenn n'eut pas l'occasion de lui dire un mot. Il resta assis longtemps, seul, sur le perron. Parfois il aspirait à voir le visage aux tons d'ivoire d'Istra, parfois, avec une ardente compassion et le désir de la soulager de son fardeau, il se représentait Nelly travaillant toute la journée dans son grand magasin encombré sur lequel descendrait bientôt le fétide été de la ville.

Leur promenade, Istra et Mr Wrenn la firent le lendemain soir, mais elle ne laissa pas la conversation s'écarter des souvenirs burlesques de leur excursion en Angleterre. Sans qu'il pût s'expliquer exactement pourquoi, il ne réussissait pas à formuler tout ce qu'il éprouvait en dedans sur le chagrin qu'il avait eu à être séparé d'elle.

Mercredi… Jeudi… Vendredi… il ne la vit qu'à un dîner ou dans l'escalier, partant hâtivement avec des messieurs à l'air intelligent, en tenue de soirée, dans des taxis qui attendaient à la porte.

Nelly était très aimable… c'est le mot exact, aimable, sans plus. Elle était une aimable partenaire au Cinq Cents et refusait aimablement d'aller avec lui au cinéma. Elle se fatiguait de plus en plus, restant jusqu'à sept heures au maga-

sin, où elle préparait ce qu'elle appelait « des occasions spéciales » pour la vente de blanc du printemps. Le vendredi soir il vit que ses lèvres, si douces et si fraîches, tombaient tristement, tandis qu'elle montait le perron d'un air las avant le dîner. Elle alla se coucher à huit heures, au moment où Istra partait dîner avec un garçon mince, à la figure en lame de couteau, à l'expression sarcastique, en veston « Norfolk » avec une cravate noire flottante. Cette tenue froissa Mr Wrenn. Bien entendu, il devait s'attendre à se voir enlever Istra par des seigneurs en habit noir, mais un « Norfolk »… ! Il n'employait pas ce terme, car, bien qu'il en eût porté un dans le joli village d'Ængusmere, c'était toujours pour lui « un veston à martingale ».

Il pensa toute la soirée à Nelly. Il l'entendit, là, sur le même palier que lui, causant avec Miss Proudfoot debout à sa porte, trois heures après le moment où elle était allée soi-disant dormir.

— Non, disait Nelly, avec un entrain évidemment forcé, non, un simple petit mal de tête… ça va beaucoup mieux. Je crois que, maintenant, je pourrai dormir. Merci beaucoup de votre visite.

Nelly n'avait pas dit à Mr Wrenn qu'elle avait un violent mal de tête, elle qui, quelques semaines plus tôt, était accourue vers lui, une coupure à son petit doigt, pour le prier de le lui bander… Il se mit au lit pensivement.

Il était resté étendu une demi-heure quand son tourment l'accabla tellement qu'il sauta à bas de son lit. Il s'agenouilla devant, comme un enfant, jambes repliées sous lui, et le bois appuyé contre sa poitrine lui causait une vive souffrance tandis qu'il priait :

— Ô mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, oh, pardonnez-moi ! J'ai oublié Nelly – et pourtant je l'aime – je l'ai comparée à Istra et ne l'ai pas estimée à sa valeur, elle, toujours si délicieuse, si confiante avec moi, si… Ô Dieu, préservez-moi du mal !

Il resta là, plusieurs minutes à prier, et la pression du bateau du lit coupant devenait de plus en plus douloureuse. Tout ce temps-là le feu du campement qu'il avait partagé avec Istra flambait devant ses yeux clos, et il la voyait trônant dans un appartement de Londres, plein de gens distingués, et il savait passionnément que la ligne de sa poitrine menue ressemblait à la lèvre d'une conque, que la ligne de sa joue pâle bordée par son ardente chevelure était quelque chose de parfaitement beau, quelque chose qu'il ne pouvait exprimer.

— Oh, grommela-t-il, elle ressemble à cette poésie de Shakespeare qui est si difficile à comprendre… Je serai particulièrement attentionné avec Nelly au pique-nique de dimanche… Elle a tant de confiance en moi, et je… Ô Dieu, préservez-moi du mal !

* * *

En sortant, le samedi matin, il trouva un billet d'Istra, qui l'attendait dans l'antichambre, sur le porte-chapeaux :

« Voulez-vous jouer, Souris, avec votre pauvre Istra demain samedi, après-midi et peut-être aussi dans la soirée ? Vous êtes libre le samedi après-midi, n'est-ce pas ? Un mot pour m'avertir si vous pouvez me prendre à une heure et demie.

« I. N. »

Il n'était pas libre les samedis après-midi, mais il dit que si, dans son mot, et à une heure et demie, il était à la porte d'Istra dans un complet de printemps neuf – acheté le mardi – un chapeau neuf, très velouté et de couleur vive – acheté le jour même à midi, avec la canne qu'il s'était offerte à Tottenham Court Rond et avait, comme il convient, dissimulée à la pension de famille.

Istra l'emmena à ce qu'elle appelait une pièce futuriste. Elle la lui expliqua plusieurs fois de ***a*** à ***z,*** puis lui offrit du thé et des muffins, et rappela l'établissement de Mme Cattermole, en insistant surtout sur le nez bulbeux, quoique sérieux, de ladite dame. Ils dînèrent au restaurant Brevoort et rentrèrent à neuf heures et demie car Istra lui dit : « Je suis un peu fatiguée, Souris. »

Ils s'arrêtèrent à la porte de la chambre d'Istra, et elle lui dit :

— Vous pouvez entrer, juste une minute.

C'était la première fois qu'il jetait un coup d'œil dans la chambre de son amie à New York. Son ancienne timidité le reprit et il détourna les yeux.

Nelly, qui remontait précisément chez elle, le regarda, la bouche ouverte de stupeur, alors qu'il franchissait le seuil.

Non, chez Mme Arty les dames ne recevaient pas dans leur chambre.

Il voulait ressortir précipitamment, expliquer, l'inviter à entrer, faire… dire… Il tergiversa, incertain, bégayant et déjà Nelly était passée rapidement, en détournant la tête.

Il se balançait avec embarras, à peine posé sur le devant d'un fauteuil à bascule canné, regardant une pile de livres

entassés devant une des malles d'Istra. Celle-ci s'était assise sur son lit, les mains croisées sur un genou. Elle éclata :

— Ô Souris chérie, tout le monde m'ennuie tellement, toutes les sortes de monde… naturellement je ne parle pas de vous qui êtes un bon camarade… Oh, Paris est trop compliqué… surtout quand on ne réussit pas à bien prononcer les nasales… New York est trop juvénile, et trop sérieux, quant à Dos Puentes et à la Californie, ce sera un enfer… Et toutes mes petites fêtes… je pars pour m'y rendre, enchantée, toujours, naïve comme une gosse qui va célébrer l'anniversaire d'une amie, puis arrivée là, je m'aperçois que je ne sais même pas danser une contredanse aussi bien qu'une gamine, et je rentre… Oh zut, zut, et zut ! Je vous choque peut-être, mais qu'est-ce que ça peut me faire de choquer tout le monde ?…

Son grand corps mince et souple était étendu tout de son long sur le lit et elle pleurait, ses belles mains crispées sur la corne d'un oreiller.

Il se glissa jusqu'au lit, lui caressa l'épaule d'un mouvement lent et régulier, trop effrayé par son état pour songer même à l'embrasser.

Elle leva les yeux et, riant au milieu de ses larmes :

— Je vous en prie, dites-moi : « Allons, allons, ne pleurez pas ». Ce sont les mots, vous savez, qui accompagnent toujours les caresses aux femmes qui pleurnichent… Ô Souris, un jour vous serez bon pour une d'entre nous.

Ses longs bras vigoureux se tendirent vers lui et l'attirèrent, et il posa sa tête sur l'épaule de son amie. Ils avaient tous deux l'impression que c'était lui et non elle qui avait besoin d'être dorloté… Il appuyait sa joue dans le

creux rassurant de son épaule et se reposait là, s'abandonnant à un bonheur misérable et grandissant, le bonheur de s'évader si loin de son monde étroit de sieur Wrenn qu'il pouvait et consoler et recevoir des consolations, sans pensées troublantes à la Wrenn.

— Peut-être, murmura Istra, est-ce de cela que j'ai besoin… de quelqu'un qui aurait besoin de moi. Seulement… Elle lui caressa les cheveux : – Maintenant, il faut vous en aller, chéri.

— Vous… cela va mieux à présent ? Je crains de ne vous avoir pas été d'un grand secours. Ç'a plutôt été l'inverse.

— Oh oui, je suis tout à fait bien, maintenant. Ce sont les nerfs, rien de plus. Et maintenant, bonsoir.

— Est-ce que vous ne viendrez pas au pique-nique demain ? C'est…

— Non, je regrette, mais je ne peux absolument pas.

— Je vous en prie, réfléchissez encore.

— Non, non, non, chéri. Oubliez-moi et allez vous amuser, et soyez très gentil pour votre minois rose… Nelly, n'est-ce pas ? Elle me fait l'effet d'être délicieuse et je suis sûre que vous passerez tous les deux une bonne journée. Il faut m'oublier. Je ne suis bonne qu'à apprendre aux autres à jouer et je n'ai jamais réussi à aucune espèce de jeu. Mais peu importe… ça m'est égal… non, vraiment. Allons, bonsoir.

XVIII

ET SUIT UNE FLAMME ERRANTE À TRAVERS DES MERS PÉRILLEUSES

Ils firent leur dîner en pique-nique de bonne heure aux Palissades, Nelly et Mr Wrenn, Mme Arty et Tom, Miss Proudfoot et Mme Samuel Ebbitt, qui ne cessait de répéter : « Ma foi, je n'ai pas fait une escapade comme celle-là depuis dix ans ». Ils s'assirent par terre, autour d'une nappe de coton rouge étendue sur un rocher, discourant abondamment sur les sandwichs, le poulet froid, la limonade et les olives farcies et riant à s'en rendre malade d'entendre Tom accuser Miss Proudfoot d'avoir caché sur elle une bouteille de whisky.

Nelly était très aimable avec Mr Wrenn, mais elle ne l'appelait ni Billy ni d'aucun autre nom, et causait surtout avec Miss Proudfoot, souriant à Mr Wrenn mais ne disant rien quand il réussissait à sortir une plaisanterie sur la « chewing gum » de Mme Arty. Quand il vint se mettre à côté d'elle, avec une assiette en bois de tartines de fromage à la crème (que Tom appelait plaisamment des « gaufres au cold-cream »), Mr Wrenn entreprit d'expliquer comment il avait été amené à entrer dans la chambre d'Istra.

— Et pourquoi n'y entreriez-vous pas ? demanda sèchement Nelly, qui se retourna vers Miss Proudfoot.

— « Ça ne paraît pas lui faire grand effet » réfléchit-il, soulagé et à la fois blessé dans son humble vanité, et, tout

d’un coup, attiré de nouveau vers Nelly. Il était anxieux de connaître son opinion sur Istra et sur lui-même, et se méfiait légèrement car elle persistait à le considérer comme un personnage respectable dont elle ne se rappelait plus très bien le nom.

N’avait-il pas le droit d’aimer Istra si cela lui plaisait ? Il aurait bien voulu le savoir ! D’ailleurs qu’avait-il fait ? Il s’était tout simplement promené avec une relation d’hôtel en Angleterre, Istra. Il n’avait été dans sa chambre que quelques minutes. Beau motif pour Nelly de se conduire comme un iceberg ! En outre, ce n’était pas comme s’il était le fiancé de Nelly ou quoi que ce fût de ce genre. Et puis, bien entendu, Istra ne tiendrait jamais à lui. Il y avait encore plusieurs « d’ailleurs » et « en outre » dont il se torturait tout en s’appliquant à paraître un agréable pique-niqueur. Il commençait à être très troublé et ce fut avec une certaine brusquerie qu’il dit à Nelly : – Allons jusqu’à ce haut rocher qui se dresse là au bord.

Le ciel était d’un rouge sombre au couchant quand ils gravirent le rocher en silence et que, du haut de la falaise escarpée, ils contemplèrent dans la vallée le calme Hudson aux eaux grises. Nelly poussa de petits cris de frayeur devant le vide et lui saisit le bras, mais soudain le lâcha et marcha sans son aide.

Il grogna en dedans : « Je n’ai même pas le droit de l’aider », mais il lui prit le bras quand elle se mit, avec hésitation, à grimper du rocher au plateau qui surplombait.

Elle se dégagea avec un bref : « Non, merci. »

Cependant, elle se repentit aussitôt et dit gaîment :

— Miss Nash m'a emmenée hier dans sa chambre et m'a montré ses affaires. Oh, quels magnifiques bijoux elle a ! Un collier avec pendentif et des perles, et une superbe broche en améthyste. Grand Dieu ! Elle m'a raconté en détails comment les jeunes filles étudient à Paris, et combien elle regrettera de retourner en Californie pour y tenir une maison.

— Tenir une maison ?

Elle le laissa souffrir un moment avant de le rassurer en ajoutant : « Pour son père. »

— Ah ! A-t-elle dit qu'elle rentrerait bientôt en Californie ?

— Peut-être pas avant la fin de l'été.

— Ah ! Oh, Nelly…

Pour la première fois de la journée, il était parfaitement sincère. Il essayait de se confier à elle, mais il avait honte de son émotion et il n'alla pas plus loin.

À son grand étonnement, Nelly murmura : – Elle est charmante.

Il fit effort pour être galant. – Oui, elle est intéressante, mais naturellement elle n'est pas à beaucoup près aussi délicieuse que vous, Nelly, soyez-en bien…

— Oh, ne dites pas cela, Billy !

La brusque détresse qu'il y avait dans son accent faillit les faire fondre en larmes tous les deux. La commune tristesse de leur séparation les rapprocha un moment. Puis elle partit à petits pas rapides et il marcha sur ses talons. Ne

trouvant pas grand'chose à dire il essaya de parler de la rivière. Il fit remarquer que les maisons de New York, sur l'autre rive, brillaient au soleil couchant, que les fenêtres des étages supérieurs faisaient l'effet d'être embrasées par un incendie. Elle se borna à répondre « Oui ».

Quand ils rejoignirent le groupe, il fut surpris de l'entendre parler avec volubilité à Miss Proudfoot. Il se réjouit de la voir pleine d'entrain, mais sa satisfaction fut de courte durée. Car un sentiment troublant qu'il devait rentrer en toute hâte voir Istra sur-le-champ le glaçait et lui donnait une faiblesse. Il n'avait pas le désir de la voir, elle était importune, mais il *fallait* qu'il s'en aille, immédiatement, et cette souffrance ne le quitta pas tout le long du chemin, tandis qu'il jouait machinalement le rôle d'un rude réformateur, tombant d'accord avec Tom Poppins que le récent incendie de la manufacture de chemises « Triangle », montrait qu'il fallait faire quelque chose… pour sûr il le fallait ».

Il tremblait sur le bac, jusqu'au moment où Nelly, dans un élan de tendresse maternelle qui animait sa jeune voix, lui dit tout à coup : – Mais vous frissonnez affreusement ! Est-ce que vous avez pris froid ?

Il souhaitait naturellement se donner le mérite d'être malade, et se faire plaindre et soigner, mais il sourit avec effort et répondit :

— Oh non, ce n'est rien du tout.

Puis, il se sentit de nouveau attiré par Istra et pesta contre la lenteur de leur débarquement.

Quand il arriva à la maison, Istra était sortie.

Il descendit résolument et trouva Nelly seule, assise sur une natte jaune pâle sur les marches. Il se mit à côté d'elle, très calme : ce n'était plus du tout le jeune homme jovial du pique-nique, suivant consciencieusement la règle des pensions de famille, voulant que les mâles soient des boute-en-train et montrent leur estime pour les dames en leur faisant la cour. Il parlait avec une gracieuseté paisible, presque celle d'un gentilhomme, avec une nuance de lassitude et d'expérience intellectuelle comme on en voit rarement dans une pension de famille, et qui, tuant la joie, donne de la sagesse et rend les mots timides.

Il avait, en s'asseyant, l'intention de l'inviter à venir avec lui au cinéma, mais il se sentait inspiré et il se contenta de rester là à bavarder.

Quand Mr Wrenn rentra de son bureau deux jours plus tard, il trouva ce billet qui l'attendait :

« Chère Souris, un ami m'a demandé d'aller le voir à son atelier et je suis partie. Regrette de ne pas vous rencontrer pour dire adieu. Venez me voir un jour ou l'autre – téléphonez d'abord pour vous assurer que je suis là – Spring. 30. – Adresse : 20 South Washington Sq. En hâte.

« ISTRA. »

Il passa sa soirée à ne pas aller à cet atelier. Plusieurs fois il quitta une partie de pinochle pour se précipiter en haut et voir si le billet était aussi froid qu'il se le rappelait. Il l'était toujours.

Ensuite, il attendit toute une semaine une invitation plus précise, qui n'arriva pas. Il se montra ces jours-là d'une politesse embarrassée avec Nelly et fut fiévreusement sensible à sa gentillesse. Il avait envie de rêvasser, mais il ne se laissa

pas aller à sa vieille habitude de longues promenades solitaires. Chaque après-midi, il en projetait une pour le soir, et chaque soir il trouvait « qu'il avait besoin de société ».

Il éprouvait une sorte de désespoir juvénile et provocant, aussi plaisantait-il beaucoup autour de la table de Cinq Cents pour pratiquer son nouveau jeu, consistant à empêcher les autres de savoir ce qu'il pensait. Il prenait un plaisir pervers à constater que Mme Arty n'avait plus de complaisances pour lui. Il réussit à imiter l'écriture de Tom sur une carte qu'il déposa avec une botte de jonquilles dans la chambre de Nelly, et finit presque par persuader à Tom lui-même que c'était lui le donateur. Et, probablement parce qu'il n'attachait pas une extrême importance au résultat, il parvint à décider Mr Mortimer R. Guilfogle à porter ses appointements à vingt-trois dollars par semaine. Mr Guilfogle, faisant un écart de conduite, reconnut que les lettres aux commerçants du Sud avaient été « un truc de premier ordre, mon petit ».

John Henson, chef de la fabrication à la Société des Souvenirs, invita Mr Wrenn à dîner chez lui, et le récit des aventures à bord du transport à bestiaux obtint toute l'admiration de Mme Henson et de ses trois enfants.

Quelques jours après, vers le milieu de juin, un dîner particulièrement gai eut lieu à la pension de famille. Nelly se consacra à Mr Wrenn… oui, il en était parfaitement sûr, elle causait exclusivement avec lui, lui racontant, longuement et plaisamment, de quelle façon l'inspecteur en chef de son étage avait « remis à sa place » le plus désagréable des chefs de rayon.

Il désirait ardemment se mettre tout entier dans sa réponse, être avec elle dans cette communion de pensée abso-

lue que connaissent les amoureux. Mais l'image d'Istra se dressait derrière sa chaise… Istra, qu'il devait voir à l'instant, ce soir même. Il courut à la pharmacie du coin et l'appela au téléphone.

« Ou… oui, acquiesça Istra, un peu à contre cœur, elle serait à l'atelier ce soir, pourtant… enfin il y aurait une petite réunion… quelques amis… mais… oui… elle serait contente de le voir. »

Mr Wrenn partit pour Washington Square d'un air rechigné.

Le présent traité scientifique a examiné si à fond les réactions de Mr Wrenn au point de vue esthétique qu'il suffira de donner ici trois des impressions faites sur lui par l'atelier et les personnes qu'il trouva à Washington Square, à savoir :

a) Que la grande pièce était nue, mal tenue, et, malgré ses prétentions à la supériorité, n'avait rien de comparable à la splendide peluche rouge de Mme Arty. Comment ! Quantité des toiles n'étaient même pas encadrées ! Et il fallait voir la dorure et les guirlandes de fruits des cadres chez Mme Arty.

b) Que les assistants étaient par leurs propos les frères des habitués de l'appartement de Great James street à Londres, seulement beaucoup moins aimables, et enfin :

c) Que Mr Wrenn avait à présent des amis et que si ces « sacrés Bohémiens », comme il les appelait, ne l'appréciaient pas, ils pouvaient s'en aller au diable.

Istra était sans cesse loin de lui, à l'autre bout de la pièce. Il en fut content : cela rendait leur séparation défini-

tive. Il allait retourner vers les gens de son bord, telle était sa résolution.

Quand il se leva pour se retirer, avec de laborieuses excuses à la mode de la pension de famille, adressées à toute la réunion, et un « Bonsoi^{r} » cordial, mais sans intimité, à Istra, elle le suivit jusqu'à la porte et dans le long corridor sombre.

— Bonsoir, chère Souris. Je suis enchantée que vous ayez eu occasion de causer avec la Femme Argent. Mais est-ce que Mr Hargis a été grossier avec vous ? Je l'ai entendu parler Single Tax… ou était-ce Matisse ? et quand il s'agit d'eux, il se montre d'ordinaire violent.

— Non, il a été parfait.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Oh rien… Bons…

— Vous partez fâché… n'est-ce pas ?

— Non, mais… eh bien, ce n'est pas la peine de nous… que je fasse… vous ne croyez pas ?

— S… si.

— Matisse, ce type dont vous venez de parler… et ces artistes qui étaient ici ce soir en habit à queue courte… je ne saurais pas quand il convient de porter un de ces machins-là et quand une queue de pie, même si j'en avais une… ou quand un Prince Albert ou…

— Oh, pas un Prince Albert, Souris chérie. Dites une redingote.

— Bon, c'est ce que je veux dire. C'est comme ce fameux Matisse. Je ne connais rien à aucune des choses qui vous intéressent. Depuis que vous êtes partie de chez Mme Arty, Dieu que je vous ai regrettée ! Mais quand j'essaie de me mettre au ton de votre bande, ou quand vous lâchez votre Matisse sur moi – il semblait en vouloir spécialement à ce malheureux Français – ça me chavire en quelque sorte… et maintenant ce n'est pas comme en Angleterre : je fais partie d'un groupe avec lequel je peux frayer. En tout cas, j'ai été tout à l'envers ce soir… en partie, je suppose, parce que j'ai pensé que mes amis ne vous plaisent pas beaucoup.

— Mais, chère Souris, ce que vous me dites là n'a rien de nouveau pour moi. Assurément, vous qui avez vagabondé avec moi, vous n'allez pas être assez banal, assez vulgaire pour m'en vouloir de ce que vous avez eu un béguin pour moi, hein, n'est-ce pas ?

— Oh non, non, non. Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu faire. Je voulais simplement… oh, Gee ! je ne sais pas… enfin, je voulais que la situation fût bien nette entre nous.

— Je comprends, vous avez tout à fait raison. Et maintenant nous sommes uniquement bons amis… c'est bien ça ?

— Oui.

— Alors, au revoir. Et un jour, quand je reviendrai à New York – je pars dans quelques jours pour la Californie – mais je pense pouvoir revenir ici, et en tout cas je l'espère bien, pourtant j'aurai naturellement à tenir pendant un certain temps la maison de mon père, et puis, en désespoir de cause, j'épouserai peut-être un magnat du pays… mais,

comme je le disais, mon cher, quand je reviendrai ici, nous ferons un bon dîner, ***nicht war ?***

— Oui… alors, au revoir.

Elle resta en haut de l'escalier à le regarder s'éloigner. Il descendait lentement les marches de bois, tout agité par cette découverte stupéfiante qu'il avait dit au revoir à Istra et n'en avait pas de regrets et qu'il pouvait désormais offrir à Nelly Croubel… n'importe quoi.

Soudain Istra l'appela : – Ô Souris, attendez un instant.

Elle s'élança, rapide comme une hirondelle, entoura les épaules de Mr Wrenn de son bras et lui baisa la joue. Puis instantanément elle remonta et disparut dans l'atelier.

* * *

Mr William Wrenn suivait d'un pas rapide la route de Riverside en songeant à ses lettres aux commerçants du Sud.

En quittant la maison de l'atelier, il s'était parfaitement vu comme un homme sur le point d'affronter une lutte tumultueuse après laquelle il serait affranchi de tout désir d'Istra et prêt à être l'humble et sincère chevalier servant de Nelly.

Mais il s'aperçut que cette lutte était finie. Même pour sauvegarder sa dignité en se montrant dramatique, il ne pouvait concentrer sa pensée sur Istra.

Chaque fois, au contraire, qu'il songeait à Nelly, il se sentait le cœur brûlant et riait doucement en dedans. Plusieurs fois, sans raison, il évoquait des images des gens prétentieux qu'il avait entendus résoudre les grands problèmes de l'Univers à l'atelier de Washington Square, et il murmu-

rait : « Oh, la peste les étouffe. Istra est pourtant très intelligente, et elle m'a appris quantité de choses. Mais, Gee ! Je suis bien aise qu'elle ne soit pas dans la même maison que moi, sinon je crois que j'en mourrais.

Soudain, sans que ce fût à aucun tournant particulier de la route de Riverside, à la première rue venue, il s'élança vers Broadway et vers le métro. Il avait besoin d'être sous le même toit que Nelly. S'il était possible de la voir encore ce soir… mais il était minuit. Il n'en conçut pas moins un plan. Le lendemain matin, il quitterait son bureau, irait la trouver à son magasin et la déciderait à venir dîner avec lui le soir à la plage de Manhattan.

Il était chez lui et monta l'escalier tout heureux : il allait rêver de Nelly et…

La porte de la jeune fille s'ouvrit, et elle passa la tête pour regarder, serrant son peignoir autour d'elle.

— Oh, c'est vous, dit-elle doucement.

— Oui. Mon Dieu, comme vous avez veillé tard !

— Est-ce que… vous allez bien ?

Il traversa le palier en courant et s'arrêta timidement, en grattant du bout des doigts la paille de son chapeau neuf.

— Mais oui, Nelly, certainement. Pauvre… Oh, vous n'allez pas encore me dire que vous avez mal à la tête ?

— Non… j'ai été absurde naturellement, mais je vous ai vu sortir ce soir avec un air si égaré… vous ne paraissiez pas dans votre état normal.

— Mais ça va très bien à présent.

— Alors, bonsoir…

— Oh non, écoutez-moi, je vous en prie. J'ai été dans la maison où habite Miss Nash, parce que j'étais à peu près sûr de ne plus être possédé… comme hypnotisé par elle. Et j'ai découvert que non, en effet. Je ne le suis plus ! Je ne sais que dire, mais je voudrais en quelque sorte… je veux que vous sachiez que désormais je vais essayer, je vais voir si je ne peux pas me faire aimer de vous. – Il était terriblement grave et assez calme, avec la dignité de l'homme qui s'est découvert lui-même. – Je suis terrifié de dire cela, continua-t-il, parce que vous allez peut-être penser que je me prends pour un petit dieu de métal, et que je n'ai qu'à dire quelle femme je désire pour qu'elle accoure se jeter dans mes bras, mais ce n'est pas cela, non, pas du tout. Je veux simplement que vous sachiez que je vais me donner à vous tout entier à présent, si je peux vous décider à vouloir de moi. D'ailleurs, je suis content d'avoir connu Istra : elle m'a appris quantité de choses à propos des livres et de tout, en sorte que je me suis enrichi, ou m'enrichirai, pour vous. C'est… Nelly, promettez d'être… mon amie… promettez… Ah, si vous saviez comme je me suis précipité pour rentrer vous voir ici ce soir !

— Billy…

Elle tendit la main, et il la saisit, comme si c'était le symbole sacré de ses rêves.

— Demain, dit-elle avec un sourire bien près des larmes, je serai une vraie dame, je crois, et je vous ferai expliquer et encore expliquer tout, mais pour le moment je suis simplement heureuse. Oui – et elle prit un air provocant – j'accepterai si j'en ai le désir ! Je suis heureuse.

Sa porte se referma.

XIX

...VERS UNE RIVE HEUREUSE

Un soir de novembre 1911 le hasard voulut que de tous les pensionnaires de Mme Arty, seuls Nelly et Mr Wrenn fussent à la maison. Ils venaient de terminer deux ardentes parties de pinochle et étaient assis les pieds contre un petit mais bienfaisant poêle à pétrole. Mr Wrenn appuyait la main de son amie contre sa joue avec une béatitude infinie. Il était en train d'exposer la situation au bureau.

L'affaire s'était si bien développée que le directeur, Mr Mortimer R. Guilfogle, avait annoncé à Rabin, le voyageur en chef, qu'il allait nommer un directeur adjoint. Mr Wrenn devait-il essayer d'obtenir ce poste ? Telle était la question qu'il se posait. Les autres candidats, Rabin, Henson et Glover, étaient tous de bons amis à lui et, d'autre part, « serait-il capable de diriger un groupe d'employés, s'il était leur supérieur ? »

— Mais naturellement vous saurez, Billy. Je me souviens que, à votre arrivée ici, vous étiez un peu timide. Mais à présent vous êtes l'as de tous les pensionnaires. Et puis, est-ce que les autres ne s'efforceront pas de vous souffler la place ? Bien entendu que si.

— Oui, ça c'est vrai.

— Comment, Billy, vous pourriez devenir un jour directeur !

— Dites donc, ce serait magnifique, n’est-ce pas ? Mais, sincèrement, Nelly, croyez-vous que j’aie des chances d’obtenir le poste de directeur adjoint ?

— Je n’en doute pas.

— Oh, Nell, Gee ! vous m’apprenez… ma foi, à avoir confiance en moi !

Et il l’embrassa pour la seconde fois de sa vie.

— Mr Guilfogle, dit Mr Wrenn le lendemain, je désire vous parler au sujet de cette situation de directeur adjoint.

Le grand chef, dans son nouveau bureau, avec son gilet neuf à fleurs, avait paru intéressé quand était entré Notre Sieur Wrenn, si posé, si digne de confiance. Mais maintenant il s’appliqua à prendre un air noble et impatient.

— Cela, commença-t-il…

— Je suis ici depuis plus longtemps qu’aucun autre employé, et je connais à présent tous les rouages de l’affaire, même la fabrication. Vous vous rappelez que j’ai remplacé Henson quand sa femme a été malade.

— Oui, mais…

— Et Jake estime, je pense, que je peux très bien diriger, et Miss Leavenbetz également.

— Maintenant, Wrenn, auriez-vous l’obligeance de me laisser un peu parler ? J’ai quelque idée, moi aussi, de la façon dont les choses marchent dans la maison. Je ne conteste pas vos mérites. Il est possible que vous arriviez un jour à être directeur adjoint. Mais je vais d’abord essayer Glover dans ce poste. Il a tellement plus l’habitude de traiter avec

les gens directement, personnellement. Mais vous êtes un bon employé…

— Oui, on me l'a déjà dit, mais le diable m'emporte si je vais passer le reste de mes jours assis devant un bureau, uniquement pour vous épargner tous les soucis de ce département-là, Guilfogle, et désormais…

— Désormais, désormais, désormais ! Du calme, ne vous emballez pas, mon garçon. Nous ne jouons pas un drame, ne l'oubliez pas.

— Oui, je ne l'oublie pas, je n'ai pas eu l'intention de me fâcher, mais vous savez…

— Eh bien, je vais vous dire ce que j'ai l'intention de faire. Je vous mettrai à la tête de la fabrication, au lieu de faire appel à quelqu'un de nouveau, et je ferai passer Henson aux achats. Je confierai votre ancien emploi à Jake, et je compte sur vous pour lui donner un coup de main au besoin. Et vous feriez bien, je crois, de conserver la rédaction des plus importantes de vos lettres-appâts.

— Eh bien, cela m'irait très bien, j'y suis très sensible. Seulement, bien entendu, je compte toucher davantage… la besogne de deux employés…

— Voyons… vous avez maintenant ?

— Vingt-trois.

— Mais c'est déjà pas mal, vous savez. Les frais généraux ont augmenté beaucoup plus vite que nos bénéfices, et nous avons…

— Oh ?

… à considérer le développement de l'affaire pour justifier la façon libérale dont nous vous avons traités, vous autres employés, avant de pouvoir nous permettre d'accorder beaucoup d'augmentations – et pourtant nous sommes aussi heureux de vous les donner que vous d'en profiter, mais…

— Trente-cinq.

Mr Wrenn s'était redressé. Le directeur essaya de le foudroyer du regard. L'épouvante s'emparait de Mr Wrenn, et il dut penser à Nelly pour garder son attitude de défi. Enfin, Mr Guilfogle, dont le visage s'éclairait, lança d'une voix tonnante :

— Eh bien, le diable vous emporte, Wrenn, je vous donnerai vingt-neuf cinquante et pas un cent de plus au moins pendant un an. C'est mon dernier mot… compris ?

— Entendu, cria Mr Wrenn.

« Gee ! se disait-il, exultant en dedans, je n'aurais jamais cru obtenir rien d'approchant. Vingt-neuf cinquante ! Plus qu'assez pour me marier dès à présent ! Je vais toucher ***vingt-neuf cinquante !***

* * *

— Cinq mois aujourd'hui que nous sommes mariés, mon trésor, disait Mr Wrenn à Nelly, sa femme, dans leur appartement du Bronx, et il établissait ainsi que le 17 octobre était une grande date historique.

— Oh, je le sais, Billy, et je me demandais si vous vous en souveniez. Vous n'auriez qu'à voir ce que je prépare pour le dessert… mais c'est une surprise.

— M’en souvenir ! Je vous crois que je m’en souviens ! Regardez ce que j’ai pour une certaine personne !

Et, ouvrant un paquet, il présenta une paire de pantoufles en feutre rouge, création d’un des plus grands artistes en ce genre de toute l’Amérique. Oui, et il pouvait se permettre cette folie. Est-ce qu’il ne gagnait pas trente-deux dollars par semaine, lui qui avait été pauvre ? Et ses chances d’obtenir le poste de directeur adjoint paraissaient bonnes.

— Oh, elles seront si confortables dès qu’il fera froid ! Vous êtes un ange ! Dites, Billy, la concierge prétend que la dame juive qui habite en face sur la cour, au numéro soixante-dix, est si paresseuse qu’elle garde son corset au lit !

— La concierge a-t-elle fait rentrer du charbon, Nell ?

— Oui, mais son mari est encore alité. J’ai causé un grand moment avec elle, cette après-midi… Oh, mon chéri, je me sens si seule sans vous, mon amour, maintenant que je n’ai rien à faire. Mais j’ai lu du ***Kim*** cette après-midi. Ça m’a beaucoup plu.

— À la bonne heure !

— Mais c’est assez dur. Il faudra sans doute… ah, je ne sais pas. Je serai, je crois, obligée de lire beaucoup.

Il lui tapota doucement le dos et exprima son espoir :

— Nous pourrons peut-être un jour avoir une petite maison en banlieue et vous jardinerez… Je suis désolé que ce pauvre Siddons soit de nouveau au lit, souffrant… Le fourneau à gaz marche-t-il bien à présent ?

— Oui, oui, trésor, je l’ai arrangé.

— Écoutez, Nell, laissez-moi préparer le café. Vous aurez assez à faire de mettre le couvert et de surveiller les saucisses.

— Très bien, mon chou. Mais… j'ai honte, Billy : je voulais faire une salade de pommes de terre, et je viens de m'apercevoir que j'ai oublié. – Et elle baissa la tête, un doigt sur ses jolies lèvres, prenant un air affreusement confus. – Est-ce que ça vous ennuierait beaucoup, beaucoup, de sauter jusque chez Bachmeyer pour en acheter ? Ah, le pauvre, comme il est mal soigné quand il rentre chez lui si fatigué !

— Non, pas du tout, seulement il faut d'abord m'embrasser, sinon je n'irai pas.

Nelly se tourna vers lui et, tandis qu'il la tenait contre lui, elle rejeta la tête bien en arrière. Elle reposait inerte et tremblante dans ses bras, levant les yeux sur lui, palpitant. La tête sur l'épaule de son mari – doux fardeau qu'il était heureux de porter – ils restaient à regarder par la petite fenêtre de leur cuisine au sixième étage et, pour la centième fois, remarquaient que les arbres dans un terrain voisin étaient tout aussi rouges et jaunes que ceux des millionnaires au Central Park, le long de la Cinquième Avenue.

— Un jour, méditait Mr Wrenn, nous habiterons à Jersey, où il y a des arbres, des arbres, des arbres… et il y aura peut-être des marmots pour jouer sous leur ombre, et alors vous ne serez pas seule, mon trésor… ils se chargeront de vous donner de l'occupation.

— Et maintenant, filez vite, et ne dites pas de bêtise, où je ne vous donnerai rien à vous mettre sous la dent. Puis, elle rougit adorablement, avec un espoir infini.

Il sortit vivement de la cuisine, en jetant sur le « living-room », le regard heureux qu'il ne manquait jamais de lui donne[r] : murs tendus d'un papier rouge avec boiseries en imitation de chêne verni, rangées de pots à bière et autres sur l'égouttoi[r] ; table à manger en imitation de chêne avec un vase garni de roses en papier fraîchement époussetées ; le fauteuil Morris, avec l'ouvrage de Nelly posé sur un guéridon en osier à côté ; grande gravure en couleur dans son cadre doré, représentant « Le pic de Peak au clair de la lune ».

Il dégringola les marches d'ardoise de ses six étages et s'élança vivement dehors. Là, il s'arrêta, saisi.

De l'autre côté des affreux terrains vagues, à l'Ouest, un coucher de soleil immense emplissait le ciel. Il ne se voyait pas de leur appartement qui donnait, par-dessus East River, sur la rive herbeuse d'un faubourg aux lotissements tout nouveaux. « Gee ! se dit-il mélancoliquement, voilà le premier coucher de soleil auquel je fais attention depuis un mois ! Je voyais d'ordinaire des bannières de chevaliers et des génies et toutes sortes de choses dans les soleils couchants ! »

Et l'exilé contempla attentivement son royaume perdu, jusqu'au moment où la fraîcheur d'octobre le tira de sa rêverie.

Mais il apprit du marchand de comestibles une nouvelle façon de faire cuire les œufs, et son projet de passer la soirée à jouer au pinochle avec Nelly, et de lui lire à haute voix le journal du soir, le faisait rire doucement en dedans, tandis qu'il se hâtait de rentrer, sous la brise mordante d'automne, en rapportant pour sept cents de salade de pommes de terre.